

J'ai tant rêvé...

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Duo

Le temps d'un livre

NORA ROBERTS

**J'ai tant
rêvé...**



Le temps d'un rêve

Le temps d'un livre
Le temps d'un rêve
Le temps d'un livre
Le temps d'un rêve

Duo

Le temps d'un livre

NORA ROBERTS

J'ai tant rêvé...



Le temps d'un rêve

Duo

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin
7, Bd Romain-Rolland, Montrouge. Usine de La Flèche, le 25 mai
1983. ISBN : 2 - 277 - 80117 - 8

6574-5 Dépôt Légal mai 1983. Imprimé en France 31, rue de Tournon,
75006 Paris

diffusion France et étranger : Flammarion



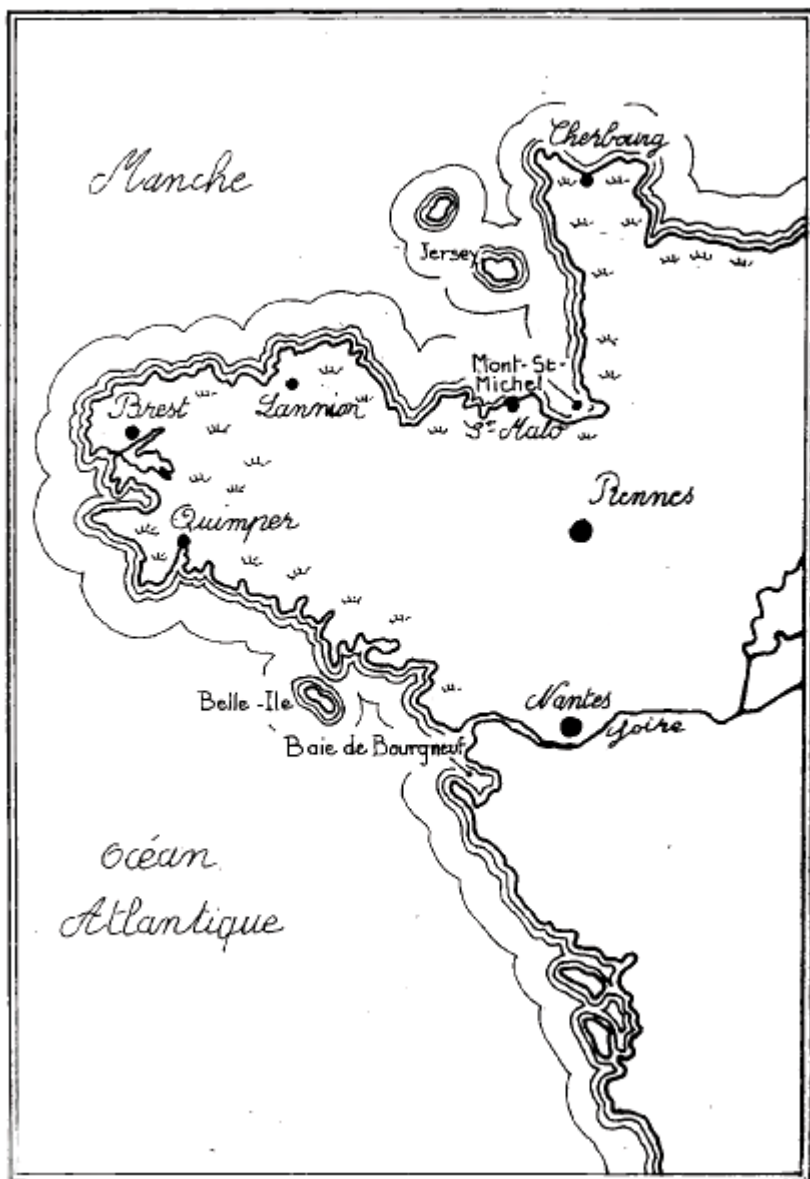
Nora Roberts

J'ai tant

rêvé...

Le temps d'un livre

Le temps d'un rêve



Betty-Ann en avait assez. Elle devait s'avouer que partir en voyage n'était pas aussi exaltant qu'on le disait. Elle avait commencé par se disputer avec To-ny, la veille au soir, à Washington, avant de prendre l'avion pour Paris. Et maintenant, elle cahotait vers la Bretagne dans un tortillard mal aéré.

En réalité, ce voyage était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Il y avait longtemps que Tony la pressait de l'épouser et que, devant ses réticences, leurs relations se détérioraient peu à peu.

Mais lorsque Betty-Ann lui avait fait part de son intention de partir, il avait perdu patience et ç'avait été la guerre ouverte entre eux deux.

— Tu ne vas tout de même pas te précipiter en France rien que pour y voir une soi-disant grand-mère dont tu ignorais l'existence il y a seulement quinze jours ? s'était-il exclamé, le cheveu en bataille, en arpentant la pièce.

— Si ! Je pars pour la Bretagne ! Et peu importe quand j'ai découvert l'existence de cette grand-mère.

Maintenant, je la connais !

— Tu reçois une lettre d'une vieille dame qui prétend être ta grand-mère et hop ! te voilà partie...

5

avait-il repris, visiblement au comble de l'exaspération.

C'était un homme trop raisonnable pour comprendre qu'on puisse agir ainsi, sur une simple impulsion. Elle avait essayé de garder son sang-froid.

— C'est la mère de ma mère, Tony, la seule famille qui me reste, et je suis décidée à faire sa connaissance. Tu sais bien que je ne pense qu'à ça depuis que j'ai reçu sa lettre.

— Cette charmante dame ne donne aucun signe de vie pendant vingt-cinq ans et un beau jour, comme ça, elle te convoque... Comment se fait-il que tes parents ne t'aient jamais parlé d'elle ? Pourquoi a-t-elle

attendu leur mort pour entrer en contact avec toi ? Tu as pensé à tout cela ?

Tony n'avait pas eu l'intention de se montrer blessant. Ce n'était pas son genre. En homme de loi qu'il était, il avait simplement l'esprit logique. Mais bien qu'il ignorât que Betty-Ann n'était pas encore remise de la mort de ses parents, elle n'avait pu s'em-pêcher de répliquer vertement. Leur querelle s'était alors envenimée et Tony, furieux, avait fini par claquer la porte, la laissant toute seule à ruminer sa rage.

Et voilà qu'en approchant de sa destination Betty-Ann perdait de sa belle assurance. Pourquoi, en effet, cette grand-mère inconnue, la comtesse Fran-

çoise de Kergalen, ne s'était-elle jamais manifestée ?

Pourquoi sa mère si charmante, si délicate, si diffé-

rente des autres, ne lui avait-elle jamais parlé de sa propre mère ? Pourquoi son père n'avait-il rien dit, lui qui était si léger, si spontané, si direct ?

Comme ils avaient été heureux tous les trois !

Betty-Ann se souvenait que, quand elle était encore 6

toute petite, ses parents l'emmenaient partout avec eux, chez des sénateurs, des-membres du Congrès, des ambassadeurs...

Jonathan Smith, son père, avait été un artiste très réputé dont, à Washington, on s'arrachait les portraits.

Et l'homme avait été aussi apprécié que l'artiste, formant avec sa charmante femme Gaëlle l'un des couples les plus en vue de la capitale. Quand il s'était aperçu que Betty-Ann avait hérité de ses dons artis-tiques, sa fierté avait été sans bornes. Ils avaient peint et dessiné ensemble, et la joie de communier dans le même art les avait encore rapprochés.

Ils avaient ainsi mené une existence idyllique, pleine d'amour et de gaieté, dans une jolie maison de Georgetown, jusqu'au jour où, brutalement, l'univers de Betty-Ann s'était écroulé : en route pour la Cali-fornie, ses parents avaient été tués dans un accident d'avion. Aujourd'hui encore, elle n'arrivait pas à croire qu'ils étaient morts, que

la voix profonde de son père et le rire de sa mère ne retentiraient plus dans la maison où il ne restait que des souvenirs, tapis comme des ombres dans tous les coins.

Les premiers temps, Betty-Ann n'avait pu supporter la vue d'une toile ou d'un pinceau. Elle avait été incapable d'entrer dans l'atelier où elle avait passé-tant d'heures avec son père. L'atelier où sa mère venait les chercher, leur rappelant que les artistes aussi devaient se nourrir...

Quand, enfin, elle avait trouvé le courage d'y pé-

nétrer, elle avait éprouvé, contre toute attente, un étrange sentiment de paix. La verrière diffusait la chaleur du soleil et on aurait dit que la pièce était imprégnée de la joie et des rires de jadis. Betty-Ann 7

s'était alors remise à vivre, à peindre, et Tony l'avait aidée à combler le vide laissé par ses parents. Et puis, la lettre était arrivée...

Cette lettre qui avait poussé Betty-Ann loin de Georgetown et de Tony pour aller au-devant de ce qui, en elle, appartenait à la Bretagne et à cette grand-mère inconnue. Cette lettre qu'elle avait emportée avec elle. C'était une étrange missive, parfaitement conventionnelle, où les faits étaient énumérés sans le moindre signe d'affection, et qui se terminait par une invitation. « A vrai dire, c'est plutôt un commandement royal qu'une invitation », s'était dit Betty-Ann, mi-irritée, mi-amusée. Pourtant, la curiosité l'avait emporté sur l'amour-propre et, aussi impulsive que bien organisée, elle avait aussitôt préparé son voyage, fermé la maison et brûlé tous les ponts.

Le train entra en gare de Lannion en grinçant de toutes ses roues. Surexcitée, Betty-Ann attrapa ses bagages et sauta sur le quai. Elle voyait pour la première fois le pays natal de sa mère et se mit à contempler en artiste les couleurs douces et tendres de la Bretagne.

Non loin de là, un homme l'observait, l'air légè-

rement surpris. Il prit tout son temps pour examiner sa silhouette élancée et son ensemble bleu lavande dont la jupe souple découvrait de longues jambes minces. Ses cheveux dorés, rejetés en arrière par la brise, dégageaient l'ovale fin et pur de son visage. Ses grands yeux couleur d'ambre, ses cils épais, plus foncés que ses cheveux, sa peau douce, lisse, et son teint d'albâtre lui donnaient l'air éthéré d'une délicate et fragile orchidée.

Comme s'il pressentait que les apparences 8

étaient trompeuses, l'homme s'avança lentement vers elle, comme à regret.

— Vous êtes Betty-Ann Smith ? demanda-t-il dans un anglais presque sans accent.

Betty-Ann sursauta. Absorbée par la découverte des lieux, elle ne l'avait pas vu s'approcher. Elle fut obligée de lever la tête beaucoup plus haut que d'habitude pour rencontrer ses yeux qui luisaient d'un sombre éclat.

— Oui, c'est moi. Vous venez du château de Kergalen ? répondit-elle, ne comprenant pas pourquoi son regard la mettait si mal à l'aise.

— Je suis Christophe de Kergalen. Je viens vous chercher pour vous conduire chez la comtesse.

— Kergalen ? répéta-t-elle, étonnée. Aurais-je encore un autre mystérieux parent ?

— On peut même dire que nous sommes cousins, répliqua-t-il avec un imperceptible sourire.

— Cousins... murmura-t-elle.

Ils s'observaient de près, comme des adversaires avant le combat.

Il avait une épaisse crinière brune et des yeux presque aussi noirs dans un visage hâlé. Ses traits étaient anguleux comme ceux d'un oiseau de proie ou d'un pirate. L'étonnante virilité qui émanait de lui paraissait à Betty-Ann aussi attirante qu'inquiétante.

Elle aurait voulu avoir son carnet de croquis sous la main pour tenter de fixer sur le papier le caractère mâle et aristocratique de ce visage.

Imperturbable, il soutenait son regard, l'air tranquille et distant.

— On s'occupera de vos valises, dit-il en s'empa-rant de ses bagages à main. Suivez-moi. La comtesse 9

est impatiente de vous voir.

Il la fit monter dans une voiture- noire étince-lante et mit ses bagages dans le coffre, sans se départir de ses manières froides et impersonnelles que Betty-Ann commençait à trouver agaçantes mais

qui piquaient sa curiosité. Puis, il démarra et, tandis qu'il conduisait en silence, Betty-Ann se tourna vers lui et l'examina sans se gêner.

— De quelle façon sommes-nous cousins ? demanda-t-elle.

Comment devait-elle l'appeler ? Monsieur ?

Christophe ?

— Le mari de la comtesse, le père de votre mère, est mort lorsque votre mère était encore enfant, commença-t-il d'un ton poli et légèrement ennuyé.

Quelques années plus tard, la comtesse a épousé mon grand-père, le comte de Kergalen, veuf et père d'un enfant, mon père. Votre mère et mon père ont été élevés ensemble. Et puis, mon grand-père est mort.

Mon père s'est marié et a juste eu le temps de me voir naître avant de mourir dans un accident de chasse.

Après l'avoir pleuré pendant trois ans, ma mère l'a rejoint dans la tombe.

Son récit avait été si dénué d'émotion que toute la sympathie qu'elle aurait dû éprouver pour ce pauvre orphelin mourut dans l'œuf...

— Si je comprends bien, vous êtes maintenant comte de Kergalen et nous sommes cousins par alliance ?

— C'est ça.

— Vous m'en voyez vraiment très émue ! déclara-t-elle d'un ton sarcastique.

Elle eut l'impression d'apercevoir une lueur 10

d'amusement dans son regard. Mais non, c'était sûrement une illusion. Cet homme-là ne devait jamais s'amuser !

— Vous avez connu ma mère ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Oui. J'avais huit ans lorsqu'elle a quitté le château.

— Et pourquoi est-elle partie ?

— La comtesse vous dira elle-même ce qu'elle veut que vous sachiez.

— Ce qu'elle veut que je sache ? s'écria Betty-Ann, furieuse. Que voulez-vous dire ? Moi, je veux savoir exactement pourquoi ma mère a quitté la Bretagne et pourquoi elle m'a caché l'existence de ma grand-mère !

Christophe alluma une cigarette et exhala une bouffée de fumée.

— Je ne peux rien vous dire.

— Dites plutôt que vous ne voulez rien me dire !

Comme il haussait les épaules, Betty-Ann s'empressa de faire de même et de lui tourner le dos pour regarder par la vitre. Elle ne vit pas le léger sourire que son geste avait provoqué.

Ils firent le reste du trajet presque en silence : aux questions qu'elle lui posa de temps à autre, il ne répondit que par monosyllabes... Or, le soleil resplendissant et le ciel uniformément bleu ne suffisaient pas à compenser cette froideur.

— Pour un comte breton, vous parlez remarquablement bien anglais, dit-elle, faussement aimable.

— La comtesse aussi, mademoiselle. Comme le personnel ne connaît que le français ou le breton, nous pourrions vous servir d'interprètes si vous avez 11

des problèmes...

Elle le toisa dédaigneusement et répondit en français :

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur le comte, je parle votre langue.

— Tant mieux. Cela facilitera les choses.

— C'est encore loin ? reprit-elle en français.

Elle se sentait rompue, épuisée. Il lui semblait qu'elle était en route depuis des jours et des jours, et elle ne rêvait plus que d'un bon bain chaud.

— Nous sommes déjà depuis un moment sur les terres du château, mademoiselle. Le château lui-même est un peu plus loin.

La route grimpait légèrement maintenant et Betty-Ann commençait à avoir une sérieuse migraine.

Elle ferma les yeux, déplorant que sa mystérieuse grand-mère n'habite pas un endroit un peu moins perdu...

Lorsqu'elle les rouvrit, sa fatigue et ses regrets s'évanouirent comme le brouillard sous le soleil.

— Arrêtez-vous ! s'écria-t-elle, posant machinalement la main sur le bras de Christophe.

Devant eux, majestueux, fier et solitaire, se dressait le château. Enorme, tout en pierre, médiéval avec ses murs crénelés, ses donjons et son immense toit de tuiles en forme de large cône, d'un gris profond qui brillait sur le bleu céruléen du ciel. Les vitres de ses innombrables fenêtres, hautes et étroites, reflétaient les couleurs irisées du soleil déclinant.

Betty-Ann en tomba aussitôt amoureuse.

Christophe observait la surprise et la joie qui se lisaient sur son visage. Comme une mère rebelle lui tombait sur les yeux, il esquissa un geste pour la lui 12

écarter, mais se reprit aussitôt et Betty-Ann, absorbée dans la contemplation du château, n'en vit rien. Elle était déjà en train de chercher le meilleur angle pour le dessiner et imaginait les douves qui l'avaient entouré autrefois.

— C'est fabuleux ! dit-elle enfin en retirant brusquement sa main qu'elle avait laissée sur le bras de Christophe. Un vrai château de conte de fées ! On croit entendre résonner les trompettes et voir des che-valiers en armures et des dames en longues robes vaporeuses, le hennin sur la tête... Y a-t-il aussi un dragon dans le voisinage ? Sûrement ! ajouta-t-elle, le visage illuminé d'un merveilleux sourire.

— En dehors de Marie, la cuisinière, je ne crois pas, répondit-il.

Et une seconde, il se laissa aller à lui adresser lui aussi un grand sourire — un sourire désarmant qui le rajeunissait et lui donnait l'air presque abordable.

« Allons, c'est un être humain, après tout », pensa-t-elle. Mais, surprise que ce sourire fasse soudain battre son cœur beaucoup plus vite, elle se dit que, lorsqu'il se montrait humain, il n'en était peut-être que plus dangereux... Ils se regardèrent et elle eut la sensation étrange d'être seule au monde avec lui. Georgetown était vraiment à mille lieues...

Déjà, Christophe avait repris son attitude lointaine et polie et il était retombé dans un silence qui parut lourd et pénible à Betty-Ann.

« Attention... se dit-elle. Mon imagination me joue des tours. Cet homme n'est pas pour moi. D'ailleurs, je ne lui plais même pas. Et ce n'est pas un bref sourire qui prouve qu'il est davantage qu'un aristocrate froid et condescendant... »

13

Il arrêta la voiture dans une large cour dallée et en descendit d'un mouvement vif et souple. Betty-Ann sortit aussi sans attendre qu'il vienne lui ouvrir la portière. Christophe fronça les sourcils, mais toujours aussi fascinée, par cet endroit féerique, elle ne le remarqua pas. Il la prit alors par le bras et l'entraîna vers le grand escalier de pierre qui menait à l'énorme porte en chêne. Poussant la poignée de cuivre, il s'effaça devant elle en s'inclinant légèrement et elle entra dans le hall.

C'était un gigantesque hall. Le plancher, étincelant comme un miroir, était parsemé de magnifiques tapis anciens. De splendides tapisseries avaient traversé les siècles pour orner les murs lambrissés. Un râtelier plein de précieux fusils aux crosses sculptées, une longue table en chêne massif et des chaises recouvertes de cuir sombre et craquelé constituaient l'essentiel du mobilier. Un fort parfum de fleurs coupées embaumait la pièce qui parut étrangement familière. Il lui semblait qu'elle connaissait ces lieux depuis toujours et que tout ici accueillait son retour avec joie...

— Ça va ? lui demanda Christophe en voyant son trouble.

Elle secoua la tête et frissonna légèrement.

— Déjà vu... murmura-t-elle en français. C'est bizarre... J'ai l'impression d'être déjà venue ici... avec vous...

Elle dit cela comme si elle était sous l'effet d'un choc.

— Ah ! la voilà enfin !

Betty-Ann quitta des yeux le regard intense de Christophe et se retourna : la comtesse de Kergalen 14

était devant elle.

C'était une femme assez grande et presque aussi mince que Betty-Ann. Un nuage de cheveux blancs encadrait son fin visage qui, malgré les rides, semblait avoir miraculeusement- échappé aux ravages du temps. Sous l'arc parfait des sourcils, ses yeux per-

çants étaient d'un bleu lumineux. Elle avait une dé-

marche altière et l'attitude d'une personne qui sait que ses soixante ans n'ont en rien altéré sa beauté. Aristocrate jusqu'au bout des ongles, elle était très impressionnante. Ayant examiné soigneusement Betty-Ann de la tête aux pieds, elle parut émue un bref instant, mais c'est avec une expression de réserve impassible qu'elle lui tendit la main.

— Bienvenue au château de Kergalen, Betty-Ann Smith. Je suis la comtesse Françoise de Kergalen, déclara-t-elle sans sourire.

Désorientée, ne sachant si elle devait l'embrasser ou non, Betty-Ann hésita une seconde, mais la comtesse se contentant d'une brève poignée de main, elle lui répondit, déçue, sur le même ton.

— Merci, madame. Je suis très heureuse d'être là.

— Vous êtes certainement fatiguée par le voyage, reprit la comtesse. Je vais vous conduire moi-même à votre chambre. Vous aurez tout le temps de vous reposer avant de vous changer pour le dîner.

Tournant les talons, elle la précéda dans un large escalier en colimaçon. Avant de la suivre, Betty-Ann se tourna vers Christophe qui l'observait d'un air sombre et préoccupé. Comme il ne la quittait pas des yeux, toujours aussi silencieux, elle brisa là et rejoignit la comtesse.

15

Elle la suivit le long d'un couloir éclairé par des lampes de cuivre qui remplaçaient sans doute les flambeaux d'antan, puis dans une pièce dont les vastes dimensions n'enlevaient rien au charme délicat.

Le grand lit à colonnes était recouvert d'une merveilleuse étoffe de soie brodée, visiblement très ancienne.

L'imposante cheminée de pierre au manteau sculpté était surmontée d'un grand miroir où se reflétait une collection de précieuses porcelaines de Saxe. Du côté des fenêtres, le mur était arrondi et un siège recouvert de tapisserie semblait inviter à s'asseoir pour admirer

le panorama.

Saisie par l'atmosphère de bonheur qui régnait dans cette chambre, par cette douceur et cette élé-

gance qui lui rappelaient tant de souvenirs, Betty-Ann murmura :

— C'est la chambre de ma mère, n'est-ce pas ?

De nouveau, une expression émue éclaira fugitivement le visage de la comtesse.

— Oui. Gaëlle avait seize ans quand elle l'a décorée elle-même.

— Merci de l'avoir choisie pour moi, madame.

Quelle joie de pouvoir me sentir si proche d'elle, pendant mon séjour ici !

La comtesse hocha la tête et appuya sur un petit bouton placé auprès du lit.

— Brigitte vous conduira au salon dès que vous aurez pris un peu de repos. Nous prenons l'apéritif vers sept heures et demie. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'avez qu'à sonner.

Lorsque la comtesse fut sortie, Betty-Ann s'assit sur le lit et soupira : elle se sentait soudain très seule.

Elle ferma les yeux, se demandant subitement ce 16

qu'elle faisait ici et pourquoi elle n'était pas restée à Georgetown avec Tony... Qu'est-ce qui lui avait donc pris de se lancer dans cette aventure ? Qu'était-elle donc venue chercher ici ? Ouvrant les yeux, elle reconnut cette atmosphère unique que seule sa mère avait jamais su créer, et cela la réconforta. Rassurée, elle se leva et alla vers la fenêtre.

Le soleil n'allait pas tarder à disparaître à l'horizon et quelques nuages s'étiraient paresseusement dans le ciel qui offrait toutes les nuances du

rouge —

du rose au pourpre... En contemplant tant de beauté, depuis le calme de sa chambre, Betty-Ann se sentit curieusement chez elle. Elle eut la

même sensation de retour au bercail que lorsqu'elle avait vu le château pour la première fois, dans la voiture, assise à côté de Christophe. Il était vrai que sa grand-mère n'avait pas eu l'air particulièrement enchantée de la voir. Mais peut-être n'était-ce que le formalisme bien connu de la vieille Europe qui la faisait paraître si froide et si distante ? Après tout, c'était bien elle qui avait écrit la fameuse lettre et qui l'avait invitée à venir...

Haussant les épaules, Betty-Ann repensa à Christophe, et son visage s'assombrit à nouveau. Celui-là, il l'aurait volontiers remise dans le train, elle en était sûre ! Comme il était exaspérant avec ses airs de caricature de comte breton ! Mais pourquoi donc lui faisait-il un tel effet ? Parce qu'il ne ressemblait à aucun des hommes qu'elle avait connus jusqu'ici ?

Parce que sous ses dehors raffinés on sentait une puissance, une virilité... extraordinaires ? Oui, il fallait bien qu'elle le reconnaisse — même à contrecœur

—, il émanait de cet homme une force et une assurance incontestables.

17

N'était-il pas un remarquable sujet d'étude, pour une artiste ? Si. C'était évidemment l'artiste, en elle, qui s'intéressait à lui. Pas la femme. Ç'avait été tout simplement de la folie de songer à un tel homme en tant que femme !

De la folie pure.

18

2

Le grand miroir ovale au cadre doré lui renvoya l'image d'une femme mince et souple, aux cheveux dorés. Sa robe vaporeuse rose cendré à

col montant laissait nus les bras et les épaules, mettant en valeur la transparence laiteuse de sa peau. Betty-Ann se regarda un moment dans les yeux et soupira. Il lui fallait maintenant descendre, affronter de nouveau sa grand-mère — l'énigmatique et hautaine comtesse —

et son cousin le comte, si guindé et si étrangement hostile.

Pendant qu'elle s'attardait dans le bain que lui avait préparé Brigitte, la petite soubrette bretonne, on avait apporté ses valises dans la chambre. C'était encore Brigitte qui les avait défaites, observant d'abord un silence timide, puis poussant des cris d'admiration devant chaque vêtement qu'elle suspendait dans la garde-robe ou pliait dans la commode. Cette spontanéité, qui contrastait tellement avec la raideur des membres de sa soi-disant famille, avait détendu Betty-Ann.

C'était en vain qu'elle avait tenté de prendre du repos entre les draps de lin du grand lit à colonnes.

L'étrange sensation qu'elle avait éprouvée en entrant 19

dans le château, l'accueil froid et compassé de sa grand-mère, la forte impression que lui avait faite le comte, pourtant si distant, tout cela l'avait trop troublée et énervée. Et à nouveau, elle avait regretté de ne pas avoir écouté Tony et de n'être pas tranquillement restée chez elle.

Ce n'était pas le moment de penser à Georgetown et à Tony. Levant la tête, elle se redressa. Allons ! Elle n'était plus une petite écolière naïve pour se laisser impressionner par l'étiquette ridicule qui régnait dans un château breton isolé ! Elle était Betty-Ann Smith, la fille de Jonathan et de Gaëlle Smith, et elle n'avait aucune raison de ne pas garder la tête haute devant n'importe quels aristocrates, fussent-ils de sa famille !

Brigitte frappa discrètement à la porte et Betty-Ann la suivit le long de l'étroit couloir puis dans l'escalier en colimaçon. Elle était bien résolue à ne pas se laisser intimider.

— Bonsoir, mademoiselle Smith, lui dit Christophe avec sa raideur habituelle, au bas de l'escalier.

— Bonsoir, monsieur le comte, répondit-elle sur le même ton cérémonieux.

Et une fois de plus, ils s'observèrent intensément.

Avec son smoking sombre, ses traits aquilins, ses yeux noirs comme du jais, et sa peau bronzée qui contrastait avec la blancheur de sa chemise, il avait un air satanique. S'il y avait quelques pirates parmi ses ascendants, ce ne devait pas être n'importe lesquels, et leurs succès, dans tous les domaines, avaient dû être spectaculaires !

— La comtesse nous attend, déclara-t-il enfin.

Puis, avec une amabilité inattendue, il lui offrit 20

son bras et ils entrèrent au salon. Assise dans une bergère, la comtesse les contempla tous les deux —

lui, grand, hautain, elle, svelte, blonde —, admirant visiblement le magnifique couple qu'ils formaient.

Elle-même était resplendissante dans, une ravissante robe bleu saphir, un collier de diamants étincelant autour du cou.

— Bonsoir, dit-elle enfin. Oh ! Christophe... tu peux me servir un verre, s'il te plaît ? Que prenez-vous, Betty-Ann ?

— Un vermouth, répondit celle-ci du même ton très mondain.

— J'espère que vous vous êtes bien reposée ?

s'enquit encore la comtesse en prenant le verre que Christophe lui tendait.

— Très bien, merci. Je...

Mais les banalités qu'elle s'apprêtait à dire s'arrê-

tèrent dans sa gorge : son regard venait de se poser sur un portrait dont elle s'approcha pour mieux le voir. Il représentait une femme à la peau laiteuse et aux cheveux blonds et elle eut l'impression que ce visage était le reflet exact du sien. Mis à part la chevelure vaporeuse qui lui tombait sur les épaules et la couleur des yeux qui étaient d'un bleu profond, la ressemblance était frappante : même visage ovale et délicat, même bouche charnue et bien dessinée, même beauté fragile...

Betty-Ann vit tout de suite que c'était une toile de son père : la touche si particulière, les couleurs désignaient aussi bien leur auteur que l'aurait fait une signature. Elle retint ses larmes. Ce portrait la ramenait au temps où elle vivait dans cette atmosphère de confiance et de tendresse qui lui manquait tant au-21

jourd'hui.

Son regard s'attarda sur la toile, examinant le travail de son père : les plis de la longue robe blanche ondulant comme sous une brise légère, l'éclat des rubis que sa mère portait aux oreilles et au doigt. A ce moment précis, elle sentit que quelque chose clochait, un petit détail qu'il lui était impossible de préciser et qui disparut aussitôt du champ de sa conscience.

— Votre mère était très belle, fit remarquer la comtesse au bout d'un moment.

Betty-Ann, captivée par l'expression d'amour et de bonheur qui faisait rayonner les yeux du portrait, attendit un instant avant de répondre :

— Oui. C'est fou ce qu'elle a peu changé depuis l'époque où mon père a fait ce portrait. Quel âge avait-elle, là ?

— Vingt ans à peine, répondit la comtesse avec un très léger tremblement dans la voix. Vous avez reconnu l'auteur de la toile, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit Betty-Ann, ajoutant avec un grand sourire : je suis sa fille et, en plus, je suis peintre moi-même. Je reconnais son style aussi sûrement que son écriture ! Cette toile date d'il y a vingt-cinq ans, mais elle respire la vie. On dirait qu'ils sont tous les deux ici, dans cette pièce...

— Vous lui ressemblez beaucoup, observa Christophe en posant son verre sur la cheminée. Cela m'a frappé dès que je vous ai vue à la gare.

— Sauf les yeux. Elle a ses yeux à lui, précisa aussitôt la comtesse avec amertume.

Betty-Ann lui fit face.

— Oui, madame. J'ai les yeux de mon père. Cela vous déplaît ?

22

La comtesse haussa les épaules sans répondre et porta son verre à ses lèvres.

— Est-ce que mes parents se sont rencontrés ici, au château ? poursuivit Betty-Ann avec une curiosité non dissimulée. Pourquoi

sont-ils partis ? Pourquoi ne m'ont-ils jamais parlé de vous ?

Interrogeant tour à tour la comtesse et Christophe, elle se heurta à deux visages fermés. La comtesse s'était réfugiée derrière ses grands airs et il était clair que Christophe se rangeait dans son camp et qu'il ne dirait rien. Betty-Ann ouvrit de nouveau la bouche, mais la comtesse l'interrompit d'un geste impatient.

— Nous parlerons de tout cela bien assez tôt, dé-

clara-t-elle d'un ton sans réplique. Maintenant, pas-sons à table, ajouta-t-elle en se levant.

La salle à manger était immense comme toutes les pièces du château. Le plafond, à poutres apparentes, était haut comme celui d'une cathédrale et les murs lambrissés étaient percés de hautes fenêtres encadrées par d'immenses rideaux rouge vif. Une vaste cheminée occupait un mur entier et Betty-Ann se dit qu'un feu dans cette cheminée-là devait valoir la peine d'être vu. Un énorme lustre, dont les innombrables gouttes de cristal reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, éclairait l'ensemble.

Le dîner commença par une soupe à l'oignon épaisse, riche, typiquement française, qu'ils savourè-

rent tous les trois en échangeant des banalités. Betty-Ann regardait Christophe, intriguée malgré elle par son regard ténébreux et son expression hautaine. Elle se demandait pourquoi elle lui déplaisait tant, pourquoi elle lui avait déplu dès le début... Un instant 23

distracte par l'arrivée du saumon à la crème, ses pensées revinrent à Christophe.

Elle était décidément très perplexe à son sujet.

Peut-être n'aimait-il pas les femmes ? A l'instant même où cette idée la traversa, il la regarda avec une telle intensité qu'elle en fut comme électrisée. Son cœur bondit dans sa poitrine. « Non, se dit-elle, concentrant son regard sur son verre de vin blanc. Impossible ! Un tel regard en dit long sur son expérience. »

Tony ne lui avait jamais fait cet effet-là... Elle but une gorgée de vin. Personne ne lui avait jamais fait cet effet-là.

— Stevan, ordonna la comtesse, du vin pour mademoiselle.

— Mais non, merci, dit Betty-Ann en français.

C'est bien.

— Pour une Américaine, vous parlez très bien français, observa la vieille dame. Dieu merci, vous avez reçu une bonne éducation dans ce pays barbare.

Elle avait prononcé ces mots avec un tel dédain que Betty-Ann ne savait si elle devait en pleurer ou en rire.

— Ce pays barbare, madame, répliqua-t-elle sè-

chement, s'appelle l'Amérique et il commence à se civiliser. Il se passe des semaines entières sans que nous soyons attaqués par les Indiens, aujourd'hui, vous savez...

La comtesse leva fièrement la tête.

— Inutile de vous montrer insolente !

— Ah oui ? dit Betty :Ann avec un sourire faussement naïf. Je ne suis pas de votre avis.

Et comme elle prenait son verre, elle vit, à sa grande surprise, étinceler, le temps d'un bref sourire, 24

les dents de Christophe.

— Vous avez peut-être la douceur du regard de votre mère, mais vous avez la langue de votre père !

— Merci pour tous les deux, répliqua-t-elle en soutenant le regard perçant de la comtesse.

Le calme se rétablit et le repas prit fin sur des généralités, tandis que Betty-Ann, profitant de la trêve, se demandait pourquoi la guerre s'était déclarée...

Ils retournèrent au salon. Christophe s'installa dans un fauteuil confortable pour siroter un cognac tandis que les dames prenaient une tasse de café.

— C'est Jean-Paul le Goff, le fiancé de Gaëlle, qui est allé chercher Jonathan Smith à Paris, dit la comtesse sans préambule. Il avait été frappé par le talent de votre père et lui avait commandé un portrait de

Gaëlle qu'il voulait offrir à celle-ci en cadeau de mariage.

— Ma, mère était fiancée à quelqu'un d'autre avant de rencontrer mon père ? demanda Betty-Ann en reposant sa tasse.

— Oui. Les fiançailles avaient été décidées par les deux familles depuis longtemps. Gaëlle semblait contente. Jean-Paul était un garçon convenable et de bonne famille.

— C'était un mariage arrangé à l'avance... ?

La comtesse balaya cette protestation d'un geste de la main.

— C'est une vieille coutume ici, et comme je vous l'ai dit, Gaëlle était contente. Lorsque Jonathan Smith est arrivé au château, tout a changé. J'aurais dû me méfier. J'aurais dû remarquer les coups d'œil qu'ils échangeaient, le trouble de Gaëlle chaque fois 25

qu'on prononçait son nom... Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle manquerait à sa parole, qu'elle dés-honorerait sa famille, elle qui était si gentille, si docile... Mais votre père lui a fait oublier son devoir.

Elle soupira en regardant le portrait puis, bais-sant les yeux sur Betty-Ann, poursuivit :

— J'ignorais qu'il y avait quelque chose entre eux. Elle ne s'était pas confiée à moi. Comme à son habitude, elle ne m'avait pas demandé conseil. Le jour où votre père a achevé le portrait, Gaëlle s'est évanouie dans le Jardin. Lorsque j'ai voulu faire appeler un docteur, elle m'a dit que c'était inutile, qu'elle n'était pas malade, mais qu'elle... attendait un enfant.

La comtesse s'interrompit et un lourd silence suivit ses révélations.

— Madame, déclara Betty-Ann d'une voix claire, si vous Croyez choquer ma sensibilité en m'apprenant que j'ai été conçue avant le mariage de mes parents, vous vous trompez... C'est ridicule. On ne lapide plus les gens pour ça, on ne les marque plus au fer rouge, du moins dans mon pays. Mes parents étaient amoureux l'un de l'autre et je me moque qu'ils aient exprimé cet amour avant ou après le mariage.

La comtesse s'enfonça dans son siège, croisa les mains et examina attentivement Betty-Ann :

— Vous ne mâchez pas vos mots, n'est-ce pas ?

— Non. Mais j'essaie aussi de ne pas blesser les gens en étant trop honnête !

— Touché, dit Christophe à mi-voix.

La comtesse lui jeta un coup d'œil étonné et se tourna de nouveau vers Betty-Ann :

— Votre mère s'est mariée un mois avant votre conception, poursuivit-elle, impassible. Le mariage a 26

eu lieu dans la petite église d'un village voisin. Ils voulaient garder le secret jusqu'au jour où ils pourraient partir pour l'Amérique.

— Je comprends, dit Betty-Ann avec un faible sourire. Mon existence a fait découvrir le pot aux roses plus tôt que prévu... Et vous, madame, qu'avez-vous dit en apprenant que votre fille était mariée à cet inconnu et qu'elle était enceinte ?

— Je l'ai déshéritée et je leur ai ordonné à tous les deux de quitter mon toit le plus vite possible. J'ai fait une croix sur ma fille.

Elle avait dit cette dernière phrase très vite, comme pour se débarrasser d'un fardeau devenu trop lourd pour elle.

Betty-Ann laissa échapper un petit cri étouffé et regarda Christophe qui était toujours aussi impassible. Puis elle se leva, révoltée par tant de froideur et d'injustice, et tournant le dos à sa grand-mère, s'approcha lentement du portrait de sa mère qui lui souriait.

— Je ne m'étonne plus qu'ils vous aient à leur tour chassée de leur vie et qu'ils ne m'aient jamais parlé de vous, dit-elle enfin à la comtesse qui avait pâli au souvenir du drame passé. Je suis désolée pour vous, madame, mais vous vous êtes privée de beaucoup de bonheur. C'est vous qui vous êtes retrouvée seule. Mes parents ont vécu un grand amour tandis que vous restiez prisonnière de votre orgueil blessé.

Ma mère vous aurait pardonné — il suffit de l'avoir connue pour en avoir la certitude. Et mon père aussi, par amour pour elle, car il ne savait rien lui refuser.

Le rouge monta aux joues de la comtesse qui explosa :

— Me pardonner ? Qu'aurais-je fait du pardon d'un voleur et d'une fille indigne !

Betty-Ann rougit violemment à son tour et fit tout son possible pour maîtriser sa rage.

— D'un voleur ?... Qu'est-ce que vous racontez ?

Mon père vous a volé quelque chose ?

— Oui, justement. En plus de ma fille que j'aimais plus que tout, il m'a aussi volé une madone de Raphaël qui appartenait à ma famille depuis plusieurs générations. Une madone qui, tout comme ma fille, était irremplaçable... Et toutes deux sont tombées entre les griffes d'un homme que j'ai eu le tort de recevoir chez moi, et en qui j'avais mis toute ma confiance !

— Un Raphaël ? répéta Betty-Ann, hébétée.

Vous prétendez que mon père vous a volé un Raphaël ? Vous ne savez pas ce que vous dites !

— Je ne prétends pas, rétorqua la comtesse en relevant la tête comme une reine qui va rendre sa sentence, j'affirme que Jonathan Smith m'a volé ma fille Gaëlle et une madone de Raphaël. Voici comment les choses se sont passées : je lui avais dit que je comptais faire don de la toile au musée du Louvre, il m'a proposé de la nettoyer et je ne l'ai plus jamais revue... Quant à ma fille, après l'avoir subornée, il me l'a arrachée pour toujours...

— Vous mentez ! s'écria Betty-Ann, submergée par une nouvelle vague de colère. Mon père était incapable de voler quoi que ce soit. Incapable ! Et si vous avez perdu votre fille, c'est votre faute !

— Et le Raphaël ?

La question, posée doucement, résonna cependant dans toute la pièce.

28

— J'ignore ce qu'il est devenu. Mais je suis certaine que mon père ne l'a pas volé. Il n'a jamais rien volé de sa vie, jamais commis la moindre indélégatesse...

Elle se mit à arpenter la pièce, luttant contre son désir de hurler pour les faire sortir de leur maudite impassibilité.

— Puisque vous êtes si sûre qu'il a volé votre précieux tableau, pourquoi ne l'avez-vous pas fait arrêter ?

— Je n'aurais jamais mêlé ma fille à un scandale.

Avec ou sans mon consentement, il était son mari et le père de son enfant. Il savait qu'il pouvait dormir sur ses deux oreilles.

Betty-Ann s'arrêta de marcher et demanda, in-crédule :

— Vous n'allez pas me dire maintenant qu'il a fait un mariage de raison ? Vous n'avez aucune idée de la force de leur amour... Il aurait tout donné pour elle, plus que sa vie, plus que cent Raphaël !

— Lorsque je me suis rendu compte de la disparition de cette toile, poursuivis la comtesse comme si elle n'avait rien entendu, je suis allée trouver votre père pour lui demander des explications. Ils étaient sur le point de partir. J'ai vu le coup d'œil qu'ils ont échangé et j'ai compris qu'il avait volé le tableau, que Gaëlle le savait et qu'elle en prenait son parti. Elle a trahi son honneur, sa famille et son pays.

Elle dit ces derniers mots dans un souffle et une expression de souffrance altéra ses traits.

— Je sais qu'ils ne l'ont pas volé, répéta Betty-Ann.

Et comme elle se dirigeait vers la comtesse, 29

Christophe posa la main sur son bras et l'empêcha d'aller plus avant.

— Laissons là cette conversation pour le moment, dit-il.

Dégageant alors brusquement son bras, elle re-porta toute sa colère sur lui :

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous ! Je ne vous laisserai pas traiter mon père de voleur ! Et, au fait, monsieur le comte, ce tableau qu'il a volé, où est-il ? Qu'est-ce qu'il en a fait ?

Christophe leva un sourcil et soutint son regard.

Betty-Ann pâlit, rougit, resta un moment la bouche ouverte sans pouvoir articuler une parole, puis elle déclara d'une voix très calme :

— Si j'étais un homme, je vous ferais payer vos insultes.

— Si je comprends bien, mademoiselle, je l'ai échappé belle...

Au lieu de lui répondre, elle se tourna vers la comtesse :

— Ecoutez, madame, si vous m'avez fait venir pour que je vous dise où est le Raphaël, vous allez être déçue. Je n'en ai pas la moindre idée. Mais vous n'êtes pas la seule à être déçue. Moi aussi, je le suis.

Moi qui, en venant ici, pensais trouver une nouvelle famille, un nouveau lien avec ma mère...

Là-dessus, tournant les talons, elle quitta la pièce sans un regard en arrière. Elle grimpa l'escalier en courant, fit claquer la porte de sa chambre et, sortant immédiatement ses valises vides de la garde-robe, elle les jeta sur le lit. En proie à la plus grande confusion, elle commençait à y fourrer tous ses vêtements pêle-mêle, quand on frappa à la porte.

30

— Allez-vous-en ! hurla-t-elle.

Ignorant cet ordre, Christophe entra et, avec un coup d'œil étonné devant la manière peu orthodoxe dont elle faisait ses bagages, demanda :

— Alors, vous partez ?

— On ne peut rien vous cacher... cria-t-elle en ajoutant un chemisier rose à la pile déjà volumineuse.

— Sage décision, déclara-t-il. D'ailleurs, il aurait mieux valu que vous ne veniez pas.

— Il aurait mieux valu ? répéta-t-elle en se tournant vers lui, bouillonnante de colère. Pour qui ?

— Pour la comtesse.

— La comtesse m'a invitée... ou plutôt convoquée, oui ! Convoquée ! Comment osez-vous me parler comme si j'avais profané un sanctuaire ? Savez-vous que j'ignorais son existence avant l'arrivée de sa lettre ? Eh bien, je ne connaissais pas mon bonheur !

— Il est certain que la comtesse aurait mieux fait de vous laisser à votre bonheur.

— Je suis heureuse que vous compreniez que j'ai suffisamment de problèmes dans la vie sans y ajouter celui de ma parenté bretonne !

Lui tournant le dos, elle continua à se défouler sur ses vêtements.

— Vous n'aurez pas longtemps à supporter ce dernier problème, puisque vous quittez le château !

— Vous voulez que je parte ? Eh bien, soyez tranquille, je m'en vais ! Laissez-moi vous dire, monsieur le comte, que je préférerais dormir dans un fos-sé plutôt que de profiter plus longtemps de votre charmante hospitalité ! Mais qu'est-ce que vous attendez ? s'écria-t-elle en jetant une jupe à fleurs dans 31

sa direction. Vous ne pouvez pas m'aider à faire mes bagages, non ?

Il se baissa pour ramasser la jupe qu'il posa sur un fauteuil avec un calme qui porta à son comble l'exaspération de Betty-Ann.

— Je vous envoie Brigitte. Je crois que vous avez besoin d'aide; en effet, répondit-il, glacial.

Cherchant autour d'elle un objet plus lourd à lui jeter à la figure, elle déclara :

— Je vous interdis de m'envoyer qui que ce soit !

Il s'inclina légèrement.

— Comme vous voudrez, mademoiselle. L'état de vos affaires ne concerne que vous.

Excédée, elle ne put résister à son envie de le provoquer.

— Je finirai mes bagages quand j'en aurai envie, mon cousin. Il est d'ailleurs possible que je reste ici un ou deux jours encore. Il paraît que la Bretagne est un pays charmant.

— Vous avez parfaitement le droit de rester, reconnut-il d'un ton légèrement agacé. Pourtant... je ne vous le conseille pas.

— Vraiment ? Raison de plus pour que je reste !

Il ne perdit pas son calme, mais le regard mauvais qu'il lui jeta informa Betty-Ann qu'elle venait de marquer un point. Elle se demanda à quoi il ressemblait quand il se mettait en colère. ∴. Etait-il

possible que cela lui arrive jamais ? Il fallait croire que oui car lorsqu'il s'approcha d'elle pour la saisir fermement par la nuque, elle comprit que la rage bouillonnait en lui.

— Vous êtes libre de faire ce que vous voudrez, dit-il, les dents serrées, mais je vous avertis que votre 32

séjour risque de ne pas être aussi agréable que vous l'imaginez !

— Je suis capable d'affronter toutes les situations !

Elle tenta de se dégager, mais il la maintenait immobile.

— Je veux bien vous croire. Mais pourquoi rechercher les situations désagréables ? Vous paraissez intelligente...

Il lui sourit avec mépris. Elle se raidit et essaya à nouveau vainement de se libérer tandis qu'il poursuivait :

— ... sinon sensée.

Bien décidée à ne pas lui montrer qu'elle commençait à avoir peur de lui, elle le regarda droit dans les yeux et déclara :

— Que je parte ou que je reste, cela ne vous regarde pas. Je vais y réfléchir cette nuit et je prendrai mes dispositions demain matin. A moins que vous ne m'enchaîniez à un mur du donjon...

— Hé, hé, pourquoi pas... dit-il avec un sourire ironique.

Il augmenta une seconde la pression de ses doigts sur le cou de Betty-Ann puis il la lâcha et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna et, imitant sa voix, il répéta, railleur :

— Je prendrai mes dispositions demain matin.. : Furieuse, Betty-Ann jeta violemment une de ses chaussures contre la porte qu'il venait de fermer. Une fine sandale de cuir bleu ornée de petites étoiles de strass, et qui retomba sur le sol avec un bruit sec. Elle fit deux pas, la ramassa et revint s'asseoir sur le lit, rouge de colère et d'humiliation.

Betty-Ann ouvrit les yeux et, sans bouger du lit, contempla un instant la chambre inondée de soleil avant de se souvenir qu'elle était en Bretagne. Habitée au vacarme des grandes villes, elle savoura, pour la première fois de sa vie, la qualité, la densité du silence.

Ce fut pour elle une découverte capitale.

Le réveil, posé sur un petit écriteau en merisier, indiquait six heures du matin. Elle avait le temps de rester encore un bon moment dans la chaleur de ce lit qui avait été autrefois celui de sa mère et dans lequel, la veille au soir, elle s'était écroulée de fatigue en dépit des terribles révélations de sa grand-mère.

Maintenant, les yeux fixés au plafond, elle repensait à cette soirée.

La comtesse était, de toute évidence, une femme aigrie. Et si son attitude était si compassée, c'était pour mieux cacher son amertume ainsi qu'un terrible chagrin que trahissaient aussi ses accès de colère. N'avait-elle pas gardé le portrait de cette fille qu'elle avait ban-nie ? C'était peut-être la preuve que son cœur n'était pas aussi dur qu'elle voulait le laisser croire...

Quant au comportement de Christophe, il révoltait toujours autant Betty-Ann. Que signifiait cette façon 34

de s'ériger en juge, de condamner ainsi sans appel ?

Elle aussi avait sa fierté, à la fin ! Et elle ne pouvait admettre de voir son père traîné dans la boue par qui que ce soit ! Elle aussi était capable de pratiquer l'intimidation par la politesse. Ah ! Il allait voir, ce comte breton ! Non, elle n'allait pas rentrer chez elle, fuir comme un chaton à qui on a marché sur la queue. Elle allait rester ici, au château !

Le soleil était resplendissant. Elle poussa un profond soupir et dit en français à haute voix :

— Ça va changer, maman !

Elle se glissa hors du lit et, allant à la fenêtre, contempla le

merveilleux jardin.

— Je vais faire un tour dans ton jardin, maman. Et tout à l'heure, je dessinerai ta maison, dit-elle encore.

Enfilant sa robe de chambre, elle ajouta :

— Peut-être que la comtesse et moi, nous arrive-rons à nous -entendre ? Qui sait...

Elle fit rapidement sa toilette et mit une ample robe d'été en crépon bleu pâle, dont les fines bretelles laissaient ses épaules et ses bras nus.

Elle traversa le château silencieux, descendit l'escalier et sortit dans la délicieuse tiédeur de ce matin d'été. Personne... ni maisons, ni voitures, ni gens...

Comme c'était nouveau et étrange pour elle ! Un délicat parfum de fleurs et d'herbe coupée flottait dans l'air doux. Betty-Ann respira profondément et avec délices en contournant le château pour se rendre du côté du jardin.

Celui-ci était encore plus beau de près que de loin.

D'énormes massifs de fleurs explosaient en une incroyable variété de couleurs et différents arômes se mêlaient pour donner un seul parfum, exotique, un peu 35

sucré, pénétrant... Entre les plates-bandes soigneusement entretenues, des dalles de pierre patinées par les siècles et encore humides de rosée luisaient sous les premiers rayons du soleil.

Betty-Ann s'engagea dans une allée au hasard et, savourant sa solitude, admira en artiste les teintes et les volumes.

— Bonjour !

La voix profonde de Christophe avait déchiré le silence.

Contrariée d'être importunée, Betty-Ann se retourna brusquement et le regarda approcher. Avec sa silhouette mince et élancée, sa démarche souple de danseur étoile, il était plein d'assurance et... terriblement viril.

— Bonjour, monsieur le comte, dit-elle avec une cordialité prudente mais sans sourire.

Très décontracté, en chemise beige et pantalon sa-fran, avec ses cheveux d'ébène et ses yeux si noirs, il avait plus que jamais l'air d'un pirate. L'ayant rejointe, il baissa les yeux sur elle pour la contempler de ce regard perçant, attentif, qu'elle commençait à connaître.

— Comme vous êtes matinale ! J'en conclus que vous avez passé une bonne nuit ?

— Très bonne, merci. Que ces jardins sont beaux !

Tirillée entre l'antipathie qu'il lui inspirait et l'attraction qu'il exerçait sur elle, elle avait dit cela trop vite et d'une voix légèrement oppressée — ce qui augmenta encore son malaise.

— J'ai un faible pour tout ce qui est beau et charmant, répliqua-t-il en la regardant droit dans les yeux.

36

Gênée, elle baissa les yeux. Ils s'étaient tous les deux exprimés en français mais, en voyant le chien qui suivait Christophe, Betty-Ann retrouva tout naturelle-ment sa langue maternelle.

— Oh ! Hello ! Comment s'appelle-t-il ?

Elle se baissa pour caresser la douce et épaisse fourrure de l'animal.

— Korrigan, répondit-il, comme fasciné par les reflets du soleil dans ses cheveux.

— De quelle race est-il ?

— C'est un épagneul breton.

Déjà, Korrigan souhaitait la bienvenue à Betty-Ann en lui donnant de grands coups de langue sur les joues. Et avant que Christophe n'ait eu le temps de lui ordonner d'arrêter, Betty-Ann avait enfoui en riant son visage dans le pelage soyeux du cou du chien.

— Ça me rappelle des souvenirs ! J'ai eu un chien qui me suivait partout et que j'avais appelé Leonardo.

Mon père l'avait baptisé « l'horrible » parce qu'on avait beau le laver, le brosser, c'était un véritable voyou !

Elle allait se redresser lorsque Christophe lui tendit la main pour

l'aider. Surprise d'être profondément troublée à son contact, elle se dégagea rapidement et fit quelques pas en avant. Christophe lui emboîta aussitôt le pas, suivi de Korrigan.

— On dirait que ça va mieux, ce matin, dit-il. Je n'arrive pas à comprendre que sous une apparence aussi fragile, vous cachiez un caractère aussi explosif...

— Vous vous trompez. Pas sur le caractère, mais sur la fragilité. Je suis solide, vous savez !

— Vous n'avez peut-être jamais eu de chagrin d'amour... répliqua-t-il, tandis qu'elle contemplait, émerveillée, un buisson de roses. Alors, vous avez 37

décidé de rester quelque temps ici, finalement ?

— Oui, répondit-elle en le regardant dans les yeux, même si cela ne vous plaît pas.

Il haussa les épaules.

— Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le désirez.

— Vous me voyez confondue par votre enthousiasme, dit Betty-Ann à voix basse.

— Pardon ?

— Rien... Dites-moi, est-ce que je vous déplaît parce que je suis la fille d'un voleur ou seulement comme ça, sans raison ?

— Je suis navré de vous avoir donné cette impression... Je vais essayer de me montrer plus correct.

— Correct ! Vous êtes tellement correct, par mo-ments, que cela frise la grossièreté ! s'écria-t-elle.

Il leva un sourcil et la regarda comme une bête curieuse.

— Préférez-vous la grossièreté à la courtoisie ?

Pour se donner une contenance, elle se baissa pour cueillir une rose et se piqua le doigt.

— C'est de votre faute ! hurla-t-elle. Vous m'exaspérez !

— Toutes mes excuses, répliqua-t-il d'un ton ironique. Je suis désolé d'avoir été aussi cruel !

— Vous êtes arrogant, ennuyeux et guindé ! lança Betty-Ann en rejetant ses cheveux bouclés en arrière.

— Et vous, vous êtes soupe-au-lait, gâtée et têtue !

répliqua-t-il en croisant les bras, les yeux étincelants de colère.

Ils se mesurèrent du regard. Enfin, il se montrait tel qu'il était, sans sa carapace de bonnes manières, et Betty-Ann le trouva viril et excitant...

38

— Eh bien, il nous a fallu peu de temps pour nous faire une haute opinion l'un de l'autre ! Encore un peu et nous sombrons dans l'amour fou ! dit-elle, sarcastique.

— Conclusion intéressante...

Sans un mot de plus, il tourna les talons et s'éloigna en direction du château.

Betty-Ann ne put supporter de le quitter ainsi.

— Christophe !

Il fallait arranger les choses. Il se retourna, l'air interrogateur, et elle fit un pas vers lui.

— Ne pourrions-nous pas être tout simplement bons amis ?

Il lui jeta un regard si appuyé, si intense, qu'elle eut l'impression qu'il lisait dans son âme.

— Non, Betty-Ann. Je crains que cela nous soit impossible.

Il repartit de sa démarche souple, son chien sur les talons.

Une heure plus tard, ils se retrouvaient pour le petit déjeuner, en compagnie de la comtesse. Celle-ci demanda à Betty-Ann si elle avait passé une bonne nuit et ils parlèrent de choses et d'autres. Il était évident que la comtesse tenait à éviter les fausses notes. A moins qu'il ne fût pas « correct » de se quereller en mangeant des croissants ? Réprimant un sourire ironique, Betty-Ann calqua son attitude sur celle

de ses hôtes.

— Aimeriez-vous visiter le château ? proposa enfin la comtesse.

— Oh, oui ! s'écria Betty-Ann avec un grand sourire. J'avais l'intention de dessiner l'extérieur tout à l'heure, et je meurs d'envie de visiter l'intérieur...

39

— Christophe ! Servez donc de guide à Betty*Ann, ce matin.

— Rien ne me ferait plus de plaisir, grand-mère, déclara Christophe. Malheureusement, je suis pris.

Notre nouveau taureau arrive tout à l'heure et je dois veiller à ce que tout se passe bien.

— Ah ! ce bétail... soupira la comtesse. Tu penses trop au bétail...

C'était la première phrase spontanée qu'elle prononçait depuis l'arrivée de Betty-Ann.

— Vous élevez du bétail ?

— Oui, dit Christophe. C'est même la spécialité de la maison.

— Pas possible ? s'exclama-t-elle en exagérant son étonnement. Je ne pensais pas que les Kergalen avaient des activités aussi... terre à terre ! Je croyais qu'ils restaient tranquillement assis dans un fauteuil à compter leurs serfs ?

Christophe eut un petit signe de tête.

— Bien sûr, nous comptons nos serfs, mais seulement une fois par mois. Pas tous les jours ! Bien qu'ils aient tendance à être prolifiques, vous savez !

Elle se mit à rire. Il en fit autant et elle le trouva si séduisant lorsqu'il riait qu'elle baissa les yeux de peur de se trahir. Mais la comtesse se levait : elle avait dé-

cidé de faire visiter elle-même la propriété à Betty-Ann et de lui en raconter toute l'histoire. Très ancien, le château avait été agrandi au XVIIe siècle. Terres et bâtiments avaient été transmis de génération en géné-

ration par l'intermédiaire des fils aînés. Et malgré quelques aménagements récents, peu de chose avait changé depuis le jour où le premier comte de Kergalen avait franchi le pont-levis avec sa jeune épouse.

40

Au fur et à mesure qu'elle découvrait les charmes de ces lieux, l'impression d'enchantement que Betty-Ann avait ressentie en arrivant ne faisait que se confirmer.

Dans la galerie des portraits, elle en trouva plusieurs représentant Christophe. A quelques nuances près, c'était bien le même regard fascinant, la même fierté, la même allure aristocratique, le même air énigmatique. Elle s'attarda notamment sur un portrait d'homme du XVIII^e siècle, dont la ressemblance avec Christophe était absolument frappante.

— Comment trouvez-vous Jean-Claude, Betty-Ann ? demanda la comtesse. Christophe lui ressemble beaucoup, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est incroyable.

Le peintre avait réalisé un portrait plus vivant que nature. Le regard était décidé et la bouche trop sensuelle pour ne pas avoir embrassé un grand nombre de femmes.

— Il avait la réputation d'être un peu... sauvage, poursuivit la comtesse avec une certaine admiration.

Son passe-temps favori était, dit-on, la contrebande. Et c'était un excellent marin. On raconte qu'un jour, en Angleterre, il est tombé amoureux d'une jeune fille et que, n'ayant pas la patience de lui faire la cour longtemps, comme c'était alors l'usage, il l'a enlevée et amenée ici, au château. Evidemment, il l'a épousée. La voici... là. Elle n'a pas l'air malheureuse...

Le portrait de la très jeune femme aux joues roses était ravissant. Elle s'était appelée Sabine et semblait heureuse, en effet.

La salle de bal était immense. La lumière du jour y pénétrait par des fenêtres à vitraux. Couvrant un mur 41

entier, un énorme miroir reflétait les cristaux miroi-tants de trois

lustres suspendus aux poutres du très haut plafond. De grands fauteuils recouverts de tapisserie étaient disposés le long des murs pour permettre aux invités, les soirs de fête, de contempler les couples en train de danser sur le plancher étincelant. Jean-Claude y avait probablement donné un grand bal pour célébrer ses noces avec Sabine...

La comtesse entraîna ensuite Betty-Ann dans un étroit escalier en colimaçon qui menait au plus haut donjon. Et elles entrèrent bientôt dans une vaste pièce circulaire, percée de larges fenêtres et entièrement nue.

Betty-Ann poussa un cri d'admiration devant cet espace unique, inondé de soleil. Elle se voyait déjà là, peignant pendant des heures, dans une bienheureuse solitude.

— Cette pièce a servi d'atelier à votre père, précisa la comtesse.

Elle avait retrouvé sa raideur pour dire cela, ce qui rappela Betty-Ann à la réalité.

— Ecoutez, madame, si vous vouliez que je reste ici quelque temps, je voudrais que vous compreniez une chose. J'aimais beaucoup mon père... Ma mère l'adorait. Et je ne peux supporter le ton que vous employez lorsque vous parlez de lui.

— Mais dites-moi... est-ce une habitude de votre pays de s'adresser comme vous le faites aux personnes d'un certain âge ?

— A mon avis, mais ceci n'engage que moi, le nombre des années n'est pas forcément une preuve de sagesse. Et je ne suis pas assez hypocrite pour ne pas broncher quand on insulte devant moi ceux que j'aimais et respectais le plus au monde !

42

— Peut-être vaut-il mieux que nous ne parlions plus de votre père.

Le ton péremptoire de la comtesse hérissa Betty-Ann.

— Au contraire, affirma-t-elle, j'ai l'intention de parler de lui. Je veux découvrir ce qu'est devenue cette madone de Raphaël et prouver l'innocence de mon père.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je ne sais pas encore.

Tout en faisant les cent pas dans la pièce, elle eut, sans s'en rendre compte, un geste des mains très fran-

çais pour ajouter :

— Peut-être est-elle cachée quelque part, dans le château ? A moins qu'elle n'ait été volée par quelqu'un que vous ne soupçonnez pas ? Peut-être que c'est vous qui... qui l'avez vendue en cachette...

— Vous m'insultez ! rugit la comtesse, les yeux étincelants de colère.

— Vous traitez bien mon père de voleur ! rétorqua Betty-Ann, tout aussi en colère. Je le connaissais bien, et je suis absolument certaine qu'il n'a rien volé de sa vie. Mais vous, je ne vous connais pas...

La comtesse regarda Betty-Ann un long moment et, peu à peu, sa colère disparut et elle retrouva son calme.

— C'est juste. Vous ne me connaissez pas et je ne vous connais pas. Il n'est pas normal que le blâme re-tombe sur vous, surtout pour une chose qui s'est passée avant votre naissance. Ce qui ne change pas mon opinion sur votre père, dit-elle en faisant un geste pour empêcher Betty-Ann de répliquer. Mais je reconnais que je n'ai pas été juste envers vous. C'est moi qui vous 43

ai demandé de venir ici, chez moi, et je ne vous ai pas bien accueillie. C'est vrai. Je vous prie de m'en excuser... Je crois que nous devrions éviter de parler du passé tant que nous n'avons pas fait plus ample connaissance. Qu'en pensez-vous ?

— ... Que c'est une sage décision, répondit Betty-Ann, émue.

— Vous avez le cœur tendre et la tête dure, fit observer la comtesse, une lueur d'approbation dans les yeux. C'est une bonne combinaison. Mais, mon Dieu !

que vous vous emportez vite !

— Oui, c'est vrai...

— Christophe est comme vous, ombrageux et tê-

tu... Il a besoin d'une femme de sa trempe, et tendre avec ça.

Ces mots plongèrent Betty-Ann dans le plus grand embarras.

— Je la plains, commença-t-elle. Mais, au fait, pourquoi me parler de cela ?

— Il est en âge de se marier, dit simplement la comtesse, et à votre âge, toutes les femmes, ici, en Bretagne, sont mariées et mères de famille.

— D'abord, je ne suis qu'à demi bretonne. Et puis, vous ne pensez tout de même pas que Christophe... et moi... C'est ridicule ! s'écria-t-elle avec un grand rire qui résonna dans toute la pièce. Enfin, je suis désolée de vous décevoir, mais je ne lui plais pas. Je lui ai dé-

plu dès le premier instant et je vous avoue que je ne suis pas folle de lui, moi non plus...

— Aucune importance, déclara la comtesse.

Betty-Ann ne riait plus du tout et, soudain, une idée lui traversa l'esprit.

— Vous lui avez parlé avant que j'arrive, n'est-ce 44

pas ?

— Oui, je le reconnais.

— Rien d'étonnant à ce qu'il m'ait détestée dès le début ! déclara Betty-Ann, aussi humiliée que furieuse.

Et avec l'opinion qu'il a de mon père... Mais enfin, ne savez-vous pas que le temps des mariages arrangés est révolu ? !

— Oh ! si, je le sais ! Pas plus que vous, Christophe ne supporterait d'ailleurs qu'on se mêle à ce point de sa vie. Seulement voilà... ajouta-t-elle avec un léger sourire, vous êtes ravissante et Christophe n'est pas mal de sa personne... Hum... Mais laissons faire la nature.

Interloquée, Betty-Ann en resta bouche bée.

Quant à la comtesse, elle poursuivit, impassible :

— Suivez-moi, nous sommes loin d'avoir tout vu.

C'était un après-midi magnifique et Betty-Ann fulminait. Ce n'était pas à sa grand-mère qu'elle en voulait, mais à Christophe. Et de plus en plus.

« Quel noblaillon imbuvable et ridicule ! » pensait-elle en dessinant le donjon à grands coups de crayon bien trop nerveux. « Je préférerais épouser Attila plutôt que cet espèce de goujat ! Madame la comtesse est probablement en train de s'imaginer une foule de petits comtes et de petites comtesses en train de jouer dans la cour du château et destinés à perpétuer cette rare lignée dans la plus haute tradition bretonne !

Mais... quel paradis pour élever des enfants, songea-t-elle, soudain attendrie, en posant son crayon. Tout est si calme ici, si beau ! »

Elle soupira, tressaillit et se reprit aussitôt, mé-

contente de cet instant de faiblesse. Ah ! non... elle ne serait jamais comtesse Betty-Ann de Kergalen !

Son attention fut attirée par la silhouette de Christophe qui traversait la pelouse à grands pas. S'imaginait-il que le monde entier était à ses pieds ? Betty-Ann était partagée entre le dépit et une certaine admiration : ce fut le dépit qui l'emporta.

— Ah, c'est vous ! lança-t-elle.

Elle se leva et debout dans la lumière dorée du soleil, elle avait tout — sans le savoir — de l'ange ex-terminateur.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il d'un ton froid et mesuré.

Sa politesse glaciale attisa la colère de Betty-Ann qui explosa :

— Oui, il y a quelque chose qui ne va pas ! Et vous le savez parfaitement ! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de l'idée saugrenue de la comtesse ?

— Ah ! c'est ça ? dit-il avec un sourire ironique.

Grand-mère vous a fait part de ses projets matrimoniaux ? Alors, ma bien-aimée, quand publions-nous les bans ?

— Espèce de... bredouilla-t-elle, ne trouvant pas de mot assez fort pour exprimer sa pensée. J'aimerais mieux mourir que vous épouser !

— Bon, approuva-t-il. Voilà au moins un point sur lequel nous sommes d'accord car je n'ai pas la moindre envie d'épouser une péronnelle comme vous.

— Vous êtes l'homme le plus odieux que je connaisse ! hurla-t-elle, exaspérée de le voir rester aussi calme. Je vous déteste !

— Dans ce cas, vous repartez pour les Etats-Unis ?

— Certainement pas, monsieur le comte. Je reste ici. Et j'ai d'excellentes raisons pour cela !

Il plissa les yeux pour mieux l'examiner et dit :

— La comtesse vous a sans doute donné une petite somme...

Betty-Ann le regarda un instant sans comprendre puis elle pâlit, ses yeux lancèrent des éclairs et, levant 47

brusquement la main, elle le gifla de toutes ses forces.

Aussitôt affolée par sa violence, elle partit en courant vers le château. Elle n'avait pas fait dix mètres qu'il l'attrapait par les épaules et l'obligeait à se tourner vers lui. Alors, la maintenant serrée entre ses bras, il se pencha sur elle et écrasa ses lèvres Contre les siennes comme s'il voulait lui faire mal.

Ce baiser lui fit l'effet d'une décharge électrique, et pendant un instant, elle resta collée à lui. Incapable d'émerger de l'obscur tourbillon qui l'emportait, elle luttait contre le désir qui la submergeait malgré elle.

Lorsqu'elle comprit ce qui lui arrivait, elle se mit à le repousser, lui martelant la poitrine à coups de poing impuissants, désespérés, tant sa peur d'être définitive-ment emportée dans ce tourbillon était immense.

Les bras de Christophe la serraient comme un étau, écrasant son corps fin et souple contre lui. Ils ne formaient plus qu'une seule silhouette frémissante lorsqu'il passa une main derrière sa nuque pour l'empê-

cher de bouger la tête, son autre bras la maintenant toujours collée à lui en un geste de totale possession.

Emporté par une ardeur incontrôlée, il la força à ouvrir les lèvres et lui imposa un long baiser pénétrant.

L'odeur musquée de son corps mâle enivrait les sens de Betty-Ann et paralysait à la fois son esprit et sa volonté. Un mot de sa grand-mère décrivant l'ancêtre de Christophe lui revint en mémoire. « Sauvage », avait-elle dit. Sauvage...

Il abandonna enfin sa bouche sans cesser de la serrer dans ses bras, et plongea son regard dans celui, troublé, noyé, de Betty-Ann. Pendant un instant, ils restèrent sans rien dire.

— Comment avez-vous osé ? demanda-t-elle en-48

fin en portant une main à son front.

— C'était ça ou je vous rendais votre gifle. Je ne peux pas frapper une femme, même quand elle le mé-

rite.

Au son de sa voix, elle comprit que l'aristocrate n'avait pas encore totalement pris le dessus sur le pirate. Elle se dégagea brutalement de son étreinte.

— J'aurais préféré que vous me frappiez, déclarat-elle, les larmes aux yeux.

— Si vous leviez encore la main sur moi, ma chère cousine, sachez qu'il n'y aurait pas que votre orgueil qui souffrirait.

— Vous l'avez bien cherché, répliqua-t-elle d'un air supérieur que démentaient ses yeux embués de larmes. Comment osez-vous m'accuser de rester ici pour de l'argent ? Il ne vous est pas venu à l'esprit que je puisse avoir envie de connaître ma grand-mère, l'endroit

où se sont connus mes parents, où ils sont tombés amoureux l'un de l'autre ? Ni que je veuille rester ici pour prouver l'innocence de mon père ? Je regrette de ne pas avoir frappé plus fort. Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, si quelqu'un vous avait accusé de vous faire acheter ?

Il suivit des yeux le trajet d'une larme qui, telle une perle de cristal, descendait le long de la joue satinée de Betty-Ann, et un faible sourire apparut sur ses lèvres.

— Je lui aurais cassé la figure ! Mais vos larmes sont une punition bien plus sévère que vos coups.

— C'est involontaire...

Elle s'essuya le visage du revers de la main, essayant en vain de ne pas pleurer.

49

— Je le sais.

Il tendit la main vers la joue délicate de Betty-Ann pour y sécher une larme mais interrompit brutalement son geste et dit d'un ton impersonnel :

— Je vous ai dit des choses injustes. Je vous fais mes excuses. Mais nous avons été punis tous les deux.

Nous sommes quittes.

Il lui fit un de ces sourires irrésistibles qui la sub-juguaient toujours. Comme le sourire lui allait bien ! A travers ses larmes, elle lui sourit en retour et il murmura quelques mots qu'elle n'entendit pas. Puis, brusquement, comme s'il regrettait cet instant de faiblesse, il se redressa, fit un bref salut de la tête, tourna les talons et s'éloigna.

Au dîner, la conversation fut banale. On aurait dit que la scène du donjon avec la comtesse et celle du parc avec Christophe n'avaient jamais eu lieu. Betty-Ann admirait la façon dont tous deux arrivaient à faire comme si de rien n'était, assis, devant leur langouste à la crème.

Si ses lèvres n'avaient pas été encore brûlantes du baiser de Christophe, elle aurait presque pu croire que cet événement n'avait été

que le fruit de son imagination ! Ce baiser qui pourtant l'avait bouleversée bien davantage qu'elle ne voulait l'admettre. Et c'est pourquoi elle se disait qu'il n'avait aucune importance, en dégustant la langouste. Ce n'était pas la première fois qu'un homme l'embrassait, ni la dernière. Et elle ne permettrait plus .à d'affreux tyrans du genre de Christophe de l'approcher à nouveau. Bien décidée à garder désormais ses distances, elle but une gorgée de vin.

50

— Il vous plaît ? demanda Christophe. C'est un muscadet du château. Nous en produisons chaque an-née une petite quantité destinée à notre consommation personnelle et à celle de nos voisins.

— Il est exquis, dit Betty-Ann. Quelle merveille de boire son propre vin !

— Le muscadet est le seul vin que produise la Bretagne, précisa la comtesse en souriant. Nous sommes un pays de marins et de dentellières...

Betty-Ann promena ses doigts sur la belle nappe blanche.

— Cette dentelle est magnifique, si délicate... et on dirait qu'elle embellit avec le temps.

— Comme une femme... murmura Christophe.

Betty-Ann vit le regard ténébreux de Christophe posé sur elle.

— Vous avez aussi le bétail, dit-elle aussitôt pour cacher sa confusion.

— Ah, oui, le bétail...

Il sourit et Betty-Ann eut l'impression désagréable qu'il était parfaitement conscient de l'effet qu'il lui faisait.

— Moi qui suis une fille de la ville, je dois dire que je ne connais rien au bétail... bredouilla-t-elle, de plus en plus troublée par le regard insistant de Christophe. Enfin, je trouve que des vaches... dans un pré...

c'est tellement joli !

— Il faut que nous vous montrions la campagne bretonne, Betty-Ann, déclara la comtesse. Si vous faisiez le tour du domaine demain matin ?

— Oh, oui ! Cela me ferait très plaisir !

— Je serai ravi de vous accompagner, Betty-Ann, proposa Christophe. Avez-vous une tenue adéquate ?

51

Elle se tourna vers lui, étonnée. Il lui sourit et inclina la tête.

— Une tenue adéquate ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Mais oui ! Vous êtes toujours très élégante, mais vous allez avoir du mal à monter à cheval avec une robe.

Elle jeta un coup d'œil sur sa jolie robe tilleul et fronça les sourcils.

— A cheval ?

— Il est impossible de parcourir le domaine en voiture. A cheval, c'est beaucoup plus commode.

Vexée par l'ironie qu'elle lisait dans ses yeux, Betty-Ann se redressa et déclara :

— Je ne sais pas monter à cheval.

— Pas possible ! s'exclama la comtesse. Gaëlle était une admirable cavalière !

— Il faut croire que ce n'est pas héréditaire, répliqua Betty-Ann. Je ne connais absolument rien aux chevaux. Je sais à peine me tenir sur un cheval de bois !

— Ce n'est pas grave, je vous apprendrai, promit Christophe.

Son ton sans réplique agaça Betty-Ann. Le regardant avec hauteur, elle dit :

— C'est extrêmement aimable de votre part, mais inutile. Je n'ai aucune envie d'apprendre.

— Il le faudra bien,. pourtant, dit-il en levant son verre. Soyez prête à neuf heures pour votre première leçon !

Ainsi, ce qu'elle disait ou rien, c'était pareil !

— Je vous ai dit que...

— Soyez à l'heure, ma chère, dit-il en se levant de 52

table. Et... il vaut mieux que vous alliez jusqu'aux écuries à pied que traînée par les cheveux par un barbare comme moi, non ? Bonne nuit, grand-mère, dit-il affectueusement.

Il quitta la pièce. Betty-Ann n'avait plus qu'à refouler sa rage tandis que la comtesse n'essayait même pas de dissimuler sa satisfaction.

— Quel culot ! bredouilla Betty-Ann. S'il s'imagine que je vais lui obéir au doigt et à l'œil...

— Vous feriez pourtant mieux de lui obéir, l'interrompit la comtesse. Quand Christophe a une idée en tête... rien ne peut l'en détourner ! Vous avez bien un pantalon ? Brigitte vous apportera les bottes de votre mère.

— Madame, commença Betty-Ann en articulant bien chaque syllabe, je ne monterai pas à cheval demain matin.

— Soyez raisonnable, mon enfant. Il est tout à fait capable de mettre sa menace à exécution, vous savez...

Christophe est extrêmement têtu. Peut-être encore plus que vous !

Elle sourit et, pour la première fois, Betty-Ann décela une véritable chaleur dans son sourire.

Betty-Ann, de mauvaise humeur, essaya les bottes de sa mère que Brigitte avait nettoyées et cirées. Elle fut obligée de constater qu'elles lui allaient aussi bien que si elles avaient été faites sur mesure. A croire que même sa mère faisait partie du complot...

On frappa à la porte.

— Entrez, fit Betty-Ann en français.

Ce n'était pas Brigitte comme elle s'y attendait, 53

mais Christophe. Toujours aussi élégant et décontracté, il portait une culotte de cheval fauve et une chemise blanche.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? s'écria-t-elle en tirant d'un coup sec sur l'une des bottes.

— Je suis simplement venu voir si vous étiez prête, répondit-il en examinant tour à tour son visage plein de vie et son corps svelte et souple moulé dans un pantalon bien coupé et un T-shirt imprimé.

Troublée par ce regard indiscret, elle se leva, se mit au garde-à-vous et dit :

— Je suis prête, mon capitaine ! Mais j'ai bien peur de ne pas être à la hauteur.

— Cela reste encore à prouver, ma chère. Il me semble que vous êtes à peu près capable de suivre quelques consignes très simples...

— Je suis relativement intelligente, merci.

Betty-Ann le suivit en silence, allongeant le pas pour rester à ses côtés et ne pas avoir l'air d'un chien qui suit son maître. Devant les écuries, un valet de ferme tirait deux chevaux sellés, l'un tout noir, le poil lustré, l'autre couleur crème. Betty-Ann les trouva tout de suite monstrueusement grands. Elle s'arrêta et, perplexe, observa les deux bêtes.

— Si je repartais maintenant, qu'est-ce que vous feriez ? demanda-t-elle à Christophe.

— C'est très simple. Je vous ramènerai ici *manu militari*.

Manifestement, il avait deviné qu'elle allait poser cette question, et il avait donc préparé sa réponse.

— Le vôtre, c'est le noir, si je comprends bien, dit-elle d'un ton faussement léger, luttant contre la panique qui l'envahissait. Je vous vois galopant dans la

lande, un soir de pleine lune, un sabre étincelant au côté...

— Vous êtes très drôle !

Il prit les rênes du cheval bai et s'approcha de Betty-Ann qui recula aussitôt d'un pas.

— Je suppose que vous voulez que je monte celui-ci ?

— Celle-ci, corrigea-t-il en souriant.

Elle lui jeta un regard courroucé. Elle avait peur et elle était aussi furieuse contre elle-même que contre lui.

— Je me fiche de son sexe mais... il est tellement... grand ! s'affola-t-elle.

— Babette est aussi gentille que Korrigan, dit Christophe avec une douceur inattendue. Vous aimez les chiens, n'est-ce pas ?

— Oui...

Il lui prit la main et la posa sur le cou de la jument.

— Elle est douce, non ? Elle est très docile et ne cherche qu'à faire plaisir.

Sa main prisonnière entre le cou de la jument et la main ferme de Christophe, Betty-Ann se rassura un peu. Mise en confiance, elle caressa la jument.

— C'est vrai qu'elle est douce, murmura-t-elle.

A cet instant précis, l'animal souffla par les na-seaux. Betty-Ann fit un bond en arrière et tomba dans les bras de Christophe.

— Pas de panique, dit-il en la prenant par la taille pour l'aider à retrouver son équilibre. C'est sa façon à elle de vous dire que vous lui plaisez.

— Je ne m'y attendais pas, expliqua Betty-Ann.

Comme elle se sentait ridicule ! Il fallait qu'elle se

décide avant qu'il ne soit trop tard... Elle s'apprêtait à dire à Christophe qu'elle était prête mais, rencontrant son regard sombre et énigmatique, elle ne put que rester blottie dans ses bras sans pouvoir articuler un mot.

Son cœur se mit à battre plus vite et elle dut s'avouer qu'elle espérait qu'il allait l'embrasser et — à sa grande honte — qu'elle n'attendait même que ça.

Mais brusquement, il desserra son étreinte et fron-

ça les sourcils.

— Allons-y !

Tranquille et sûr de lui, il commençait tout naturellement à jouer son rôle de professeur.

L'orgueil de Betty-Ann l'emporta sur sa peur et elle décida de lui montrer de quoi elle était capable.

Elle monta en selle avec son aide et s'aperçut avec autant de surprise que de plaisir qu'elle n'était pas aussi haut perchée qu'elle l'avait craint. Puis elle s'appliqua à suivre les -instructions de Christophe avec le plus grand sérieux.

Il avait enfourché l'étalon avec une aisance et une économie de mouvements surprenantes. Le cheval noir était parfaitement assorti au cavalier et elle pensa, non sans effarement, que Tony ne lui avait jamais fait lé centième de l'effet que cet homme-là, si étrange, si lointain qu'il fût, produisait sur elle. Elle devait prendre garde à ne pas tomber dans ses filets... Il était tellement lunatique qu'il devait pouvoir faire souffrir une femme amoureuse comme aucun autre ! Mais pourquoi avait-elle des idées aussi folles ? Elle ne tomberait jamais vraiment amoureuse d'un homme qui la toisait sans cesse de ses airs supérieurs, comme Christophe !

56

— Vous avez décidé de faire un somme ou quoi ?

Sa voix moqueuse la ramena à la réalité et, croisant son regard ironique, elle se sentit rougir.

Il agita les rênes et partit au pas. Ils avancèrent quelque temps côte à côte_ et Betty-Ann commença bientôt à se détendre. Elle transmettait les instructions de Christophe à la jument qui les exécutait docilement.

Tranquillisée, elle fut à même d'apprécier la beauté du paysage, -la caresse du soleil sur son visage et le rythme paisible de son cheval.

— Maintenant, au trot ! ordonna soudain Christophe.

— Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris, dit-elle, surprise. Vous avez dit au trot ?

— Vous avez parfaitement compris, Betty-Ann !

— Vous savez, ça va très bien comme ça, affirmat-elle. Je ne suis pas pressée...

— Vous n'avez qu'à suivre le mouvement du cheval, dit-il en ignorant ce qu'elle venait de dire. Debout sur les étriers, assise, debout, assise ! Appuyez doucement sur vos talons.

— Ecoutez...

— Vous avez peur ? demanda-t-il, sarcastique.

Piquée au vif, elle releva la tête et pressa les talons contre les flancs de la jument. Elle se mit aussitôt à rebondir maladroitement sur le dos de sa monture. Le souffle court, elle avait l'impression d'être dangereusement secouée.

— Debout ! Assise ! criait Christophe.

Trop préoccupée par sa position précaire, elle ne vit pas son large sourire. Enfin, après un moment qui lui parut interminable, elle finit par s'adapter au rythme 57

de la jument.

— Alors, comment ça va ? demanda-t-il tandis qu'ils trottaient côte à côte dans un petit chemin.

— Maintenant que mes os ont cessé de s'entre-choquer, ça va mieux. C'est... amusant ! conclut-elle avec un sourire.

— Bon. Maintenant, au petit galop, dit-il simplement.

Elle le foudroya du regard.

— Ecoutez, Christophe, si vous voulez me tuer, pourquoi ne pas choisir une méthode plus expéditive comme le poison ou le coup de poignard dans le dos ?

Il rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire qui résonna dans la paix du matin. Lorsqu'il se tourna vers elle pour lui sourire, Betty-Ann sentit le monde basculer et, ignorant les mises en garde de son cerveau, son cœur chavira.

— Allons, belle amazone ! dit-il gaiement, avec un enthousiasme

communicatif. Appuyez sur vos talons et je vais vous montrer comment on fait pour s'envoler.

Les jambes de Betty-Ann obéirent machinalement et la jument accéléra son allure. Le vent balayait ses cheveux et son visage. Il lui semblait qu'elle chevau-chait un nuage. Cette légèreté qu'elle ressentait venait-elle de la caresse du vent ou du vertige de l'amour ?

Sans doute des deux à la fois. Oh ! et puis peu impor-tait !

Christophe lui donna l'ordre de tirer sur les rênes.

La jument -ralentit peu à peu, passa au trot, puis au pas. Ils s'arrêtèrent. Rejetant la tête en arrière, elle poussa un soupir de satisfaction avant de se tourner 58

vers son compagnon. Le vent et l'excitation lui avaient fait monter le rose aux joues; ses yeux .étaient immenses, dorés, lumineux. Ses cheveux emmêlés formaient comme un halo autour de son visage. Elle était heureuse.

— Vous vous êtes bien amusée ?

— Allez-y ! Dites que c'est grâce à vous, allez...

répliqua-t-elle avec un sourire radieux.

— Mais non, ma chère ! Ça me fait tout simplement plaisir d'avoir une élève aussi douée. Vous évo-luez avec naturel. Au fond, c'est peut-être héréditaire...

Il lui fit un sourire complice.

— Oh, monsieur ! s'écria-t-elle en battant des cils, l'air espiègle. Tout le mérite revient au professeur !

— Votre esprit français commence à ressortir, on dirait. Mais il faut vous entraîner encore un peu...

— Vous croyez ? Je n'y arriverai jamais ! J'ai trop de sang puritain dans les veines, du côté de mon père.

— Puritain ? dit-il en éclatant de rire. Vous ? Je n'ai jamais vu de puritaine aussi bouillante que vous !

— Je prends ça comme un compliment, même si ce n'en est pas un.

Ils étaient arrivés au sommet d'une colline d'où la vue sur la vallée, en contrebas, était magnifique.

— Que c'est beau !

Dans l'herbe très verte, des vaches broutaient tranquillement autour des fermes blanches disséminées dans le vallon. Dans le lointain, tel un jouet, on voyait un minuscule village dominé par le clocher pointu de son église.

— C'est merveilleux, dit-elle. Elles vous appar-tiennent, ces vaches ?

59

— Oui.

— Tout cela est à vous ?

— Oui, ça fait partie du domaine, dit-il, noncha-lant.

Ainsi, ils avaient fait cette longue promenade sans jamais quitter le domaine... Il devait être immense. A la mesure de Christophe. Tournant les yeux vers lui, Betty-Ann contempla son profil d'aigle. Non, il ne ressemblait à personne. Il était le comte de Kergalen, le maître. Elle ne devait pas l'oublier. Elle regarda de nouveau la vallée. Et elle ne devait surtout pas tomber amoureuse de lui ! Mais pourquoi avait-elle la gorge aussi sèche ? Craignant de s'attendrir, elle dit machinalement :

— Ce doit être merveilleux de posséder de si belles choses.

Il se tourna vers elle.

— On ne possède pas la beauté, Betty-Ann. On peut seulement la chérir et en prendre soin.

S'efforçant d'ignorer le plaisir que ces paroles lui procuraient, elle continua à regarder au loin.

— C'est vrai ? J'avais l'impression que vous autres, aristocrates, considériez tout ce que vous aviez comme un dû. Par exemple, que vous trouviez normal de posséder tant de terres, conclut-elle avec un large geste du bras.

— Vous n'aimez pas l'aristocratie, n'est-ce pas ?

Pourtant, que vous le Vouliez ou non, vous avez du sang noble dans les veines. Le père de votre mère était comte. Son domaine a été ravagé pendant la guerre, le saviez-vous ? Et le fameux Raphaël est un des seuls trésors que votre grand-mère ait pu sauver lorsqu'elle a dû prendre la fuite...

60

« Voilà ce maudit Raphaël qui revient sur le tapis », pensa Betty-Ann. Ils allaient encore se quereller... Mais au fond, cela valait mieux. Elle n'aurait ainsi aucun effort, à faire pour lutter contre le terrible pouvoir de séduction de Christophe.

— Ce qui fait que je suis à moitié paysanne et à moitié aristocrate, rétorqua-t-elle. Pour tout vous dire, mon cher cousin, je préfère de loin ma moitié paysanne. Quant au sang bleu de la famille, je vous l'abandonne volontiers.

— Il faut vous garder d'oublier qu'il n'y a aucun lien de sang entre nous deux, Betty-Ann, dit-il d'une voix grave en lui lançant un coup d'œil menaçant. Les Kergalen sont connus pour prendre ce dont ils ont envie. Et je ne fais pas exception. Aussi, prenez garde à vous.

— Voici un conseil bien inutile ! Je suis parfaitement capable de me défendre.

Pour toute réponse, il se contenta de sourire ironiquement. Puis il fit faire demi-tour à son cheval et reprit la direction du château. Le retour se passa presque en silence. De loin en loin, il donna quelques instructions. Les hostilités avaient repris...

Lorsqu'ils furent devant les écuries, Christophe descendit de cheval avec son aisance habituelle, tendit ses rênes au valet de ferme et s'approcha du cheval de Betty-Ann. Celle-ci, qui souffrait de partout, préféra se taire. Il la prit par la taille pour l'aider à descendre.

Lorsqu'il l'eut déposée sur le sol, il laissa encore un peu ses mains sur les hanches de Betty-Ann qui sentit une douce chaleur envahir tout son corps.

— Allez prendre un bain chaud, ordonna-t-il. Ça vous évitera les courbatures.

61

— C'est fou ce que vous êtes doué pour donner des ordres !

Il plissa légèrement les yeux et, avec une vitesse incroyable, la prit dans ses bras, la plaqua contre lui et, sans lui laisser le temps de réagir, l'embrassa brutalement et longuement sur la bouche. Elle sentit que son corps répondait aussitôt. Il la garda longtemps prisonnière de son bon vouloir, accentuant encore et encore la pression de ses lèvres sur les siennes, brisant son orgueil jusqu'à ce que sa souffrance se transforme en besoin, en appel, et qu'elle se soumette à sa volonté. Le monde extérieur s'évanouit, le paysage breton disparut... Elle n'était plus consciente que de ses lèvres et de cette chaleur qui avait envahi ses membres. Puis il lui caressa la hanche, remonta le long du dos et resserra encore son étreinte.

Elle était amoureuse. Et cette idée lui donnait le vertige. Avant, l'amour pour elle, c'était une promenade à deux sous la pluie, ou une soirée paisible au coin du feu... Etait-il possible que ce fût aussi une tempête qui dévastait tout sur son passage pour vous laisser haletante ? Se pouvait-il que l'on prenne plaisir à être vulnérable devant cette tempête ?

Etait-ce cela qu'avait connu sa mère ? Etait-ce ce-la qui lui avait donné cet air éperdu ? « Va-t-il enfin me lâcher ? » songea-t-elle. Mais voici qu'au lieu de se débattre, elle lui passait les bras autour du cou !

— Mademoiselle... murmura-t-il d'une voix douce et moqueuse, tout en lui caressant doucement la nuque, vous avez vraiment le don de provoquer les châtiments. J'ai toujours une envie irrésistible de vous pu-nir...

62

Desserrant son étreinte, il la laissa brusquement là et s'éloigna. Déjà, Korrigan bondissait à sa rencontre, lui faisait la fête et trottnait derrière lui.

63

Betty-Ann et la comtesse déjeunerèrent en tête-à-

tête sur la terrasse, parmi les fleurs aux parfums enivrants. Betty-Ann refusa le vin qu'on lui offrait et demanda un café pour accompagner sa bisque de homard, ce qui provoqua chez la comtesse un petit froncement de sourcils. Tant pis si elle passait pour une béotienne ! Elle trouvait que le café allait très bien avec le homard...

— Vous avez apprécié votre promenade à cheval ? demanda la comtesse après les banalités d'usage sur le temps et la nourriture.

— Contrairement à ce que je croyais, oui, beaucoup, admit Betty-Ann. Je regrette seulement de ne pas avoir appris plus tôt... Les environs sont magnifiques.

— Christophe est fier de son domaine. A juste titre d'ailleurs, dit la comtesse en fixant son verre. Il l'aime comme un homme aime une femme, avec une sorte de passion. Mais, comme tous les hommes, c'est plutôt d'une vraie femme dont il aurait besoin. La terre est une mauvaise maîtresse.

La comtesse avait perdu son air compassé et elle disait maintenant les choses comme elle les pensait.

64

— Je suis sûre que Christophe n'a aucun mal à en trouver de bonnes...

Il lui suffisait sans doute de claquer des doigts pour qu'un tas de filles lui tombent dans les bras ! A cette idée, Betty-Ann ressentit une douleur aiguë au creux de l'estomac.

— Naturellement, reconnut la comtesse, une lueur d'amusement dans les yeux, C'est bien naturel, non ?

Mais, au bout d'un certain temps, on se lasse de la quantité au profit de la qualité... Ah, si vous saviez comme il ressemble à son grand-père ! Les Kergalen sont sauvages, dominateurs et extrêmement virils. Les femmes qui sont aimées d'eux sont transportées en même temps en enfer et au paradis. Ils ont besoin de femmes fortes — car les autres, ils les écrasent — mais assez intelligentes pour ne pas le montrer !

Betty-Ann avait écouté religieusement les paroles de sa grand-mère. Maintenant, elle avait l'appétit coupé. Désirant mettre le plus vite possible les points sur les i, elle repoussa son assiette et déclara :

— Je n'ai pas du tout l'intention de faire la conquête du comte. Du reste, nous n'avons aucun point commun. Non. Pas le moindre...

Soudain, elle se souvint de leurs deux corps écrasés l'un contre l'autre, de leur long baiser... Elle tressaillit, se leva et entra à l'intérieur.

La pleine lune qui s'était levée dans le ciel étoilé inondait la chambre de sa lumière argentée lorsque Betty-Ann se réveilla, mal à l'aise, courbatue et mé-

contente. Elle avait eu du mal à s'endormir, la veille, bien que s'étant retirée de bonne heure en prétextant 65

une mauvaise migraine, pour ne plus avoir sous les yeux l'objet de ses pensées... Et voici que le sommeil la fuyait à nouveau.

Elle se retourna dans l'immense lit, et gémit de douleur. Elle payait le prix de son équipée à cheval...

S'asseyant contre les oreillers, elle soupira. Peut-être un second bain chaud lui ferait-il du bien ? De toute façon, ça ne pouvait pas lui faire de mal ? Elle sortit du lit, ressentit une douleur aiguë dans les jambes et dans les épaules et, sans prendre la peine d'enfiler sa robe de chambre, se dirigea vers la salle de bains. C'est alors qu'elle se cogna violemment la jambe dans un fauteuil.

La souffrance et la colère lui arrachèrent un cri. Se tenant la jambe, elle repoussa en clopinant le fauteuil dans un coin de la chambre et s'y laissa tomber.

A cet instant, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

La porte s'ouvrit brutalement et Christophe apparut, vêtu d'une robe de chambre en soie bleu roi.

— Vous vous êtes blessée, Betty-Ann ? demanda-t-il.

Elle n'avait pas besoin de le regarder pour comprendre qu'il se

moquait d'elle.

— Une simple jambe cassée, répondit-elle d'un ton sec. Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

— Est-ce qu'on peut vous demander ce que vous fabriquez dans l'obscurité ?

Il était nonchalamment appuyé contre la porte, avec cet air calme et froid qui avait le don d'exaspérer Betty-Ann.

— Vous voulez savoir ce que je fabrique dans le noir ? répéta-t-elle, furieuse, mais sans hausser le ton.

66

Je vais prendre un bain pour essayer d'oublier ce que j'ai dû endurer ce matin à cause de vous !

— A cause de moi ? dit-il, d'un air innocent.

Il promena un regard insistant sur le corps svelte de Betty-Ann qui semblait rayonner dans la lumière argentée de la lune, sur ses jambes fuselées et sur sa peau d'albâtre que laissait voir la courte chemise de nuit. Aveuglée par la rage, Betty-Ann ne se rendait pas compte que le tissu léger de sa chemise offrait à la vue toutes ses formes.

— Oui ! répondit-elle. C'est vous qui m'avez forcée à monter à cheval ce matin, oui ou non ? Et maintenant, pas un seul muscle de mon corps ne me laisse en paix ! Je ne suis même pas sûre de pouvoir marcher comme avant !

— Ah !

— Que de choses exprimées par cette seule syllabe ! dit-elle, très digne, en le regardant droit dans les yeux. Recommencez, pour voir...

— Ma pauvre petite, murmura-t-il avec une fausse sollicitude. Je suis désolé.

Il se dirigea vers elle et subitement, elle prit conscience de la légèreté de sa tenue.

— Christophe, je... commença-t-elle.

Mais il avait déjà posé les mains sur ses épaules et massait doucement

les points douloureux. Elle laissa échapper un soupir.

— Je crois que vous vous êtes découvert des muscles dont vous ignoriez l'existence, hein ? Et que ce n'est pas très agréable... La prochaine fois, ça ira mieux.

Il l'entraîna vers le lit et, d'une légère pression-sur les épaules, la fit asseoir. Il s'assit derrière elle et reprit 67

son massage, dans le dos cette fois. Le soulagement fut immédiat. Betty-Ann poussa un nouveau soupir et se serra un peu contre lui sans s'en rendre compte. Une agréable léthargie l'envahissait et la douleur cédait le pas au bien-être.

— Vous avez des mains extraordinaires, murmura-t-elle. Dans une minute, je vais me mettre à ronron-ner...

La transition s'effectua imperceptiblement. Sans savoir comment, son état d'agréable relaxation se transforma en un embrasement de ses sens et le massage, en caresses insistantes. Elle se sentit soudain comme en proie à une forte fièvre.

— Ça va beaucoup mieux, dit-elle en essayant de se dérober.

Mais les mains de Christophe descendirent le long de son buste et lui encerclèrent la taille. Il l'immobilisa, tandis que ses lèvres effleuraient la peau délicate de son cou. Elle frissonna. Sans lui laisser le temps de se dégager, il la força à tourner la tête vers lui et fit taire ses protestations en écrasant ses lèvres contre les siennes.

Toutes ses velléités de révolte furent étouffées, et seule l'excitation demeura. Elle lui passa les bras autour du cou et il la fit s'allonger sur le lit. Maintenant, il dévorait sa bouche avec une fougue, une ardeur grandissantes, et ses mains épousaient les formes de son corps comme s'ils avaient déjà fait l'amour ensemble un nombre incalculable de fois. Il écarta avec impatience la bretelle de sa chemise de nuit et sa main descendit sur la peau douce et satinée de sa poitrine.

Chaque caresse éveillait en elle une nouvelle vague de désir et, en réponse, elle commença à se mouvoir sous 68

lui. Alors, ses caresses se firent plus précises. Il quitta ses lèvres pour embrasser le creux de son cou.

— Christophe... gémit-elle, trop faible pour lutter à la fois contre elle-même et contre ses assauts répétés.

Christophe, je vous en prie... Je suis incapable de lutter contre vous... Je ne peux pas... gagner.

— N'essayez pas de lutter, ma belle, murmura-t-il dans le creux de son oreille. Et nous gagnerons tous les deux.

Sa bouche se posa de nouveau sur la sienne mais, cette fois, avec douceur et légèreté, suscitant chez elle une réponse d'abord confuse puis de plus en plus pré-

cise. Lentement, il promena sa bouche sur son front, ses joues, agaçant la vulnérabilité de ses lèvres ouvertes avant de passer à d'autres zones sensibles. Il posa tranquillement la main sur son sein, en suivit le contour et s'attarda sur la pointe jusqu'à provoquer en elle une sorte de douleur exquise, sourde et lancinante.

Puis elle gémit à nouveau et enfonça les doigts dans les muscles vigoureux de son dos, comme si elle voulait qu'il accentue encore son pouvoir sur elle.

Sa lente exploration se précisa une fois encore. Il semblait doublement excité par sa soumission. Ses mains bousculèrent sa chair fragile et sa bouche s'écrasa durement contre la sienne en un élan de violence dominatrice qui exigeait non plus la soumission, mais une passion réciproque.

Sa main redescendit tout le long de son corps, s'attarda sur sa hanche puis sur la peau fraîche et douce de sa cuisse, tandis que ses lèvres glissaient le long de sa gorge jusqu'à la naissance de ses seins.

Dans un dernier élan de lucidité, elle comprit 69

qu'elle était au bord de l'abîme et que l'irréparable était sur le point de se produire.

— Christophe, je vous en prie... murmura-t-elle, tremblante de fièvre et de peur. Je vous en prie... J'ai peur... de vous, de moi... je n'ai jamais... je n'ai jamais... avec un homme...

Il s'interrompit brusquement et le silence envahit la pièce. Levant la tête, il la regarda. Un rayon de lune jouait dans ses cheveux épars sur l'oreiller, ses yeux étaient brillants de crainte et d'excitation.

Il se releva et dit d'une voix rauque :

— Votre sens de l'à-propos est admirable, Betty-Ann.

— Je suis désolée...

— Vous êtes désolée pour quoi ? demanda-t-il, agacé. Pour votre innocence ou pour m'avoir presque laissé en venir à bout ?

— Vous n'avez pas le droit... bredouilla-t-elle.

Tout s'est passé trop vite et je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Si j'avais pu prévoir... nous n'en serions pas là.

Il l'aida à se relever et la serra rapidement contre lui.

— C'est vous qui le, dites... Si je voulais, je vous prendrais maintenant et vous ne demanderiez que ça.

Ses yeux lançaient des éclairs et il semblait si sûr de lui que Betty-Ann n'osa rien répliquer. De toute façon, elle avait trop envie de lui pour pouvoir se dé-

fendre. Il regarda un instant ses grands yeux clairs et apeurés, son visage pâle et son air innocent, la repoussa brutalement et s'écria :

— Nom de Dieu ! On dirait un bébé ! Votre corps 70

masque bien votre innocence... Dangereuse masca-rade...

Au moment de sortir de la chambre, il se retourna et jeta un dernier coup d'œil sur le corps à moitié dévê-

tu et qui paraissait si petit sur l'immense lit.

— Dormez bien, ma mignonne, dit-il d'un ton moqueur. Et la prochaine fois que vous vous cognez dans un meuble, fermez votre porte à clé. Sinon, vous savez ce qui vous attend...

Au petit déjeuner, Betty-Ann accueillit froidement Christophe. Celui-ci, en revanche, la salua comme si rien ne s'était passé. Il lui jeta un coup d'œil sans colère ni passion. Et cette absence de réaction agaça Betty-Ann au plus haut point. Mais il se mit à bavarder avec la comtesse de tout et de rien, ne s'adressant à elle que quand il ne

pouvait faire autrement et sur un ton neutre qui aurait pu tromper l'oreille la mieux exercée.

— Tu n'as pas oublié que Geneviève et Yves viennent dîner ce soir ? lui demanda la comtesse.

— Mais non, grand-mère. Tu sais que ça me fait toujours plaisir de les voir.

— Je pense qu'ils vous plairont, Betty-Ann. Geneviève doit avoir le même âge que vous. Un an de moins, peut-être. C'est une jeune fille délicieuse et très bien élevée. Et Yves, son frère, est un garçon charmant et séduisant. Je suis sûre que vous trouverez sa compagnie... amusante. Tu es de mon avis, Christophe ?

— Oui, oui ! Betty-Ann va trouver Yves extrêmement amusant !

Betty-Ann le regarda : il buvait son café tranqui-

lement.

— Les Dejos sont de vieux amis de la famille, poursuivit la comtesse. Cela vous plaît de rencontrer des gens de votre âge, n'est-ce pas ? Geneviève vient souvent nous voir. Quand elle était petite, elle suivait Christophe partout comme un petit chien ! Bien sûr, aujourd'hui, elle n'est plus une enfant...

La comtesse jeta un coup d'œil entendu à son petit-fils et Betty-Ann fit la moue.

— Geneviève qui n'était qu'une gamine il n'y a pas si longtemps est devenue une ravissante jeune femme, reprit Christophe avec chaleur.

« Tant mieux pour elle ! » se dit Betty-Ann en grimaçant un sourire.

— Elle fera une excellente épouse, prédit la comtesse. Elle est belle, charmante et pleine de vie. Excellente pianiste, avec ça. J'espère qu'elle acceptera de vous jouer quelque chose...

« Bravo à ce modèle de vertu ! » se dit encore Betty-Ann, jalouse des rapports de Christophe avec cette belle inconnue.

— Il me tarde de faire leur connaissance, déclarat-elle, ne doutant pas une seconde que la fameuse Geneviève n'aurait qu'à apparaître pour

lui déplaire.

La matinée s'écoulait paisiblement. Betty-Ann s'était installée dehors pour dessiner dans le calme.

Elle avait échangé quelques mots avec le jardinier, puis celui-ci s'était remis à son travail et elle avait dé-

cidé de le croquer sur le vif tandis que, penché sur ses massifs, il coupait les fleurs fanées et complimentait celles qui ne l'étaient pas encore sur leur parfum et leurs couleurs. Ses yeux bleus, enfoncés dans un vi-72

sage buriné, contrastaient avec son teint rougeaud. Sa tignasse argentée était surmontée d'un chapeau noir à larges bords entouré d'un ruban de velours qui lui pendait dans le dos, et il était vêtu d'une veste sans manches et d'un vieux pantalon. Il avait aux pieds des sabots dans lesquels il se mouvait avec une agilité surprenante.

Concentrée comme elle l'était sur ce spécimen de l'Ancien Monde, Betty-Ann n'entendit pas Christophe approcher. Il s'arrêta à quelques pas et l'observa un moment. Elle était penchée sur son cahier de croquis et son cou, gracieusement courbé, ressemblait à celui d'un cygne.

Elle mit son crayon derrière son oreille et se passa la main dans les cheveux. C'est à ce moment-là qu'il lui révéla sa présence.

— Vous avez remarquablement rendu la ressemblance...

Elle sursauta et porta une main sur son cœur, geste qui amena un sourire sur les lèvres de Christophe.

— Je ne savais pas que vous étiez là, dit-elle, maudissant son trouble et essayant de freiner les battements désordonnés de son cœur.

— Vous étiez tellement prise par votre travail, dit-il en s'asseyant nonchalamment à côté d'elle, que je n'ai pas voulu vous déranger.

Même à des milliers de kilomètres de là, il aurait été capable de la déranger !

— Merci, se contenta-t-elle de répondre, c'est trop aimable à vous. Tiens ! Korrigan... Comment ça va ?

Elle gratta l'animal derrière les oreilles et il lui lé-

cha les mains avec une affection débordante.

— Korrigan vous adore, dit Christophe en observant la scène. Vous avez su trouver le chemin de son cœur...

Korrigan se coucha aux pieds de Betty-Ann en signe d'adoration.

— Un peu humide, comme amoureux, fit-elle en montrant sa main.

— Ma belle, ce n'est pas cher payer une telle dévotion.

Il sortit un mouchoir de sa poche et lui prit la main, pour l'essuyer. L'effet fut immédiat : une douce chaleur, partie du bout des doigts, remonta le long du bras et se répandit dans tout le corps de Betty-Ann.

— Pas la peine, j'ai un chiffon... dit-elle en essayant de dégager sa main pour atteindre la boîte de peinture.

Il plissa les yeux et serra si fort sa main qu'elle fut obligée de la lui abandonner sans protester.

— Il faut toujours qu'on fasse vos quatre volontés ? demanda-t-elle, les yeux soudain étincelants de colère.

— Bien sûr, répondit-il, parfaitement maître de lui, en lâchant sa main. Et j'ai l'impression qu'il en va de même pour vous, Betty-Ann Smith. Vous ne trouvez pas qu'il serait intéressant de savoir lequel de nous deux va l'emporter pendant votre séjour ici ?

— Il nous faudrait un tableau pour marquer les points, dit-elle, se retranchant dans une impassibilité glacée. Comme ça, il n'y aura pas de contestation !

— De toute façon, chère cousine, il n'y en aura pas, dit-il en souriant.

Elle allait répliquer lorsqu'ils aperçurent la comtesse qui se dirigeait vers eux. Betty-Ann se ressaisit immédiatement. Elle aurait eu horreur

que sa grand-mère comprenne qu'ils se disputaient...

— Bonjour, mes enfants, dit celle-ci avec un sourire maternel qui étonna Betty-Ann. Vous avez raison de profiter du jardin à cette heure-ci. C'est le meilleur moment !

— C'est merveilleux, renchérit Betty-Ann. On dirait que le monde s'arrête derrière ce massif de fleurs...

Les traits anguleux de la comtesse s'adoucirent et elle s'assit sur le banc tout proche en soupirant.

— J'ai souvent eu cette impression, moi aussi, dit-elle. Je peux jeter un coup d'œil sur ce que vous faites ? demanda-t-elle en regardant attentivement le carnet de Betty-Ann. Vous avez le talent de votre père.

Et je commence à croire qu'il avait aussi des qualités de cœur pour avoir su gagner l'amour de Gaëlle et le vôtre...

— Oui, madame, répliqua Betty-Ann, sachant l'effort que ces paroles avaient dû coûter à la comtesse. Il était très bon. Il nous a toujours prodigué, à ma mère et à moi, toute la tendresse possible.

Pour ne pas briser le lien, si ténu fût-il, qui venait de les réunir, elle résista à son envie de parler du Raphaël. La comtesse hocha pensivement la tête et complimenta Christophe pour les préparatifs du dîner.

Prenant un papier et un fusain, Betty-Ann se mit alors à croquer sa grand-mère. Elle se laissait bercer par le murmure des voix, écoutant vaguement la conversation sans chercher à la comprendre. Puis elle oublia tout et se plongea complètement dans son travail.

75

En essayant de reproduire le visage bien découpé de la vieille dame et les contours extrêmement sensibles de sa bouche, elle saisissait mieux la ressemblance avec sa mère et, par voie de conséquence, avec elle-même. La comtesse avait aujourd'hui une expression détendue et sa beauté avait défié les années.

Maintenant, Betty-Ann retrouvait chez elle la douceur et la fragilité de sa mère. Elle avait sous les yeux le visage d'une femme capable

d'aimer profondément et, par conséquent, d'être profondément blessée.

Pour la première fois depuis qu'elle avait reçu la fameuse missive, Betty-Ann ressentait l'appel du sang et éprouvait quelque chose qui ressemblait à de l'amour pour la femme qui, ayant porté sa mère, était à l'origine de sa propre existence.

Betty-Ann ne se rendait pas compte que son visage reflétait ses pensées et qu'aucun de ses changements d'expression n'échappait à Christophe qui, assis à côté d'elle, poursuivait sa conversation avec la comtesse.

Lorsqu'elle eut fini, elle posa son fusain et se frot-ta distraitement les mains. Elle tourna la tête et tressaillit en voyant que Christophe la regardait avec insistance, puis examinait le portrait posé sur ses genoux avant de la regarder à nouveau.

— Vous avez un talent extraordinaire, ma chérie, murmura-t-il.

Elle fronça les sourcils, se demandant s'il faisait allusion à son talent pour le dessin ou autre chose...

— Qu'est-ce que vous avez dessiné là ? demanda la comtesse.

76

Betty-Ann tendit le portrait à sa grand-mère.

Celle-ci l'étudia longuement, avec une surprise qui céda bientôt la place à une autre expression, indéfinissable celle-là.

— Je suis honorée et flattée, dit-elle en souriant.

Si vous le permettez, j'aimerais vous l'acheter. Par vanité et puis, également, parce que j'aimerais avoir un exemple de votre travail.

Betty-Ann hésita un instant, partagée entre l'orgueil et le désir de faire plaisir, puis elle secoua la tête.

— Je suis désolée. Il n'est pas à vendre. Mais je vous le donne... si vous voulez bien l'accepter ?

— Avec quelle joie ! répondit la comtesse, extrê-

mement émue. Je chérirai toujours ce présent et... il me rappellera que l'orgueil ne doit jamais être un obstacle à l'amour.

Elle se leva, déposa un léger baiser sur la joue de Betty-Ann et repartit vers le château.

— Vous avez le don de vous faire aimer, fit remarquer Christophe.

— C'est ma grand-mère...

Remarquant ses yeux embués de larmes, il se le-va.

— C'était un compliment...

— Ah bon ? J'avais pris cela pour de l'ironie.

En proie à des sentiments contradictoires, elle avait à la fois envie de se retrouver seule et d'appuyer sa tête sur l'épaule protectrice de Christophe.

— Vous êtes toujours sur la défensive, n'est-ce pas, Betty-Ann ?

Il plissa les yeux comme s'il allait se mettre en co-lère, mais elle était trop émue pour s'en apercevoir.

77

— Comment pourrais-je être autrement ? répliqua-t-elle. Dès le moment où je suis descendue du train, vous m'avez rejetée. Vous m'aviez condamnée en même temps que mon père. Vous êtes sans cœur, vous ne comprenez rien ! J'aimerais tellement que vous me fachiez la paix ! Allez donc cravacher vos paysans. Ça vous va bien !

Il s'approcha d'elle avec la rapidité de l'éclair et, avant qu'elle ait eu le temps d'esquisser un geste, la prit dans ses bras et la serra de toutes ses forces.

— Vous avez peur, constata-t-il.

Sans lui laisser le temps de répondre, il pressa ses lèvres contre les siennes. Elle perdit aussitôt le contrôle de la situation et, le souffle coupé, gémit sous la douleur et le plaisir qu'il lui infligeait.

« Comment peut-on à la fois aimer et haïr ? » se demanda-t-elle. Mais ses sens l'emportèrent et sa ré-

ponse se perdit dans un flot de passion.

Il lui mit brutalement la main dans les cheveux et lui pencha la tête en arrière pour couvrir d'ardents baisers la peau douce et laiteuse de son cou. Puis, passant la main sous son chemisier, il lui caressa le buste et remonta jusqu'au sein qu'il prit à pleine main en un geste de domination absolue.

Il l'embrassa de nouveau, meurtrissant la chair dé-

licate de ses lèvres. Jugeant inutile d'analyser ses sentiments, elle se laissait pénétrer par la chaleur animale de son corps et pliait comme un saule sous l'assaut de la tempête.

Elle vit son regard assombri par la colère et la passion. Il la désirait et cette idée la terrifiait.

Personne ne l'avait jamais désirée de cette façon et 78

personne n'avait jamais su briser ses défenses aussi facilement. Elle savait qu'elle lui appartiendrait même s'il ne l'aimait pas, et que si elle refusait de lui appartenir, il la prendrait de force.

Il vit dans ses yeux qu'elle avait peur et dit d'une voix qui la terrifia encore davantage :

— Oui, vous avez raison de trembler. Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, mais attention à vous, la prochaine fois que vous me provoquerez.

La relâchant brusquement, il s'en alla vers le château, Korrigan sur ses talons.

79

6

Tout en se préparant pour le dîner, Betty-Ann essayait d'y voir un peu plus clair et de mettre sur pied un plan de bataille. Aucun raisonnement, aucun argument ne tenait devant le fait qu'elle s'était précipitée les yeux fermés dans les bras d'un homme qu'elle ne connaissait que depuis quelques jours et qui, de plus, l'effrayait.

« Un homme arrogant, autoritaire, têtue comme une mule », se disait-elle en remontant sa fermeture Eclair. Et qui avait traité son père de voleur ! Comment avait-elle pu en arriver là ? N'aurait-elle vraiment pas pu faire autrement ? Mais si elle ne répondait plus de ses sentiments, elle avait encore la tête sur les épaules et c'était le moment d'en profiter... Il fallait absolument qu'elle cache ses sentiments à Christophe pour éviter, au moins, de s'exposer à ses railleries.

Elle s'assit devant son miroir, se donna un dernier coup de brosse et

vérifia son maquillage. Elle était prête à l'attaque ! Oui, mieux valait être en guerre avec lui plutôt que d'en tomber amoureuse ! Et il allait aussi falloir qu'elle s'occupe de cette Geneviève Dejojot...

Elle se leva et se contempla une dernière fois. Elle portait- une robe longue couleur d'ambre, comme ses 80

yeux, qui faisait ressortir l'éclat de son teint. Sa poitrine ferme et haut placée était moulée dans un bustier à fines bretelles qui mettait ses épaules en valeur.

Quant à la jupe, elle était souple et légère. L'ensemble convenait à, merveille à son type de beauté, éthéré et fragile. Fragile ! Et elle qui voulait avoir l'air sûre d'elle et sophistiquée !

Mais elle n'avait plus le temps de se changer. Elle enfila ses chaussures, se parfuma légèrement et quitta sa chambre à la hâte.

Au murmure des voix qui lui parvenait du salon, Betty-Ann comprit que les invités étaient déjà là. Elle s'arrêta un instant pour admirer le décor; le plancher brillant comme un miroir, les lambris cirés, les hautes fenêtres à vitraux, l'immense cheminée sculptée, le tout constituant une toile de fond idéale pour le groupe de personnes réunies là et dont la comtesse, en robe du soir de soie rouge, était la reine incontestable.

Christophe portait le costume noir et la chemise blanche qui faisaient si bien ressortir son teint hâlé.

Yves Dejojot, également en noir, avait une peau un peu plus dorée et les cheveux d'une belle couleur châtain clair. Mais la jeune femme assise entre les deux hommes attira tout particulièrement l'attention de Betty-Ann et suscita immédiatement son admiration. Si la comtesse était la reine de la soirée, Geneviève en était la princesse héritière. Elle avait un visage fin et racé, d'une beauté saisissante, encadré de cheveux noirs comme du jais et éclairé par des yeux en amande très foncés et à l'expression d'une exquise douceur. En longue robe de soie d'un vert profond qui allait bien avec son teint doré, elle plut aussitôt à Betty-Ann qui entra dans la pièce. Les deux hommes se levèrent en la 81

voyant et elle examina l'inconnu — l'autre, elle ne le connaissait que trop...

Yves Dejoy était grand, bien découpé et sympathique. Il avait des cheveux châains et des yeux noi-sette qui brillèrent d'une lueur à la fois admirative et espiègle, en découvrant Betty-Ann.

— Tu ne m'avais pas dit que ta cousine était une beauté ! dit-il à Christophe, tout en baisant la main de Betty-Ann. Je crains, mademoiselle, que vous n'ayez l'occasion de me voir très souvent pendant votre séjour ici...

Elle sourit, heureuse du compliment, en se disant que cet Yves devait être aussi charmant qu'inoffensif.

— Cette perspective me ravit, monsieur, répondit-elle sur le même ton.

Il lui fit un large sourire et Christophe poursuivit les présentations, Betty-Ann serra la petite main hésitante de Geneviève.

— Je suis si heureuse de faire enfin votre connaissance, mademoiselle Smith, lui dit celle-ci avec un délicieux sourire. Vous ressemblez tellement au portrait de votre mère qu'on dirait que vous êtes descendue du tableau !

Sa sincérité ne faisait aucun doute et Betty-Ann comprit qu'elle aurait beaucoup de mal à ne pas aimer cette jeune fée qui la regardait si gentiment.

La conversation se poursuivit agréablement pendant l'apéritif et le dîner composé d'huîtres au champagne et de ris de veau au chablis. Les Dejoy montrè-

rent une inlassable curiosité pour l'Amérique et la vie à Washington, et Betty-Ann s'efforça de leur décrire sa ville natale et ses principaux monuments, notamment 82

la Maison-Blanche avec ses élégantes colonnades.

— On a malheureusement beaucoup modernisé, dit-elle. Des tours de métal et de verre ont remplacé les immeubles anciens. C'est propre et vaste mais sans âme. Il y a cependant un nombre incroyable de salles de spectacle, depuis *Ford's*, où Lincoln a été assassiné, jusqu'au *Kennedy Centre*...

Elle leur parla du quartier élégant d'Embassy Row, des immeubles modestes des banlieues ouvrières, des taudis, du quartier des musées

et des galeries de peinture, et de celui, si animé, de Capitol Hill.

— Nous habitons Georgetown, poursuivit-elle, qui est un monde à part... On y trouve surtout des maisons individuelles ou de petits immeubles d'un ou deux étages, entourés de jardins fleuris. Certaines rues sont encore pavées, ce qui leur donne un charme particulier, un peu désuet.

— C'est très intéressant, dit Geneviève. Mais vous devez trouver que nous menons une vie très calme ?

Est-ce que toute cette animation de la grande ville ne vous manque pas ?

Betty-Ann réfléchit un moment et secoua la tête.

— Pas du tout, admit-elle à son propre étonnement. C'est étrange, n'est-ce pas ? J'ai passé toute ma vie là-bas, j'y ai été heureuse et... je n'y pense plus !

Lorsque je suis arrivée au château, j'ai eu l'impression très bizarre d'y être déjà venue... Et je me sens bien ici.

Et puis, vous savez, c'est tellement agréable de ne pas avoir à se battre pour trouver un endroit où se garer !

ajouta-t-elle, gênée par la manière insistante dont Christophe la regardait. Les places de parking sont plus précieuses que l'or, à Washington ! On tuerait 83

pour en avoir une !

— En êtes-vous jamais arrivée à une telle extrémité ? demanda Christophe.

— Je frémis d'horreur à la pensée des bassesses que j'ai commises... répondit-elle, heureuse du tour plus léger que prenait la conversation. Quand j'ai besoin de quelques mètres carrés d'espace libre, c'est fou ce que je peux devenir agressive !

— Comment imaginer cela ? Vous êtes si délicate, si douce et fragile... déclara Yves avec un sourire charmeur.

— Tu serais étonné, mon cher ami, de voir de quoi sont capables les jeunes filles fragiles ! s'écria Christophe en riant.

A ces mots, la comtesse parut juger opportun de changer de sujet.

Après dîner, on passa au salon pour prendre le ca-fé et les liqueurs. Un éclairage tamisé donnait à la pièce une atmosphère intime. Yves s'assit auprès de Betty-Ann et se mit à déployer pour elle des trésors de séduction. Mais du coin de l'œil, Betty-Ann voyait Christophe en grande conversation avec Geneviève, et elle en ressentait un pincement de cœur - un

'pincement de jalousie, elle était bien obligée de l'admettre. Ils parlaient des parents de Geneviève qui faisaient une croisière dans les îles grecques, évoquaient des relations et des amis communs. Christophe l'écou-tait avec la plus grande attention, gentil, prévenant, manifestant une douceur que Betty-Ann ne lui connaissait encore pas. Et toute cette amicale familiarité entre eux deux la mettait au désespoir.

« Il la traite comme si elle était si vulnérable 84

qu'elle risquait de se briser... Avec moi, il agit comme si j'étais en béton ! » pensait-elle, désolée. Si elle avait pu détester Geneviève ! Mais au contraire, celle-ci lui était extrêmement sympathique, tout comme Yves. Au fur et à mesure que la soirée s'écoulait, les Dejos lui plaisaient toujours davantage...

Un peu plus tard, la comtesse insista pour que Geneviève se mette au piano, et bientôt, une musique aussi délicate et nuancée que celle qui la jouait retentit dans la pièce.

Geneviève était exactement la femme qu'il fallait à Christophe. Ils avaient, à l'évidence, beaucoup de points communs et on voyait qu'elle savait comment le prendre et qu'il n'éprouvait pas le besoin de la faire souffrir. Betty-Ann regarda Christophe qui, installé dans un confortable canapé, n'avait d'yeux que pour la jeune pianiste. Et à la fois triste, désespérée et furieuse, elle se rendit compte avec effroi qu'elle ne supportait pas et qu'elle ne supporterait jamais de le voir s'intéresser - sinon faire la cour - à une autre femme qu'elle, si parfaite et charmante qu'elle fût.

Après ce délicieux concert improvisé, la conversation reprit.

— Vous qui êtes une artiste, mademoiselle, demanda Yves, dites-moi... L'inspiration est-elle indispensable ?

— Indispensable, peut-être pas, mais préférable, répondit Betty-Ann.

— Et que penseriez-vous d'une promenade dans le jardin - pour provoquer l'inspiration ?

— Bonne idée ! Je me sens justement très réceptive, ce soir, dit-elle avec une gaieté un peu forcée.

85

Puis-je vous demander de m'accompagner ? ajouta-telle en riant.

— Oh ! je vous suis avec joie ! Je suis vraiment ravi...

Ils se levèrent et Yves ayant averti l'assemblée qu'ils allaient à la recherche de l'inspiration, Betty-Ann prit son bras sans remarquer le regard sombre que lui jetait Christophe.

La soirée était en effet magnifique. L'éclat des couleurs, atténué par la lumière du clair de lune, le parfum entêtant des fleurs, tout invitait à l'amour. Songeant à Christophe assis auprès de la ravissante Geneviève, Betty-Ann soupira.

— Est-ce un soupir de bonheur ? s'enquit Yves en l'entraînant dans un petit chemin creux.

— Bien sûr ! répondit-elle d'un ton léger. Je suis éblouie par la beauté extraordinaire de cette nuit.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Savez-vous que cette beauté n'est rien à côté de la vôtre ? Vos lèvres sont plus délicates que des pétales de rose... Votre parfum plus subtil que celui du gardé-

nia. Votre charme plus merveilleux que tout ! Vous êtes adorable, Betty-Ann.

— Où les Français apprennent-ils donc à parler aux femmes ?

— Mais c'est inné !

— Comment résister à tout cela ? Ce château, ce jardin... ce clair de lune et un charmant garçon qui parle comme un poète !

— J'ai malheureusement l'impression que vous savez très bien comment...

Elle secoua la tête, feignant d'être désolée.

86

— C'est vrai. Je le reconnais. Mais vous, vous êtes un loup. Un gentil loup breton !

Il éclata de rire dans le calme de la nuit.

— Eh bien... vous me connaissez déjà, n'est-ce pas ? Si je n'avais pas eu le sentiment, en vous voyant, que nous allions devenir de grands amis et que nous ne serions jamais amoureux, je poursuivrais ma campagne de séduction ! Mais vous savez, nous autres, Bretons, nous sommes extrêmement fatalistes !

— Et vous pensez qu'on ne peut être amis et amoureux à la fois ?

— Oui, je le pense sincèrement.

— Alors, soyons amis, déclara Betty-Ann en lui tendant la main. Appelez-moi Betty-Ann. Je vous ap-pellerai Yves. Vous voulez bien ?

Il prit sa main qu'il garda un instant dans la sienne.

— Il est inouï que je me contente de votre amitié... Car vous êtes belle à rendre un homme fou, Betty-Ann. Enfin, c'est la vie ! conclut-il avec philosophie.

Ils se promenèrent encore un long moment et rentrèrent au château en bavardant gaiement et riant aux éclats.

Le lendemain matin, Betty-Ann alla, avec la comtesse et Christophe, entendre la messe au village voisin, dans la petite église qu'elle avait aperçue le jour où elle avait grimpé sur un cheval pour la première fois de sa vie.

Elle avait été réveillée à l'aube par le bruit de la pluie contre les vitres des fenêtres de sa chambre, Bercée par le rythme régulier des gouttes, elle s'était ren-

dormie. Depuis, la pluie n'avait pas cessé. Les arbres ruisselaient et les fleurs ployaient sous le poids de l'eau, comme une nombreuse

congrégation en prière.

Betty-Ann constata avec étonnement que Christophe n'avait pratiquement pas ouvert la bouche depuis la veille. Les Dejot étaient partis relativement tôt et, après les avoir raccompagnés jusqu'à la porte, il n'avait pas adressé la parole à Betty-Ann. Il l'avait seulement regardée d'une manière étrange, presque menaçante.

Ce matin, il ne parlait qu'à la comtesse, et à Betty-Ann lorsqu'il ne pouvait vraiment pas faire autrement, mais alors, d'un ton froidement poli, lourd d'une hostilité qu'elle préférait ignorer.

L'église, située au milieu du village, était une minuscule construction romane en pierre grise, entourée d'un petit jardin bien entretenu. Le toit avait visiblement subi maintes réparations et la porte d'entrée, en chêne massif, était tellement patinée qu'elle semblait tout près de tomber en poussière.

— Christophe a proposé de faire construire une nouvelle église, commenta la comtesse, et les villageois ont refusé. C'est dans cette église que se réunissaient leurs parents et leurs grands-parents et ils entendent continuer jusqu'à ce qu'elle leur tombe sur la tête !

— Elle est très belle, déclara Betty-Ann. On dirait qu'elle est fière d'avoir vu tant de baptêmes, de mariages, d'enterrements... tant de prières.

Christophe poussa bientôt la lourde porte qui grinça et les deux femmes entrèrent. A l'intérieur, le silence était impressionnant et le bâtiment paraissait beaucoup plus grand que vu de l'extérieur. La comtesse se dirigea vers le banc qui, devant l'autel, était réservé

à la famille Kergalen depuis plus de trois siècles.

Apercevant Yves et Geneviève de l'autre côté de l'allée, Betty-Ann les salua d'un sourire. Geneviève lui rendit son sourire tandis qu'Yves lui adressait un clin d'œil amical.

— On n'est pas ici pour flirter, Betty-Ann, lui murmura Christophe à l'oreille.

Elle rougit comme une enfant prise en faute et elle allait répliquer lorsque le curé, qui semblait aussi vieux que son église, fit son entrée. Le service commença.

Très vite, un sentiment de paix envahit Betty-Ann. Le doux murmure de la pluie semblait favoriser le recueillement. Le débit monocorde du curé et des fidèles qui lui répondaient en breton, les pleurs d'un enfant, une toux étouffée, le ruissellement de l'eau sur les vitraux, tout cela donnait l'impression que ce lieu était coupé du reste du monde. Assise sur le vieux banc, Betty-Ann ressentait profondément l'atmosphère quasi magique de la petite église et comprenait les '

villageois de refuser d'abandonner leur si vieil édifice pour un plus moderne. Cet endroit respirait la paix et la sérénité, assurait le lien, la continuité entre le passé et l'avenir.

Vers la fin de la messe, la pluie cessa et un rayon de soleil apparut à travers les vitraux, inondant l'église d'une lumière très douce, irréelle. Vint le moment où, l'office terminé, tous les fidèles se retrouvèrent dehors, dans l'atmosphère fraîche et transparente du matin comme lavé par la pluie. Des gouttes d'eau, brillantes comme des larmes, glissaient encore sur les feuilles vertes des arbres.

Yves s'inclina légèrement devant Betty-Ann et lui 89

baisa la main. •

— Vous nous avez ramené le soleil ?

— Bien sûr ! affirma-t-elle en souriant. J'ai commandé un temps chaud et ensoleillé pour mon séjour en Bretagne.

Dégageant sa main, elle sourit à Geneviève, resplendissante comme une primevère dans la mousse, avec sa robe jaune vif et sa large capeline blanche en-cadrant ses traits ravissants.

Yves se pencha à nouveau vers Betty-Ann et proposa d'un ton de conspirateur :

— Si nous profitons du soleil pour faire un tour en voiture ? La campagne est si jolie après la pluie...

— Je crains que Betty-Ann n'ait autre chose à faire, déclara Christophe sans laisser à celle-ci le temps de répondre. Auriez-vous oublié votre seconde leçon ?

fit-il avec une douceur inquiétante.

— Une leçon ? demanda Yves. Qu'enseignez-vous donc à votre

ravissante cousine d'Amérique ?

— L'équitation.

— Vous ne sauriez trouver meilleur professeur, assura Geneviève en effleurant le bras de Christophe.

C'est lui qui m'a tout appris alors que mon père et mon frère y avaient renoncé, estimant mon cas désespéré !

C'est fou ce que tu es patient...

Elle regarda Christophe avec gentillesse de ses yeux rieurs.

Christophe, patient ? Etait-ce possible ? Lui qui était autoritaire, arrogant, exigeant, sûr de lui... Betty-Ann se mit à énumérer dans sa tête tous ses défauts.

Cynique, intransigeant...

Tout en écoutant distraitement la conversation, 90

elle suivait des yeux une petite fille assise dans l'herbe mouillée, en train de jouer avec un petit chien très excité. Le chiot léchait sa figure avant de courir à toute vitesse autour d'elle, dont les éclats de rire résonnaient dans le silence du matin. Et c'était un tableau délicieux

— paisible et innocent.

Soudain, le chien détalait à travers la pelouse en direction de la route. L'enfant le rappela et, voyant qu'il n'obéissait pas, partit à sa poursuite. Betty-Ann ne vit pas tout de suite qu'une voiture arrivait sur la route, mais soudain, elle comprit que la petite fille allait traverser. Prise d'un sentiment de panique, elle se précipita et la saisit à l'instant où elle s'engageait sur la chaussée. Elle entendit un crissement de freins, sentit comme une rafale de vent suivie d'un choc et plongea sur le bas-côté de la route.

Pendant un court moment, ce fut le silence absolu, mais le chiot sur lequel Betty-Ann était tombée se mit à aboyer furieusement tandis que l'enfant hurlait, appelant sa mère. Un bruit confus de voix s'ajouta à tout ce vacarme. Comme Betty-Ann, hébétée, n'avait pas la force de se relever pour libérer le chiot et l'enfant qui voulait rejoindre sa mère, elle se sentit tout à coup soulevée de terre par des bras musclés. A nouveau sur ses pieds, elle se retrouva devant Christophe qui la fixait

de ses yeux sombres.

— Vous n'êtes pas blessée, au moins ? Nom de Dieu ! Vous avez failli vous faire tuer !

— Ils jouaient si gentiment, dit-elle d'une voix faible. Et puis le chien a filé sur la route. Est-ce que je lui ai fait mal ? Je lui suis tombée dessus...

— Betty-Ann, dit-il, furieux, en la secouant vi-91

goureusement. Mon Dieu... je commence à croire que vous êtes complètement folle !

— Pardon, murmura-t-elle, la tête vide, voilà que je pense au chien avant de penser à l'enfant... Comment va-t-elle ?

— Elle a retrouvé sa mère. Vous avez été rapide.

Heureusement, sinon vous ne seriez pas là !

— Oh... balbutia-t-elle en perdant l'équilibre. Ça va mieux...

Il la soutint plus fermement et la voyant si pâle, s'écria :

— Vous allez vous évanouir...

— Certainement pas, répliqua-t-elle en essayant de se maintenir sur ses jambes.

Geneviève lui prit la main.

— Betty-Ann ! Ça va ? Comme vous avez été courageuse !

— Etes-vous blessée ? Comment vous sentez-vous ? demanda Yves avec sollicitude.

— Très bien, assura-t-elle en, s'appuyant de tout son poids sur Christophe. C'est le petit chien qui a tout pris...

« Je voudrais m'asseoir, pensa-t-elle vaguement.

J'ai la tête qui tourne, qui tourne... »

Une femme s'approcha d'elle : c'était la mère de l'enfant. Les larmes aux yeux, elle commença un long discours en breton, prit les mains de

Betty-Ann et les embrassa. Betty-Ann, encore tout étourdie et très gênée par ces marques de gratitude, s'efforçait de saisir le sens de ses paroles. La femme, son enfant dans les bras, finit par s'en aller sur un ordre discret de Christophe qui mit un bras autour de la taille de Betty-Ann.

La foule s'écarta, comme les flots de la mer Rouge, 92

pour les laisser passer.

— Venez avec moi... Venez, dit-il tout bas.

Soudain, Betty-Ann aperçut sa grand-mère, assise sur un banc; pourquoi semblait-elle avoir vieilli d'un seul coup ?

— Vous avez bien failli vous faire tuer, s'affola la comtesse.

Betty-Ann s'agenouilla auprès d'elle.

— Je suis solide, grand-mère, dit-elle avec un sourire rassurant. J'ai hérité cela à la fois de mon père et de ma mère...

La petite main osseuse de la comtesse lui serra le bras.

— Vous êtes insolente et têtue, fit-elle d'une voix plus assurée, mais je vous aime beaucoup.

— Moi aussi, grand-mère. Moi aussi, répondit simplement Betty-Ann.

93

7

Betty-Ann refusa que l'on appelle un médecin et, au lieu de se mettre au lit, elle insista pour prendre, comme prévu, sa deuxième leçon d'équitation après le déjeuner.

— Je vous assure que je vais très bien, dit-elle à sa grand-mère. J'ai quelques bosses, c'est tout... Et puis, je suis solide !

— Vous êtes têtue, en tout cas !

Betty-Ann haussa les épaules en souriant.

— Vous avez subi un choc, déclara Christophe. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous vous livriez à une activité plus calme que le cheval, cet après-midi.

— Ah, vous ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi ! s'écria Betty-Ann en repoussant sa tasse de café d'un geste impatient. Je ne suis pas du genre à m'évanouir ! Si vous ne voulez pas me donner ma leçon, tant pis ! J'appelle Yves et je vais me balader en voiture avec lui, comme il me l'a proposé. Il n'est pas question que j'aille me coucher maintenant.

— Comme vous voudrez, dit Christophe. Vous aurez votre leçon. Mais je doute que ce soit aussi pas-sionnant qu'une petite promenade avec Yves...

Elle sentit le rouge lui monter aux joues.

— Ce que vous dites est complètement ridicule !

94

— Bon. Rendez-vous aux écuries dans une demi-heure.

Se levant brusquement, il quitta la pièce sans autre commentaire. Indignée, Betty-Ann se tourna vers sa grand-mère.

— Pourquoi est-il aussi grossier avec moi ?

La comtesse haussa légèrement les épaules et répondit prudemment :

— Les hommes sont si compliqués, ma chérie !

— Un de ces jours, il faudra pourtant qu'il écoute ce que j'ai à lui dire...

Betty-Ann arriva à l'heure au rendez-vous, résolue à concentrer son

intelligence et - son énergie sur l'acquisition de la technique équestre.

Elle enfourcha sa jument sans hésitation et emboî-

ta aussitôt le pas à son professeur. Celui-ci s'engagea dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise la fois précédente et il ne tarda pas à passer au petit galop. Betty-Ann l'imita et ressentit aussitôt la même impression de liberté que lors de sa première leçon.

Pour une fois, il ne se moquait pas d'elle. Comme c'était agréable ! De temps en temps, il lui donnait un ordre auquel elle obéissait - immédiatement, heureuse de lui prouver — et de se prouver à elle-même —

qu'elle en était capable. Elle s'appliquait autant qu'elle le pouvait, sans pouvoir s'empêcher cependant de tourner parfois discrètement la tête vers lui pour admirer son profil d'aigle.

« Mon Dieu ! se disait-elle, cet homme va-t-il m'obséder jusqu'à la fin de mes jours ? Je sens que quand je serai vieille, en train de tricoter au coin du 95

feu, je continuerai à comparer tous les autres hommes au seul à qui j'aurais voulu plaire en vain... Comme j'aimerais ne l'avoir jamais connu ! »

— Pardon ? Vous avez dit quelque chose ?

La voix de Christophe interrompit sa méditation silencieuse et elle tressaillit. Avait-elle parlé tout haut ?...

— Non, balbutia-t-elle, rien. Rien du tout. J'ai l'impression que ça sent l'air marin, par ici... Vous entendez ce grondement ? Il n'y a pourtant pas d'orage, le ciel est si bleu ! Mais... c'est le bruit de la mer ! En sommes-nous si près ? Allons-nous la voir, Christophe ? Oh ! dites-le-moi...

Il descendit de cheval sans un mot, passa ses rênes autour d'un tronc d'arbre et les y noua. Puis il aida Betty-Ann à sauter à terre et à attacher la jument. Enfin, il la serra un bref instant contre lui, le temps de déposer sur ses lèvres un baiser léger.

— Vous parlez trop, lui dit-il.

— Ecoutez...

Au coup d'œil qu'il lui jeta, elle n'osa poursuivre.

Elle le suivit encore un peu et, soudain, resta bouche bée devant le panorama qui s'offrait à ses yeux.

La mer s'étalait devant eux à perte de vue. Sa sur-face, d'un vert profond, étincelait sous le soleil, tandis que les vagues clapotaient doucement contre les rochers, formant dans leur incessant va-et-vient comme une dentelle mousseuse sur une robe de velours.

— C'est merveilleux, soupira Betty-Ann, grisée par l'air marin et les embruns. Vous, vous êtes sans doute habitué à ce paysage, mais moi, je crois que je ne pourrai jamais m'en lasser !

— J'adore regarder la mer, répondit-il, les yeux 96

fixés sur l'horizon. Elle est tellement changeante... Ce doit être pour cela que les marins la comparent à une femme. Aujourd'hui, elle est calme, mais lorsqu'elle est en colère, le spectacle vaut la peine d'être vu. Quand j'étais petit, je voulais être marin, m'embarquer sur un bateau, vivre toute ma vie en mer...

Il lui avait pris le bras et, maintenant, il lui caressait doucement la main. Un peu émue, elle demanda :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Il haussa les épaules d'un air rêveur.

— J'ai découvert les joies de la campagne —

l'herbe, la terre nourricière, la vigne, le bétail... Les longues promenades à cheval sont aussi agréables que les promenades en mer. La terre est devenue mon devoir, mon plaisir, ma vie.

Il pencha la tête vers elle et lui lança un regard chaleureux qui la combla de bonheur. Puis il l'attira contre lui et, dans les -rafales de vent qui tourbillonnaient autour d'eux comme pour les rapprocher encore, sa bouche se posa sur la sienne. Et ainsi soudée à lui, dans le vacarme croissant des vagues, elle s'abandonna totalement à sa volonté.

Si la mer était calme, tous deux étaient en proie au plus grand tumulte intérieur. Betty-Ann, toute frémissante du désir de se donner, se serra encore plus fort dans ses bras, se livrant corps et âme à la bouche et

aux mains qui prenaient possession d'elle.

Au bout d'un long moment, il se détacha un peu d'elle qui, ne pouvant se résoudre à se séparer de lui, l'attira de nouveau, l'agrippant par les épaules. Alors, comme un homme affamé, il chercha ses lèvres avec une ardeur renouvelée et, passant ses mains fiévreuses sous son chemisier, il caressa ses seins offerts. Son 97

baiser était toujours plus profond, plus intime. Et à chaque brève interruption, elle répétait son nom, oubliant tout le reste.

Enfin, il la pressa encore plus fort contre lui. Ils ne formaient plus qu'un seul corps. Elle sentait son cœur battre tout contre le sien et, tout à coup, elle eut conscience d'être au bord du gouffre. Si elle y basculait, elle était perdue... A peine y avait-elle songé qu'il se séparait d'elle si brusquement qu'elle serait tombée s'il ne l'avait soutenue.

— Partons, dit-il. Il est tard.

Elle se passa les mains dans les cheveux en lui jetant un regard éperdu, suppliant.

— Christophe... murmura-t-elle, incapable de dire autre chose.

Mais il était redevenu impénétrable.

— Il est tard, Betty-Ann, répéta-t-il d'un ton impatient.

Totalement déroutée, transie de froid, elle frissonna.

— Pourquoi m'en voulez-vous ? Je ne vous ai rien fait...

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Assis sur votre trône doré, vous êtes tellement supérieur au monde entier ! Comment une femme aussi vulnérable que moi devant vous pourrait-elle vous atteindre ?

— Si vous n'apprenez pas à contrôler votre langue, Betty-Ann, vous aurez les pires ennuis.

Elle sentit la colère monter en elle : pour ce qui était de la maîtrise de soi, il savait en effet de quoi il parlait !

— En attendant que je me décide, je vais vous 98

dire ce que je pense de votre attitude arrogante, dominatrice, autoritaire... devant la vie en général et devant moi en particulier ! cria-t-elle.

— Une femme comme vous, commença-t-il d'un ton ferme, doit savoir qu'elle n'a qu'un maître et, lorsqu'elle l'oublie, il est bon de le lui rappeler. Et maintenant, il est temps de partir ! conclut-il en la prenant par le bras.

— Je ne vous retiens pas, répondit-elle en partant dans une direction opposée à celle qu'il prenait.

Mais avant qu'elle n'ait eu le temps de souffler, il l'avait saisie par les épaules et la forçait à se tourner vers lui,

— Je me demande ce qui me retient de vous... de vous frapper ! cria-t-il, blême de fureur.

Et il écrasa sauvagement sa bouche sur la sienne, enfonçant les doigts dans la douce chair de ses épaules.

Malgré la douleur, elle ne put que se laisser faire et attendre, humiliée, désespérée, qu'il voulût bien la lâcher. Lorsque, calmé, il se fut un peu écarté, elle lui dit avec un calme surprenant :

— Vous aurez toujours la supériorité physique, Christophe.

Il fit un geste pour essuyer une larme qui avait involontairement coulé sur la joue de Betty-Ann, mais celle-ci, faisant un bond en arrière, la sécha rapidement elle-même.

— J'ai ma dose d'humiliations pour aujourd'hui et je ne vous ferai pas le plaisir de pleurer. Mais il est tard, n'est-ce pas ? Si nous rentrions ?

Sa voix avait retrouvé son timbre habituel et elle reprenait peu à peu ses esprits, sous les yeux étonnés de Christophe. Haussant les épaules, elle lui tourna le 99

dos et se dirigea vers les chevaux.

Et les jours s'écoulèrent, paisibles et ensoleillés.

Betty-Ann passait presque -tout son temps à essayer de reproduire sur

ses toiles la silhouette fière et indomp-table du château.

Elle avait bien dû constater, d'abord avec désespoir, puis avec une colère grandissante, que Christophe l'évitait. Depuis leur promenade sur la falaise, il ne lui avait adressé la parole que lorsqu'il n'avait pu faire autrement. Mais l'orgueil de Betty-Ann avait fini par prendre le dessus et elle s'était réfugiée-dans son art.

La comtesse n'avait pas reparlé du Raphaël et Betty-Ann laissait passer du temps, préférant renforcer les liens d'affection qui l'unissaient toujours plus fort à sa grand-mère, avant d'aborder le problème épineux de la disparition du tableau et des fausses accusations portées contre son père.

Elle était plongée dans son travail, vêtue d'un pantalon de coton rose et de sa blouse de peintre, à peine coiffée, lorsqu'elle vit Geneviève traverser la pelouse pour venir la rejoindre. « Elle ressemble à une fée », se dit Betty-Ann en la regardant approcher, ravissante dans un tailleur-pantalon fauve.

— Bonjour, Betty-Ann ! Je ne vous dérange pas trop ?

— Bien sûr que non ! Quel plaisir de vous voir...

Betty-Ann était sincère et souriante, elle posa son pinceau.

— J'ai toujours peur de vous empêcher de travailler, s'excusa Geneviève.

— Vous me donnez un excellent prétexte pour 100

m'arrêter un peu, assura Betty-Ann.

— Je peux voir ? Ça ne vous ennuie pas de montrer vos toiles inachevées ?

— Non, pas du tout. Regardez et dites-moi ce que vous en pensez !

Geneviève examina attentivement la toile.

L'arrière-plan — ciel bleu, nuages, herbe verte et arbres majestueux — était terminé. Le château proprement dit n'était encore qu'esquissé. On devinait les murs gris baignés de soleil, les hautes fenêtres, les tours... Il y avait encore beaucoup à faire, mais déjà l'œuvre rendait bien l'atmosphère de conte de fées que Betty-Ann avait voulu mettre en évidence.

— J'ai toujours aimé ce château, déclara Geneviève. Et je vois que vous l'aimez autant que moi.

Vous avez si bien su rendre ici son côté à la fois ac-cueillant et arrogant... Je suis heureuse que nous en ayons la même vision.

— J'ai eu le coup de foudre dès que je l'ai vu, lui confia Betty-Ann. Et plus je reste, plus ma situation est désespérée...

Naturellement, elle identifiait le château à son propriétaire.

— Vous avez de la chance d'être aussi douée, dit Geneviève. J'espère que vous n'allez pas me juger mal si je vous avoue quelque chose...

— Bien sûr que non, voyons ! s'écria Betty-Ann, intriguée.

— Je suis terriblement jalouse de vous.

Elle avait dit ces mots très vite, comme pour se débarrasser d'un fardeau trop lourd pour elle.

— De moi ? s'étonna Betty-Ann.

— Oui. Et non seulement de votre talent, mais 101

aussi de votre confiance en vous, de votre indépendance. Il y a quelque chose en vous qui attire irrésistiblement, une espèce de chaleur particulière qui donne envie de se confier à vous avec la certitude que l'on sera compris.

— Ce que vous me dites là-- est incroyable...

murmura Betty-Ann. Mais enfin, Geneviève, vous qui êtes si charmante, si sympathique, comment pouvez-vous être jalouse de qui que ce soit ?... et de moi, vraiment, ça me dépasse !

— Les hommes vous considèrent comme une vraie femme, vous, poursuivit Geneviève d'une petite voix. Ils vous admirent non seulement pour votre beauté, mais pour ce que vous êtes... Qu'est-ce que vous feriez si vous aimiez un homme depuis toujours et si cet homme vous considérait comme une enfant ?

Betty-Ann sentit le désespoir l'envahir. Ainsi, Geneviève aimait Christophe et c'était à elle qu'elle venait demander conseil ! C'était trop bête... Serait-elle venue la trouver si elle avait su ce que Christophe pensait d'elle... et de son père ?

Comme son regard croisait celui de Geneviève, rempli d'espoir et de confiance, Betty-Ann soupira.

— Si j'aimais un homme tant que ça, je ferais tout pour qu'il sache que je suis une femme.

— Mais comment... tout ? J'ai si peu de courage.

Et j'ai peur qu'alors, il me retire même son amitié.

— Si vous l'aimez vraiment, il faut vous décider, sinon vous ne serez jamais pour lui qu'une amie d'enfance. La prochaine fois qu'il vous traitera comme une petite fille, dites-lui que vous êtes une femme mais...

de telle façon que le doute ne soit pas permis. Après quoi, ce sera à lui de décider.

102

— Je vais y réfléchir, répondit Geneviève avec reconnaissance. Merci de m'avoir écoutée, d'avoir été aussi compréhensive...

Betty-Ann suivit des yeux la frêle silhouette qui s'éloignait sur la pelouse. « Moi qui croyais que le bonheur commençait avec le renoncement... songea-t-elle. Quelle folie ! Me voilà triste et malheureuse à mourir... »

Elle n'avait plus le cœur à travailler. Aussi rangea-t-elle ses affaires et, triste et déprimée, remonta dans sa chambre. Elle y trouva Brigitte en train de ranger son linge, et au prix d'un effort surhumain, réussit à lui faire un petit sourire.

— Bonjour, mademoiselle !

— Bonjour, Brigitte. Vous semblez de bien bonne humeur, aujourd'hui ? Il est vrai que la journée est magnifique.

— Ça oui ! Je me demande si j'ai jamais vu un soleil aussi beau !

Sous l'influence de l'enthousiasme contagieux de Brigitte, Betty-Ann s'assit sur une chaise et dit en souriant gentiment :

— Et moi, je me demande si ce n'est pas plutôt l'amour qui vous met de si bonne humeur ?

— C'est vrai, mademoiselle, je suis amoureuse...

avoua Brigitte en devenant rouge comme une pivoine.

— Et je me demande aussi si celui que vous aimez n'est pas amoureux de vous ? Je ne me trompe pas, hein ?

— Non, mademoiselle. Jean-Paul et moi, on se marie samedi !

— Vous vous mariez ? répéta Betty-Ann. Mais quel âge avez-vous ?

103

— Dix-sept ans, précisa-Brigitte en secouant la tête comme si le grand nombre d'années qu'elle avait derrière elle la plongeait dans des abîmes de perplexité.

Dix-sept ans ! A côté d'elle, Betty-Ann avait l'impression d'avoir au moins quatre-vingts ans.

— On se marie au village, poursuivit Brigitte, rayonnante et heureuse de l'intérêt de Betty-Ann. Et puis tout le monde viendra au château. On chantera et on dansera dans le jardin ! Monsieur le comte est très gentil, très généreux... Il a même promis qu'on boirait du champagne !

Gentil ? Dieu était témoin que la gentillesse n'était pas la qualité dominante de Christophe ! Et pourtant...

Betty-Ann le revit en pensée, si aimable et attentionné envers Geneviève... La vérité, c'était qu'elle, Betty-Ann, ne savait pas s'y prendre avec lui !

— Mademoiselle a de si jolies choses... reprit Brigitte en caressant d'un œil ému et rêveur, un vapoureux déshabillé blanc.

Betty-Ann se leva et effleura le léger tissu qui tomba sur le sol, y faisant comme une flaque de brume.

— Ce déshabillé vous plaît ?

— Oh ! oui, mademoiselle, assura Brigitte, toute vibrante de convoitise.

Elle allait ramasser le vêtement pour le ranger quand Betty-Ann lui dit :

— Alors, je vous le donne.

Comme pétrifiée par la joie, Brigitte la regarda avec des yeux écarquillés.

— Comment, mademoiselle ?

— Je vous le donne. Ce sera mon cadeau de mariage.

104

— Oh, mais non, je ne peux pas... C'est bien trop beau... Et puis, ça sera ennuyeux pour mademoiselle de ne plus l'avoir... ça va lui manquer...

— Pas du tout ! Il est à vous et je suis heureuse qu'il vous plaise. D'abord, ajouta-t-elle en soupirant tristement, c'est un vêtement de jeune mariée. Vous serez très belle là-dedans pour votre Jean-Paul.

— Oh, mademoiselle, s'écria Brigitte, les yeux pleins de larmes. Je le garderai toujours précieusement...

Un flot ininterrompu de remerciements en breton suivit cette déclaration, et tant de simplicité et de spontanéité charmèrent Betty-Ann et lui remontèrent le moral. Elle regarda encore un peu la jeune fiancée en train de serrer le déshabillé en soie contre elle, s'examinant dans la glace et rêvant à sa nuit de noces —

puis elle sortit.

Le soleil était radieux, le jour du mariage de Brigitte. Seuls de rares petits nuages blancs traversaient le ciel d'un bleu pur.

Betty-Ann se sentait moins triste avec le temps.

L'attitude distante de Christophe l'agaçait certes, au plus haut point mais, refoulant sa colère, elle avait décidé de se retrancher, elle aussi, dans sa tour d'ivoire. Leurs conversations se limitaient à quelques phrases polies et, au fond, c'était bien mieux ainsi.

Debout entre Christophe et la comtesse sur le petit carré de pelouse qui précédait l'église, Betty-Ann attendait l'arrivée de la noce. Le tailleur froid et impersonnel de soie beige qu'elle avait voulu mettre pour la circonstance avait été balayé d'un geste par la comtesse 105

qui avait tenu à lui donner un ensemble qui avait, autrefois, appartenu à sa mère. Presque neuf, il, dégageait encore un doux parfum de lavande. Ainsi vêtue, Betty-Ann semblait moins sophistiquée, plus accessible. Elle avait l'air d'une adolescente prête à se rendre à une surprise-partie.

L'ensemble était composé d'une jupe froncée à rayures rouges et blanches, qui descendait juste au-dessous du genou, et d'une blouse paysanne rouge largement décolletée et sans manches. Un boléro noir lui moulait délicatement la poitrine, et du petit chapeau de paille à ruban rouge crânement posé sur sa tête, s'échappaient des boucles blondes comme les blés et formant un halo d'or autour de son visage délicat.

Lorsqu'il l'avait rencontrée au bas de l'escalier, Christophe n'avait fait aucun commentaire sur sa tenue. Il s'était contenté de la saluer d'un bref signe de tête. Et maintenant, Betty-Ann poursuivait la guerre froide en ne s'adressant qu'à sa grand-mère, mais en restant terriblement consciente de la présence de Christophe si près d'elle.

— Ils viennent de chez la mariée, expliqua la comtesse. Toute la famille accompagne la jeune fille pour sa dernière sortie en célibataire. Elle retrouvera son fiancé devant l'église où elle entrera à son bras pour le sacrement du mariage.

— Elle est si jeune, murmura Betty-Ann, à peine sortie de l'enfance...

— Elle a tout d'une femme, croyez-moi, dit la comtesse en riant et en lui caressant la main. Je n'étais pas beaucoup plus âgée qu'elle quand j'ai épousé votre grand-père. L'âge n'a rien à voir avec l'amour, n'est-ce pas, Christophe ?

106

— Apparemment. A moins de vingt ans, Brigitte aura un bébé accroché à son tablier et un autre dessous...

— Hélas ! Aucun de mes petits-enfants ne se dé-

cide à me donner un petit à gâter, soupira la comtesse avec un sourire candide à Betty-Ann. Plus on vieillit, moins on a de patience...

— En revanche, on devient plus perspicace, dit Christophe.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton si sec que Betty-Ann leva les yeux vers lui. Il la regarda également et, pour une fois, elle eut le courage de ne pas baisser les paupières.

— Plus exactement, on est plus sage, précisa la comtesse. Ah ! Les voilà !

Les enfants du village jetaient en l'air des pétales de fleurs des champs qui retombaient devant la mariée et faisaient un véritable tapis à ses pieds. Elle approchait, entourée par sa famille. On aurait dit une poupée. Betty-Ann n'avait jamais vu une mariée aussi ravissante ni une robe plus seyante.

Brigitte portait le costume traditionnel des mariées, composé d'une jupe longue à grands plis et d'un corsage ajusté et délicatement brodé, à col de dentelle.

Au lieu d'un voile, elle portait une petite calotte blanche qui soutenait une haute coiffe de dentelle ami-donnée. Ainsi parée, elle était d'une beauté étrange et comme hors du temps.

Elle rejoignit son fiancé et Betty-Ann remarqua avec un soulagement quasi maternel qu'il avait l'air aussi gentil et aussi innocent qu'elle. Il portait également le costume traditionnel : pantalon blanc rentré dans des bottes souples, chemise brodée et veste croi-107

sée bleu marine. Son chapeau breton, à bords étroits et long ruban de velours, lui donnait l'air presque aussi jeune que Brigitte.

Leur amour pur et tendre resplendissait comme le soleil du matin. Betty-Ann joignit les mains, submergée par une vague de mélancolie. « Si Christophe pouvait me regarder, une fois seulement, comme Jean-Paul regarde Brigitte... je serais heureuse jusqu'à la fin de mes jours », pensa-t-elle. Elle sentit alors qu'une main se posait sur son bras et, rencontrant le regard froid et ironique de Christophe, elle se redressa et le suivit vers l'église.

Après la cérémonie religieuse, tout le monde se rendit au château.

Le jardin, avec sa variété de couleurs et de parfums, constituait le lieu idéal pour fêter un mariage. De longues tables recouvertes de nappes blanches ami-données, et débordantes de victuailles, avaient été dressées sur la terrasse. Le ménage avait été fait en grand, l'argenterie astiquée, les vitres, meubles et planchers frottés... Le château orgueilleux, magnifique, se dressait au soleil. Les villageois

acceptaient cette fête avec le plus grand naturel : de même qu'ils appartenaient au château, le château leur appartenait.

Un air de musique couvrit bientôt le bruit des voix et des rires. Le son doux et mélodieux des violons se mêla à celui, plus nasillard, des binious.

Betty-Ann regarda avec émerveillement les deux époux danser ensemble la première danse sur un thème folklorique gai et espiègle. Sous les encouragements de l'assistance, Brigitte faisait les yeux doux à son mari.

Puis tout le monde se joignit aux jeunes mariés et Betty-Ann se sentit entraînée vers la piste de danse. C'était 108

Yves qui semblait bien décidé à ne pas la laisser s'échapper.

— Mais je ne connais pas ces danses ! protesta-telle, voyant que l'insistance d'Yves amusait toute l'assemblée.

— Je vais vous montrer, répondit-il simplement en lui prenant les mains. Christophe n'est pas le seul à pouvoir vous apprendre quelque chose ! Mais qu'avez-vous ? s'inquiéta-t-il devant son air contrarié. Ah !

C'est donc bien ce que je pensais... Allons, courage !

Un... premier pas à droite !

Pourquoi avait-il dit cela ? Que pensait-il donc ?

Autant de questions que Betty-Ann ne se posa bientôt plus, tant elle était captivée par le rythme et le plaisir de danser. Elle sentait que toute la tension nerveuse accumulée en elle depuis sa seconde leçon de cheval s'évanouissait comme par enchantement. Yves était gentil, prévenant, si patient pour lui montrer les diffé-

rents pas de danse, souvent compliqués, n'hésitant pas à aller lui chercher une coupe de champagne, entre deux figures... Mais lorsqu'elle aperçut Christophe en train de danser avec Geneviève, elle se détourna immédiatement, de peur de sombrer à nouveau dans le désespoir.

— Vous voyez que vous y arrivez très bien !

s'écria Yves.

— Je crois que mon hérité bretonne y est pour quelque chose...

— ... et que votre professeur n'y est pour rien ?

— Je n'ai pas dit ça, sourit Betty-Ann. J'ai un excellent professeur, et tout à fait charmant ! ajouta-t-elle en lui faisant une petite révérence.

— Exact, fit-il en clignant de l'œil. Et moi, j'ai 109

une élève ravissante et sympathique. Tiens, voilà Christophe... J'ai pris ta place de prof, mon cher ! annonça-t-il à ce dernier.

— J'ai l'impression que ça vous réussit à tous les deux, dit Christophe, très sec.

Betty-Ann ne souriait plus. Elle lui jeta un regard méfiant et trouva qu'il ressemblait plus que jamais au farouche navigateur de la galerie des portraits. Il portait une chemise de soie blanche entrouverte sur sa peau hâlée, un gilet noir et un pantalon assorti rentré dans des bottes également noires en cuir souple. Tout en noir et blanc, il avait quelque chose d'un peu inquié-

tant.

— Quelle merveilleuse élève ! Tu es bien d'accord avec moi, n'est-ce pas ? lui demanda Yves en effleurant l'épaule de Betty-Ann. Veux-tu vérifier par toi-même la qualité de mon enseignement ?

— Bien sûr ! dit Christophe avec une légère inclination de la tête.

Puis, d'un geste gracieux, un peu suranné, il tendit la main à Betty-Ann qui hésita à la prendre, tant elle était partagée entre la peur et l'ardent désir de sentir le contact de sa peau. Mais en voyant le regard plein de défi qu'il posait sur elle, elle mit sa main sur la sienne avec une grâce très aristocratique.

Et elle commença à se mouvoir en cadence, exé-

cutant maintenant les pas avec aisance. La danse se présentait au début comme une confrontation, une opposition entre l'homme et la femme. Les paumes jointes en l'air, les deux partenaires traçaient d'invisibles cercles de leurs pieds, dans un sens puis dans l'autre. Le regard de Christophe ne quittait pas celui de Betty-Ann qui restait sur la défensive. Ensuite, il lui 110

passa la main autour de la taille et effleura ses lèvres avant de rejeter la tête en arrière comme l'exigeait la figure.

Puis le rythme devint plus rapide, la musique plus entraînante, le contact entre les deux partenaires plus étroit et intime. Les yeux toujours plongés dans ceux de Christophe, Betty-Ann releva fièrement le menton avec une expression de provocation. Après chaque figure, il lui enserrait plus fermement la taille et une douce chaleur commençait à l'envahir. Le duel se transformait en scène de séduction, et elle se sentit autant à sa merci que s'il avait pris ses lèvres. Pour lutter contre cette impression, elle se recula un peu, mais il l'attira de nouveau contre lui. Incapable de résister plus longtemps, elle s'abandonna et il se pencha aussitôt sur elle. Alors, au lieu de protester, elle entrouvrit les lèvres pour répondre à son baiser avec plus d'ardeur.

Elle sentait encore son souffle sur sa bouche lorsque la musique se tut. Ouvrant les yeux, elle vit avec désespoir le visage de Christophe s'éloigner du sien avec un sourire de triomphe.

— Votre professeur mérite des félicitations, mademoiselle.

Libérant sa taille, il lui fit un léger salut de la tête, tourna les talons et disparut.

Plus Christophe se montrait taciturne, plus la comtesse était ouverte et expansive, prenant même un certain plaisir à le provoquer.

— Tu as l'air préoccupé, Christophe, déclara-t-elle un soir, tandis qu'ils se mettaient à table pour le dîner.

111

Tu as des problèmes avec le bétail ? Une affaire de cœur qui tourne mal ?

Gênée, Betty-Ann prit son verre et se mit à contempler le vin qui l'emplissait.

— Ni l'un ni l'autre, grand-mère. J'ai faim, tout simplement, répondit Christophe, refusant de mordre à l'hameçon. Je n'ai aucun problème ! Ni avec le bétail ni avec les femmes.

— Tant mieux, fit la comtesse. J'espère que tu ne confonds pas les deux ?...

Christophe haussa les épaules. -

— Pas du tout. Pourtant, les deux exigent à la fois du tact et de la poigne.

Betty-Ann crut qu'elle allait avaler de travers le morceau de canard à l'orange qu'elle venait de porter à sa bouche.

— Et vous, Betty-Ann, avez-vous brisé beaucoup de cœurs en Amérique ? poursuivit la comtesse.

— Des dizaines ! répliqua-t-elle. Mais j'ai souvent remarqué que les hommes sont moins intelligents que les vaches, et qu'on se trompe en croyant qu'ils ont des bras... Car ils ont plutôt des tentacules...

— Vous êtes sans doute mal tombée, dit froidement Christophe.

— Ils sont tous pareils, dit Betty-Ann, ravie de le vexer en généralisant. Ils recherchent un corps pour en disposer à leur guise, ou bien une porcelaine de Saxe à mettre dans une vitrine !

— Et, à votre avis, comment les femmes aiment-elles être traitées par les hommes ? demanda-t-il tandis que la comtesse, ravie du résultat de son intervention, les laissait s'affronter.

— Comme des êtres humains possédant un esprit, 112

une sensibilité, des droits et des besoins. Et pas comme des objets de plaisir qu'ils peuvent rejeter lorsqu'ils en ont assez, ni comme des petites filles.

— Vous semblez avoir une piètre opinion des hommes, dit Christophe sans se douter qu'ils s'en étaient plus dit en quelques minutes que pendant tous les jours précédents.

— Ce sont les préjugés et les idées toutes faites qui me gênent, rétorqua Betty-Ann. Mon père a toujours traité ma mère comme une égale et tout partagé avec elle.

— Peut-être recherchez-vous un père dans les hommes que vous fréquentez, Betty-Ann ? demanda-t-il soudain.

Etonnée et décontenancée par sa question, elle resta un instant muette.

— Mais... non. Du moins, je ne le crois pas, finit-elle par dire en

essayant de voir clair en elle. Peut-être que je recherche la même force de caractère, la même gentillesse, mais sûrement pas une copie conforme...

Evidemment, j'aimerais rencontrer quelqu'un qui m'aime autant que mon père aimait ma mère, quelqu'un qui m'aime avec mes défauts et mes imperfections, qui m'accepte telle que je suis.

— Et quand vous l'aurez trouvé, qu'est-ce que vous ferez ? demanda Christophe avec un sourire indé-

finissable.

— Je serai heureuse, tout simplement, murmura-telle, les yeux fixés sur son assiette.

Le lendemain, Betty-Ann s'installa dehors pour peindre. La question inattendue de Christophe l'avait 113

troublée et elle avait eu du mal à s'endormir. Elle n'était pas sûre d'y avoir répondu exactement comme elle aurait voulu. Elle avait parlé un peu vite, sans ré-

fléchir assez, et cela la tracassait.

Maintenant, le dos réchauffé par le soleil, elle essayait de se concentrer sur sa palette et son pinceau. En vain. Car l'image obsédante de Christophe se substituait continuellement devant ses yeux à celle du châ-

teau, et elle le maudissait intérieurement de troubler autant son travail et sa vie.

Elle se retourna en entendant un bruit de moteur et, s'abritant les yeux à cause du soleil, elle vit une voiture qui venait vers le château. Lorsque l'auto s'arrê-

ta tout près, elle eut la surprise d'en voir descendre un grand jeune homme blond qu'elle connaissait bien.

— Tony ! s'écria-t-elle, à la fois sidérée et ravie.

Elle courut à sa rencontre. Il la prit par la taille et l'embrassa rapidement sur la bouche.

— Je pourrais te dire que je passais par là, dit-il en souriant. Mais je ne sais pas si tu me croirais... Tu as l'air en pleine forme !

Il voulut l'embrasser encore une fois, mais elle se déroba.

— Tony, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai été envoyé à Pâris par ma société et quand mes affaires ont été réglées, j'ai décidé de venir te voir.

— Tu as fait d'une pierre deux coups... dit-elle, vaguement déçue.

« Ce que j'aurais aimé, se dit-elle, c'est qu'il laisse tomber son travail et qu'il traverse l'Atlantique simplement parce qu'il ne supportait plus d'être séparé de moi. » Mais ce n'était pas le genre de Tony. Elle
ob-114

serva son visage agréable aux traits réguliers. Il était bien trop raisonnable pour suivre ses impulsions, et c'était justement ce qu'elle lui reprochait.

Voyant son air préoccupé, il l'embrassa doucement.

— Tu m'as manqué, tu sais.

— C'est vrai ?

Il lui mit un bras sur les épaules et ils se dirigèrent vers le chevalet de Betty-Ann.

— Bien sûr que c'est vrai ! J'espère que tu vas rentrer avec moi ?

— Je n'ai pas encore l'intention de rentrer. J'ai des engagements. Et certaines choses à tirer au clair.

— Quelles choses ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Je ne peux pas t'expliquer, Tony, dit-elle. J'ai à peine eu le temps de faire la connaissance de Ma grand-mère. Quand je pense à tout ce temps perdu...

— Tu ne peux tout de même pas rester ici vingt-cinq ans pour compenser le temps perdu ! Tu as laissé tes amis, ta maison, ta carrière à Washington... Betty-Ann, tu sais bien que je veux t'épouser, dit-il en s'arrê-

tant pour lui mettre les mains sur les épaules en la regardant en face. Il y a des mois que tu me repousses.

— Je ne t'ai jamais rien promis, Tony.

— Je sais bien.

Il la relâcha et jeta un coup d'œil autour de lui.

Désolée de lui faire de la peine, elle voulut lui expliquer ce qu'elle éprouvait.

— J'ai retrouvé- mes racines, tu vois. Ma mère a été élevée ici et ma grand-mère y vit encore. Regarde ce château... As-tu jamais rien vu de pareil ?

115

Il contempla la masse imposante du château.

— Très impressionnant, déclara-t-il sans enthousiasme. Immense. Probablement plein de courants d'air... Brrr... Parle-moi plutôt d'une bonne maison dans un quartier 'calme de Washington !

Décue par sa réaction, elle soupira et lui fit un petit sourire.

— C'est que tu n'as aucun lien avec ce pays.

— Parce que toi, tu en as ?

— Je n'en sais rien, murmura-t-elle en laissant errer son regard autour d'elle. Je n'en sais vraiment rien...

Il l'examina un instant et préféra changer de sujet.

— Barkley avait des papiers pour toi : J'ai préféré te les apporter au lieu de les mettre à la poste.

Barkley était l'homme d'affaires des parents de Betty-Ann et l'associé de Tony.

— Des papiers ?

— Oui, très confidentiels. Il n'a rien voulu me dire, sinon qu'il fallait que tu les aies le plus vite possible.

— Je verrai ça plus tard, dit-elle en songeant, dé-

couragée, à tous les papiers qu'elle avait eus entre les mains depuis la mort de ses parents. Viens... Je vais te présenter à ma grand-mère.

Tony fut plus impressionné par la comtesse que par le château. Betty-Ann constata avec satisfaction que, ce jour-là, la vieille dame était particulièrement en beauté. Elle reçut Tony dans le grand salon, lui offrit des rafraîchissements et se mit à le mitrailler de questions. Betty-Ann, très fière de sa grand-mère, les écou-tait sans rien dire.

« Il n'a aucune chance de s'en tirer, le pauvre », se 116

dit-elle en servant le thé. Comme elle tendait une tasse à sa grand-mère, elles échangèrent un coup d'œil complice. Son expression espiègle amusa tant Betty-Ann qu'elle faillit éclater de rire et qu'elle dut faire un effort pour assumer correctement son rôle de jeune fille de la maison.

En vraie renarde qu'elle était, la comtesse vérifiait tout simplement si Tony était un prétendant acceptable à la main de sa petite-fille. Et ce pauvre Tony était tellement impressionné qu'il ne se rendait compte de rien !

Au bout d'une heure de conversation, la comtesse savait tout sur Tony, son milieu familial, son éducation, ses violons d'Ingres, sa carrière, ses opinions poli-tiques et bien des détails que Betty-Ann elle-même ignorait. L'interrogatoire avait été mené avec tant de maestria qu'à la fin Betty-Ann eut envie d'applaudir.

— Quand dois-tu partir ? demanda-t-elle à Tony, venant à son secours avant que sa grand-mère s'inté-

resse au montant exact de son compte en banque.

— Demain matin à la première heure, dit-il. J'aimerais pouvoir rester davantage, mais...

Il conclut par un haussement d'épaules.

— Bien sûr le travail passe avant tout, dit la comtesse d'un air compatissant. Dînez avec nous ce soir et passez la nuit ici...

— Je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité...

— Abuser ? Mais pas du tout, assura-t-elle en ba-layant d'un geste ses

objections. Un ami de Betty-Ann, et qui vient de si loin... Je serais profondément offensée si vous refusiez de rester.

— C'est trop aimable à vous, madame.

117

— C'est un plaisir pour moi, dit la comtesse en se levant. Betty-Ann, faites le tour du propriétaire avec votre ami pendant que je fais préparer sa chambre.

Nous prenons- l'apéritif à sept heures et demie, monsieur Rollins. A tout à l'heure.

118

8

Debout devant son miroir, Betty-Ann rêvait. Vê-

tue d'une longue robe de crêpe lilas, aux plis vaporeux, elle repensait aux événements de cette journée qui avait été riche en émotions de toute sorte.

Lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec Tony, Betty-Ann lui avait fait faire le tour du jardin et du châ-

teau. Il avait apprécié la beauté du jardin mais à sa manière, concrète et limitée, sans saisir, au delà des simples noms de fleurs, les nuances subtiles de teintes, de couleurs et de parfums qui en faisaient tout le charme. Le vieux jardinier l'avait fait sourire, et la vue saisissante qu'on avait de la terrasse l'avait mis' vaguement mal à l'aise. Betty-Ann avait secoué la tête avec indulgence en se rendant compte qu'elle n'avait pas grand-chose de commun avec ce garçon qu'elle fréquentait pourtant depuis plusieurs mois.

En revanche, la châtelaine l'avait enthousiasmé. Il l'avait trouvée extraordinaire et prétendait n'avoir jamais rencontré de sa vie une dame de cet âge qui ressemblât si peu à une grand-mère. Betty-Ann était d'accord avec lui, mais pour des raisons sans doute un peu différentes. Oui, il trouvait que la comtesse avait des 119

allures de reine accordant ses audiences dans la salle du trône. Elle était très distinguée, disait-il, et s'était intéressée à tout ce qu'il lui avait raconté. C'était vrai aussi, mais c'était bien ce qui avait à la fois indigné et amusé Betty-Ann. Bien sûr, la comtesse avait été passionnée par les confidences de ce cher, de ce brave Tony, mais ce qu'il ne savait pas, c'était qu'elle avait de bonnes raisons pour cela...

Après avoir installé Tony dans une chambre placée stratégiquement à l'autre bout du vestibule par la comtesse, Betty-Ann avait rendu visite à celle-ci sous le prétexte de la remercier d'avoir invité Tony.

Assise devant un élégant secrétaire Régence portant les armoiries de la famille Kergalen, la comtesse était en train d'écrire. Elle avait accueilli Betty-Ann avec le sourire faussement innocent d'un chat qui vient d'avalier un canari.

— Alors ? avait-elle dit en lui faisant signe de s'asseoir. J'espère que votre ami a trouvé sa chambre agréable ?

— Oui, grand-mère. Je vous suis très reconnaissante de l'avoir invité à passer la nuit ici.

— Ce n'est rien, ma chérie. Cette maison est la vôtre.

— Merci, grand-mère.

Après quoi, Betty-Ann lui avait laissé l'initiative de la conversation.

— Ce garçon est extrêmement bien élevé.

— Oui.

— Et assez séduisant, dans son genre.

— Oui, oui.

— Personnellement, je préfère les hommes qui ont davantage de personnalité, de vitalité, qui sont 120

plus... typés, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, grand-mère, je vois très bien.

— Je préfère le genre... viril.

— Oui, je sais.

— Mais M. Rollins est un homme très intelligent, bien élevé, raisonnable, honnête...

« Et ennuyeux ! » avait songé Betty-Ann, mais elle avait dit :

— Il se dévoue beaucoup pour les autres...

— Ses parents doivent être des gens très bien, avait ajouté la comtesse, sans relever l'ironie de Betty-Ann. Je suis sûre que Christophe sera content de faire sa connaissance.

Betty-Ann avait aussitôt ressenti un léger malaise.

— Peut-être...

— Si, si ! Christophe va être ravi de connaître quelqu'un qui vous touche de si près.

— Je ne vois pas pourquoi il serait tellement ravi, grand-mère ? s'était inquiétée Betty-Ann, très gênée.

— Je suis sûre, ma chérie, qu'il va être fasciné par votre M. Rollins.

— Tony n'est pas mon M. Rollins, avait protesté Betty-Ann en se levant. Et à mon avis, il n'a rien de commun avec Christophe.

— Vraiment ? s'était étonnée la comtesse avec un air-si naïf que Betty-Ann avait failli éclater de rire.

— Grand-mère, je sais que vous êtes très maligne, mais dites-moi ce que vous mijotez...

Elle avait jeté à Betty-Ann un regard innocent comme celui d'un agneau.

— Ma chérie, je ne vois pas ce que vous voulez dire. D'ailleurs, je dois terminer ma correspondance. A 121

ce soir.

Obligée de quitter la pièce, Betty-Ann était restée sur sa faim...

Et maintenant, debout devant le miroir, dans sa robe lilas, elle s'apprêtait à descendre pour le dîner.

Elle rejeta ses boucles blondes en arrière et essaya de se détendre un peu. Il allait falloir jouer serré... Elle fixa ses boucles d'oreilles. Si elle ne se trompait pas, sa grand-mère avait l'intention de provoquer des étin-celles au dîner, et il n'était pas question de tomber dans le piège qu'elle ne manquerait pas de tendre...

Betty-Ann sortit et alla frapper à la porte de la chambre de Tony.

— C'est moi, Tony... Betty-Ann ! Tu es prêt ?

Elle entra et le trouva en train d'essayer vainement de fixer l'un de ses boutons de manchette.

— Tu as un problème ? demanda-t-elle avec un large sourire.

— Tu trouves ça drôle, hein ? C'est épouvantable mais je suis incapable de faire quoi que ce soit de la main gauche.

— Mon père était comme toi, dit-elle avec une pointe de nostalgie. Mais pour les gros mots, il ne crai-gnait personne ! Ses pauvres boutons de manchette, ce qu'ils ont pu en entendre ! Laisse-moi faire... là... je ne sais pas ce que tu serais devenu si je n'étais pas passée...

— J'aurais laissé ma main dans ma poche toute la soirée, dit-il tranquillement. Après tout, ça fait décontracté... et très européen !

— Oh ! Tony... Quelquefois, tu es vraiment atten-drissant, tu sais.

Ils entendirent un bruit de pas dans le couloir.

122

C'était Christophe. Il s'arrêta un instant devant la porte ouverte, juste au moment où Betty-Ann, riant aux éclats, -tenait la main de Tony dans la sienne pour fixer le bouton de manchette. Puis il s'inclina légèrement et poursuivit son chemin. Betty-Ann rougit, dé-
contenancée.

— Qui est-ce ? demanda Tony sans chercher à cacher sa curiosité.

Elle baissa la tête pour qu'il ne remarque pas sa confusion.

— Le comte de Kergalen, dit-elle le plus naturellement possible.

— Pas le mari de ta grand-mère, tout de même ?

En voyant son air ahuri, Betty-Ann éclata de rire à nouveau.

— Oh, Tony, tu es incroyable ! déclara-t-elle, les yeux brillants. Christophe est le comte en titre et le petit-fils de la comtesse.

— Ah, je comprends... C'est ton cousin.

Betty-Ann lui expliqua l'histoire compliquée de sa famille et ses liens avec le comte.

— Tu vois, dit-elle, en lui prenant le bras pour l'entraîner dehors, nous sommes cousins, comme disent les Français, à la mode de Bretagne !

— Un cousin qui a tout pour plaire, en somme...

grommela-t-il.

— Ne sois pas ridicule !

Mais elle ne put s'empêcher de rougir en songeant aux baisers fougueux de Christophe. Tony fit semblant ne n'avoir rien remarqué et ils descendirent, bras dessus, bras dessous.

Lorsqu'ils entrèrent au salon, Betty-Ann vit que Christophe la détaillait de la tête aux pieds. Comme à 123

l'accoutumée, son visage ne trahissait aucune émotion, mais elle aurait donné n'importe quoi pour savoir ce qu'il pensait.

— Ah, voilà Betty-Ann et M. Rollins !

Telle une reine au milieu de sa cour, la comtesse siégeait près de la cheminée, dans un grand fauteuil recouvert de brocart.

— Christophe, puis-je te présenter M. Anthony Rollins, qui arrive d'Amérique. Il est l'invité de Betty-Ann. Monsieur Rollins, permettez-moi de vous présenter votre hôte, le comte de Kergalen.

Elle avait insisté sur le titre, légèrement mais suffisamment pour qu'il ne fasse pas de doute que Christophe était le maître du château.

Betty-Ann vit les deux hommes échanger les politesses d'usage en s'observant comme des adversaires avant le combat.

Christophe servit à sa grand-mère son apéritif habituel, et un vermouth à Betty-Ann. Quant à Tony, il prit un cognac. Betty-Ann se retint d'éclater de rire lorsqu'elle vit l'air intrigué de Christophe devant cet étrange choix : du cognac avant le repas !

La conversation ne languissait pas grâce à la comtesse qui utilisait à merveille, es renseignements qu'elle avait soutirés un peu plus tôt, à Tony.

— Cela me rassure de savoir que Betty-Ann est en de si bonnes mains en Amérique, dit-elle, ignorant le coup d'œil de travers de sa petite-fille. Vous êtes...

amis depuis un certain temps, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Tony en caressant affectueusement la main de Betty-Ann. Nous nous sommes rencontrés il y a environ un an, à un dîner. Tu te rappelles, ma ché-

rie ?

124

— Bien sûr. Chez les Carson.

— Un si long voyage pour rester si peu de temps ! reprit la comtesse avec un sourire indulgent.

Comme c'est gentil ! Tu ne trouves pas, Christophe ?

— Si, si.

Allait-elle se taire, à la fin ? Que manigançait-elle encore ? Elle savait très bien que Tony était venu pour affaires !

— Quel dommage que vous ne puissiez rester ici plus longtemps, monsieur Rollins. C'est merveilleux pour Betty-Ann de retrouver un compatriote. Savez-vous monter à cheval ?

— Monter à cheval ? Heu... non, pas du tout.

— C'est dommage. Betty-Ann a pris des leçons ici. Est-ce que ton élève a fait des progrès, Christophe ?

— Beaucoup, répondit-il en regardant Betty-Ann.

Elle est douée et maintenant qu'elle est un peu moins raide, elle progresse. N'est-ce pas, Betty-Ann ?

— Oui, dit-elle, déconcertée par cet accès d'amabilité qui contrastait avec sa froideur des jours précé-

dents. Je suis heureuse que vous m'ayez encouragée à essayer.

— Ça m'a fait plaisir, déclara-t-il avec un sourire énigmatique qui augmenta encore la confusion de Betty-Ann.

— Peut-être qu'à votre tour, vous aurez l'occasion de servir de professeur à M. Rollins ? demanda la comtesse.

Tout à coup, Betty-Ann comprit... Sa coquine de grand-mère allait tout de même un peu trop loin. Elle s'amusait — c'était évident — à exciter Christophe et Tony l'un contre l'autre et l'enjeu de la partie, c'était...

125

Betty-Ann elle-même !

Elle fut d'abord révoltée par sa découverte mais son irritation disparut au premier clin d'œil malicieux que lui fit la comtesse en cachette.

— Oh, grand-mère... je ne suis pas encore capable d'enseigner l'équitation ! Vous oubliez que je n'ai pris que deux leçons jusqu'ici !

— Mais vous allez en prendre d'autres, non ? dit-elle en se levant avec une souplesse surprenante. Monsieur Rollins... voulez-vous être assez gentil pour m'accompagner jusqu'à la salle à manger ?

Tony sourit, flatté, lui offrit son bras et ils quittèrent la pièce.

Christophe tendit la main à Betty-Ann.

— Je crains, ma très chère, que vous n'ayez pas le choix du cavalier...

— Je me contenterai de ce que j'ai, rétorqua-t-elle, ignorant les

battements accélérés de son cœur au contact de la main de Christophe.

— Votre Américain n'a pas l'air pressé, commen-

ça-t-il. Il vous connaît depuis un an et il n'est pas encore votre amant ?

Subitement écarlate, elle le regarda avec indignation.

— Vraiment, Christophe, vous m'étonnez. Quelle observation vulgaire !

— Mais vraie, répliqua-t-il, imperturbable.

— Il y a des hommes qui ne pensent pas qu'au sexe. Tony est extrêmement gentil et prévenant. Il n'est pas grossier, comme... comme certains autres.

Il sourit d'un air suffisant en lui caressant doucement le poignet.

— Est-ce que votre pouls bat plus vite, comme il 126

le fait en ce moment, quand votre Tony vous prend la main ? Est-ce que votre cœur s'emballe ?

Mettant tout à coup sa main sur le cœur de Betty-Ann qui galopait comme un cheval fou, il déposa sur ses lèvres un baiser presque tendre, si différent de ceux qu'il lui avait donnés jusque-là qu'elle en vacilla, tout étourdie.

Il l'embrassa ensuite sur tout le visage, légèrement, en insistant sur les coins de la bouche. Lorsqu'il lui mordilla le lobe de l'oreille, un long frisson la parcourut tout entière et elle gémit de plaisir. Puis ses doigts remontèrent paresseusement le long de son dos nu. Frémissante, elle se renversa en arrière et, les yeux clos, les lèvres entrouvertes, elle s'abandonna à sa volonté. Il déposa un léger, très léger baiser sur sa bouche puis descendit le long du cou tandis que ses mains enveloppaient ses seins avant de parcourir toutes les courbes de son corps.

Haletante, elle répétait son nom et attendait, sans oser le demander, qu'il prenne ses lèvres avec la même passion que celle qu'il avait déjà manifestée. S'offrant totalement à lui, elle essaya, d'un geste qui était une prière muette, de l'attirer contre elle.

— Dites-moi, murmura-t-il soudain avec une ironie non dissimulée, est-ce que Tony vous a déjà entendue soupirer son nom ? Est-ce qu'il a

déjà senti votre corps fondre contre le sien, lorsqu'il vous tenait dans ses bras ?

Stupéfaite, elle fit deux pas en arrière. Le désir cédait le pas, en elle, à la colère et à l'humiliation.

— Vous êtes trop sûr de vous, Christophe, s'indigna-t-elle. Ce que je ressens dans les bras de Tony ne vous regarde pas !

127

— C'est ce que vous croyez mais nous reparlerons de tout cela plus tard, ma belle. Allons dîner, maintenant, dit-il avec un sourire exaspérant. Grand-mère et votre Rollins doivent se demander ce que nous fabri-quons !

Dans la salle à manger, ils trouvèrent la comtesse en grande conversation avec Tony, en train de lui montrer sa collection de boîtes anciennes de Fabergé, joli-ment disposées sur un grand buffet.

Ils passèrent à table où, après les huîtres sauce Mornay et les œufs pochés Babouche, on servit un homard grillé particulièrement succulent. Si la cuisinière était un dragon, comme l'avait annoncé Christophe à Betty-Ann, le jour de son arrivée, c'était un dragon bourré de talent ! La conversation, qui se dé-

roulait entièrement en anglais en l'honneur de Tony, était impersonnelle et agréable et, vers le milieu du repas, Betty-Ann commença à se sentir plus détendue.

— Je suppose que cela a dû être facile pour ta mère, de passer de ce château à votre maison de Georgetown, Betty-Ann, dit soudain Tony.

Elle le regarda, étonnée.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Eh bien, ici, tout est beaucoup plus vaste, bien sûr, mais comme à Georgetown, les plafonds sont hauts, il y a des cheminées dans toutes les pièces, et les meubles ont le même style. Même les rampes d'escalier se ressemblent ! Tu as remarqué ça ?

— Oui, répondit-elle. Je n'y avais pas pensé. Mon père a certainement choisi cette maison de Georgetown à cause de ces ressemblances et ma mère l'a meublée comme sa maison natale... C'est vrai, les rampes

cendre à cheval dessus. Je partais du second étage et je m'écrasais sur le pilier du premier pour repartir de là et m'écraser à nouveau sur le pilier du rez-de-chaussée !

avoua-t-elle en riant. Et maman disait que le reste de mon anatomie devait être aussi dur que ma tête pour résister à un tel traitement !

— Je faisais pareil, dit Christophe, au grand étonnement de Betty-Ann. Pourquoi descendre à pied lorsqu'il suffit de se laisser glisser ?

L'image d'un petit garçon brun glissant sur la rampe sous les yeux indulgents de sa ravissante mère surgit dans l'esprit de Betty-Ann. Elle sourit et vit que Christophe souriait aussi.

Ils terminèrent le dîner par un soufflé aux raisins secs, léger comme un nuage, et arrosé de champagne brut pétillant. Tout à fait remise de ses émotions, Betty-Ann se sentait heureuse.

Lorsqu'ils furent revenus au salon, elle préféra cependant ne plus boire car elle savait que cette impression de bien-être était en partie due à l'alcool. Quant à la scène qui avait eu lieu au salon, avant le dîner, elle préférait l'oublier. Personne ne semblait remarquer son état euphorique, ses joues rouges et ses réponses distraites. Tous ses sens en éveil, elle prenait plaisir à entendre les voix de basse profonde des deux hommes s'opposer au soprano plus léger de sa grand-mère. Elle respirait avec un plaisir sensuel la fumée du cigare de Christophe, qui dérivait vers elle et se mêlait à son parfum et à celui de la comtesse, ainsi qu'à l'odeur des bouquets de roses disposés un peu partout dans la pièce. Comme tout lui semblait harmonieux, délicieux : les lumières tamisées, les rideaux agités doucement par la brise nocturne, le cliquetis des verres...

129

La comtesse trônait, magnifique, dans son fauteuil recouvert de brocart, en buvant à petites gorgées de la crème de menthe dans un verre en cristal serti d'or.

Assis l'un en face de l'autre, Tony et Christophe étaient aussi différents que le jour et la nuit ou... qu'un ange et un démon.

Il y avait Tony, le bon, le gentil, l'ennuyeux Tony qui tentait sa chance

en douceur. Tony, l'homme organisé, raisonnable. Qu'éprouvait-elle pour lui ? De l'affection, de la gratitude. Un sentiment tendre, sécurisant.

Et puis, il y avait Christophe. Arrogant, dominateur, exaspérant. Excitant aussi... Exigeant, prenant ce qu'il avait envie de prendre, accordant ses sourires au compte-gouttes, et qui lui avait volé son cœur comme un bandit de grands chemins. Lunatique, alors que Tony était toujours d'humeur égale. Autoritaire, alors que Tony était persuasif. Mais si les baisers de Tony étaient agréables, émouvants même, ceux de Christophe étaient enivrants; ils changeaient son sang en feu et la transportaient dans l'univers, inconnu d'elle, de la sensualité et de la volupté. Et l'amour qu'elle éprouvait pour lui n'était ni tendre ni sécurisant, mais impétueux et fatal.

— Quel dommage que vous ne jouiez pas de piano, Betty-Ann.

La voix de la comtesse la rappela brusquement à la réalité.

— Oh, mais elle joue, madame, révéla Tony avec un large sourire. Affreusement mal, mais elle joue !

— Traître !

— Vous ne jouez pas bien ? Vraiment ? demanda la comtesse, comme si elle croyait à une plaisanterie.

130

— Je suis désolée de jeter une fois de plus la dis-grâce sur la famille, grand-mère, mais je joue vraiment très mal. Tony lui-même, et il n'a pourtant pas l'oreille musicienne, s'en est rendu compte...

— Tu réveillerais un mort, ma chérie !

Tony repoussa d'un geste familier une mèche de cheveux qui retombait sur les yeux de Betty-Ann. Elle lui sourit et se tourna vers sa grand-mère.

— C'est vrai. Oh ! Grand-mère... vous avez l'air catastrophée !

— Gaëlle jouait si bien, dit la comtesse.

— Elle n'a jamais pu comprendre comment je pouvais massacrer la musique de cette façon. Et elle a fini par m'abandonner à mes pinceaux. Elle avait pourtant une patience à toute épreuve !

— Tant pis, déclara la comtesse. Puisque vous ne pouvez rien nous jouer, ma petite, peut-être pouvez-vous emmener M. Rollins faire un petit tour dans le jardin ? Betty-Ann adore faire des promenades la nuit, confia-t-elle à Tony avec un sourire machiavélique.

131

9

Pour la seconde fois, Betty-Ann se promenait dans le jardin, au clair de lune, avec un grand et beau jeune homme, et pour la seconde fois, ce jeune homme n'était pas Christophe. Ils marchaient en se tenant amicalement par la main et profitaient sans rien dire de cette magnifique soirée d'été.

— Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

La question de Tony brisa le silence comme une vitre qu'on aurait cassée. Betty-Ann s'arrêta et le regarda.

— Je sais ce qui t'arrive, Betty-Ann, reprit-il en lui caressant légèrement la joue. Tu essaies de ne pas le montrer mais tu es folle de lui.

Malheureuse, confuse, elle balbutia :

— Tony, je... je ne voulais pas... Il ne me plaît même pas vraiment.

— Seigneur ! Que j'aimerais ne pas te plaire comme lui !
Malheureusement...

— Oh, Tony !

— Tu as toujours été honnête avec moi, ma ché-

rie. Tu n'as rien à te reprocher. J'espérais, à force de constance et de ténacité, finir par te convaincre de m'aimer un peu... soupira-t-il en se remettant à mar-132

cher, entraînant Betty-Ann. Tu as l'air aussi délicate qu'une fleur. On a l'impression que si l'on te touche, tu vas te casser... mais tu es incroyablement forte. Tu ne flanches jamais. Depuis un an, j'essaie de me rendre indispensable, mais je dois me rendre à l'évidence : tu n'as pas besoin de moi.

— Oh, Tony... mes sautes d'humeur et mon sale caractère t'auraient rendu fou, à la longue. Je n'aurais jamais été comme tu aurais voulu que je sois et nous aurions fini par nous haïr.

— Je sais tout cela. Je le sais depuis longtemps mais je refusais de l'admettre. Quand tu es partie pour la Bretagne, j'ai compris que tout était fini entre nous.

Et si je suis venu ici, Betty-Ann, c'est pour te voir une dernière fois...

Ses paroles semblaient si définitives qu'elle s'en étonna.

— Mais nous nous reverrons, Tony ! Nous serons toujours bons amis. Et je vais bientôt rentrer...

Ils s'arrêtèrent de nouveau et échangèrent un long regard.

— Tu le crois vraiment ? dit-il tristement en l'entraînant vers le château.

Le lendemain, il faisait un soleil radieux lorsque Betty-Ann fit ses adieux à Tony. Celui-ci avait déjà pris congé de la comtesse et de Christophe, et Betty-Ann le raccompagnait jusque dans la cour où il avait garé une petite Renault rouge de location.

Il prit ses deux mains dans les siennes.

— Sois heureuse, Betty-Ann... Et pense à moi de temps en temps.

133

— Bien sûr, Tony. Je t'écirai pour t'avertir de mon retour.

Il lui sourit et la contempla longuement, comme pour s'imprégner de chaque détail de sa personne.

— Je penserai à toi telle que je te vois ce matin, en robe jaune, avec le

soleil qui joue dans tes cheveux et le château derrière toi. La belle Betty-Ann Smith aux yeux d'or...

Il approcha son visage du sien et elle eut brusquement la certitude qu'elle ne le reverrait jamais plus.

Jetant ses bras autour de son cou, elle s'accrocha dé-

sespérément à lui, son seul et dernier lien avec le passé. Il embrassa ses cheveux.

— Au revoir, ma chérie, dit-il en souriant.

Il lui caressa la joue. Se retenant pour ne pas fondre en larmes, elle s'efforça de lui sourire aussi.

Il monta dans la voiture, démarra aussitôt et, après un dernier signe de la main, s'engagea dans la grande allée qui menait à la route. Déjà, la voiture n'était plus qu'un petit point dans le lointain tandis que les larmes ruisselaient sur les joues de Betty-Ann.

A ce moment, elle sentit une main qui se posait sur sa taille. La comtesse la regardait avec compréhension et sympathie.

— Vous êtes triste de le voir partir, ma petite fille...

Betty-Ann appuya sa tête contre l'épaule de sa grand-mère.

— Oui, grand-mère, très triste.

— Mais vous n'êtes pas amoureuse de lui.

C'était une affirmation, pas une question, et Betty-Ann soupira, s'essuya les joues et renifla comme une petite fille.

134

— Je l'aime énormément. Il va beaucoup me manquer. Je crois que je vais aller dans ma chambre pleurer un bon coup...

— Excellente idée. Il n'y a pas de meilleur remède pour se calmer. Allez vite, mon enfant. Allez...

Betty-Ann rentra au château en courant. Comme elle se précipitait dans l'escalier, elle ne put éviter Christophe qui descendait. Il l'attrapa par les épaules.

— Regardez où vous allez, lui dit-il d'une voix moqueuse, ou vous finirez par écraser votre joli petit bout de nez sur un mur !

Elle essaya de se dégager mais, sans 'effort apparent, il la maintint immobile et lui prit le menton pour l'obliger à redresser la tête. Lorsqu'il vit son visage baigné de larmes, son sourire se figea et, l'air surpris et compatissant, il esquissa un geste impuissant.

— Betty-Ann ? murmura-t-il avec une tendresse qu'elle ne lui avait encore jamais connue.

— Oh, je vous en prie, bredouilla-t-elle, éperdue.

Lâchez-moi !

Elle se débattit mollement, ne sachant plus si elle voulait qu'il la lâche ou qu'il la retienne prisonnière.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il en la retenant par le bras.

« Oui, espèce d'idiot... m'aimer ! » hurla-t-elle in-térieurement.

— Non, répondit-elle cependant en montant l'escalier. Non, non et non !

Et courant dans sa chambre, elle claqua la porte et se jeta sur son lit.

Après avoir beaucoup pleuré, elle se sentit mieux et à nouveau capable de regarder l'avenir en face. Elle aperçut alors sur son bureau l'enveloppe que Tony lui

avait remise en arrivant, de la part de Barkley. L'ayant ouverte, elle s'assit sur le lit et en étala le contenu sur la couverture si finement brodée.

Il y avait une feuille avec l'en-tête du cabinet de Barkley - c'est-à-dire de Tony - ; et une autre enveloppe cachetée. Elle prit-la page dactylographiée et ce qu'elle y lut la plongea dans la plus grande perplexité.

« Chère mademoiselle Smith,

« Ci-joint une enveloppe à votre nom contenant une lettre de votre père. Cette lettre m'a été remise avec l'ordre de ne vous la donner que

si vous entriez en contact avec la famille de votre mère, en Bretagne.

Apprenant par Anthony Rollins que vous résidiez actuellement au château de Kergalen, chez votre grand-mère maternelle, je lui confie la précieuse lettre afin qu'il vous la remette au plus vite.

« Si vous m'aviez fait part de votre projet, j'aurais accédé plus tôt au désir de votre père. J'ignore, bien entendu, le contenu de sa lettre, mais je ne doute pas qu'elle vous sera d'un grand réconfort. Bien à vous, M. Barkley. »

Betty-Ann ouvrit la seconde enveloppe et en sortit la lettre de son père. Ses yeux se remplirent de larmes en voyant son écriture familière. Se reprenant, elle se mit à lire ce long message.

« Ma petite Betty-Ann,

« Lorsque tu liras cette lettre, ta mère et moi ne serons plus auprès de toi. Je te supplie de ne pas trop t'affliger, car notre amour pour toi restera à jamais 136

aussi fort et vrai que la vie même.

« Tu as dix ans aujourd'hui, tandis que j'écris cette lettre. Tu es le portrait de ta mère et tu es si ravissante que je redoute déjà tous les garçons qui te feront la cour. Je t'observais ce matin. Tu étais assise dans le jardin sans bouger (ce qui est rarissime - j'ai plutôt l'habitude de te voir patiner sur les trottoirs ou descendre l'escalier à cheval sur la rampe), mon carnet de croquis sur les genoux et un crayon à la main et, très concentrée, tu dessinais un massif d'azalées. J'ai compris, à ma grande fierté mais aussi à mon grand désespoir, que tu as grandi et que tu ne seras plus jamais une petite fille. J'ai compris aussi que je devais t'écrire certaines choses que tu aurais peut-être besoin de comprendre un jour.

« Je vais donner des instructions à Barkley pour qu'il ne te remette cette lettre que si ta grand-mère maternelle, ou un autre membre de la famille de ta mère, cherchait à prendre contact avec toi. Sinon tu ne connaîtras jamais le secret que ta mère et moi avons gardé pour nous depuis plus de dix ans.

« Lorsque ta mère m'est apparue pour la première fois, tel un ange descendu du ciel, je suis tombé sur-le-champ amoureux d'elle. Mais j'ai

lutté de toutes mes forces contre ce sentiment et essayé de me concentrer sur mon travail : on m'avait, en effet, fait venir pour faire son portrait. J'étais payé pour cela.

« C'est vrai, elle ressemblait à un ange. Mais elle était aussi la fille de la maison, issue d'une très vieille famille de l'aristocratie locale. C'est ce que je ne cessais de me répéter. Jonathan Smith, artiste itinérant, n'avait pas le droit de posséder une jeune fille comme 137

elle, même en rêve. Encore moins dans la réalité. J'ai pensé alors que j'allais sûrement mourir d'amour. Je voulais la quitter, trouver une excuse pour m'en aller.

Je n'en ai pas eu le courage et, aujourd'hui, je remercie le ciel de ne pas l'avoir fait.

« Un soir où je me promenais dans le jardin, je l'ai rencontrée. J'ai voulu faire demi-tour mais elle m'a retenu et j'ai vu dans ses yeux ce que je n'aurais jamais osé rêvé : elle m'aimait. J'en aurais hurlé de joie si je n'avais été conscient des obstacles qui se dressaient sur notre chemin. Elle était fiancée, on l'avait promise à un autre homme. Nous n'avions pas le droit de nous aimer. Mais qu'est-ce .que le droit a à faire avec l'amour, je te le demande, Betty-Ann ? Pour certains, nous sommes condamnables; pas pour toi, j'en suis sûr.

Après avoir beaucoup parlé et versé des torrents de larmes, nous avons renoncé à ce qu'on appelle l'honneur, et nous nous sommes mariés. Gaëlle m'a supplié de garder notre mariage secret jusqu'à ce qu'elle trouve le moment favorable pour en informer Jean-Paul et sa mère. Je n'étais pas d'accord, mais j'ai consenti : elle avait sacrifié tant de choses pour moi que je ne pouvais rien lui refuser.

« Au même moment, j'ai été confronté à un autre problème tout aussi délicat. La comtesse, ta grand-mère, avait en sa possession une madone de Raphaël qui se trouvait en évidence, au salon. Elle m'avait informé que le tableau appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Après Gaëlle, c'était là ce qu'elle chérissait le plus. Il symbolisait pour elle la continuité de sa famille; c'était le seul trésor qui lui restait. Ayant regardé le tableau de près, j'avais soupçonné que c'était 138

un faux. Je décidai de n'en rien dire, pensant que la comtesse en avait peut-être fait faire elle-même une copie pour des raisons personnelles : les Allemands lui avaient tant pris — son mari, ses biens — qu'ils

avaient pu également emporter le Raphaël. Lorsqu'elle déclara qu'elle avait décidé de faire don du tableau au musée du Louvre pour que le grand public puisse aussi en profiter, je fus pris de panique. J'aimais cette femme pour son orgueil, sa détermination, sa distinction et sa dignité. Je compris qu'elle croyait à l'authenticité du tableau et je craignais de lui faire du mal en lui disant la vérité. Mais je savais aussi qu'elle serait complètement anéantie si le scandale éclatait au grand jour et salissait sa fille Gaëlle. Je ne pouvais pas laisser faire une chose pareille. J'offris de nettoyer la toile afin de pouvoir l'examiner avec soin. Je la transportai dans mon atelier, en haut de la tour, et là, j'acquis la certitude que c'était une copie.

« J'étais en train de réfléchir à ce qu'il convenait de faire lorsque je découvris une lettre cachée à l'inté-

rieur du cadre. C'était une confession signée du premier mari de la comtesse, un cri de désespoir. Il avouait qu'il avait perdu presque tous ses biens, ainsi que ceux de sa femme, qu'il s'était fortement endetté et qu'il avait vendu le tableau aux Allemands qui, pensait-il, n'allaient pas tarder à gagner la guerre. Il en avait fait faire une copie en cachette de la comtesse, pensant que l'argent qu'il avait tiré du vrai tableau l'aiderait à tenir tant bien que mal jusqu'à la fin de la guerre et préserverait son domaine. Puis, pris de re-mords, il avait décidé d'aller rendre l'argent aux Allemands et de récupérer le tableau. Il demandait qu'on 139

lui-pardonne si sa démarche restait infructueuse.

« Je finissais de lire cette lettre quand Gaëlle est entrée dans l'atelier. Je ne pus lui cacher ma réaction ni la lettre que j'avais encore dans la main. C'est ainsi que je fus amené à partager mon secret avec celle dont je voulais le bonheur plus que tout au monde. Je découvris alors que la femme que j'aimais possédait une force de caractère peu commune, supérieure à celle de la plupart des hommes. Elle voulut à tout prix préserver la comtesse de l'humiliation en lui cachant la supercherie. Nous prîmes donc ensemble la décision de faire disparaître le tableau et de faire croire qu'il avait été volé. Peut-être avons-nous eu tort d'agir de la sorte, mais nous n'avons trouvé aucune autre solution.

« Bientôt, Gaëlle ne put cacher plus longtemps à sa mère que nous étions mariés : pour notre immense joie, elle attendait un enfant, toi, le fruit de notre amour, qui allait occuper une si grande place dans notre vie.

« Lorsqu'elle informa sa mère de notre mariage et de sa grossesse, celle-ci entra dans une violente colère.

C'était son droit, Betty-Ann, et l'animosité qu'elle ressentait pour moi était parfaitement justifiée. Je lui avais pris sa fille sans son consentement et, agissant ainsi, j'avais sali l'honneur de sa famille. Dans sa rage, elle déshérita Gaëlle et exigea que nous quittions le château pour ne plus jamais y revenir. Je pense qu'avec le temps, elle serait revenue sur sa décision car Gaëlle était l'être qu'elle aimait le plus au monde. Mais le même jour, elle se rendit compte de la disparition du Raphaël et elle m'accusa d'avoir volé le trésor de sa famille. Je ne pouvais pas me défendre : ta mère me 140

suppliait de garder le silence. Alors j'ai emmené ma femme loin du château, de son pays, de sa famille, de son héritage... Ici, en Amérique.

« Nous n'avons plus jamais parlé de cette histoire trop douloureuse et nous nous sommes efforcés de construire notre vie et de cimenter notre union autour de toi.

« Maintenant, tu connais mon secret et tu eh portes — je t'en demande pardon — la responsabilité.

Peut-être que quand tu liras cette lettre, il te sera possible de révéler la vérité. Sinon, qu'elle demeure à jamais dissimulée, comme le faux tableau, derrière quelque chose d'infiniment plus précieux. Fais ce que ton cœur te dictera.

Ton père qui t'aime. »

Betty-Ann, qui avait lu en pleurant, s'essuya les joues et respira profondément. Elle alla à la fenêtre et regarda ce jardin où ses parents s'étaient déclaré leur amour.

« Que faire ? songea-t-elle. Si j'avais eu cette lettre entre les mains il y a un mois, je l'aurais tout de suite montrée à la comtesse, mais maintenant... je ne sais plus quoi faire... »

Pour laver le nom de son père, devait-elle révéler un secret demeuré caché pendant vingt-cinq ans ? Cela ne rendrait-il pas inutile le sacrifice de ses parents ?

Son père lui recommandait d'écouter la voix de son cœur mais, après

cette douloureuse lecture, elle avait tant de chagrin qu'elle était incapable de penser à quoi que ce soit. L'idée d'aller trouver Christophe lui traversa l'esprit, mais elle la rejeta immédiatement. Se

141

confier à lui ne ferait que la rendre plus vulnérable à ses yeux, et plus dépendante de lui.

Elle se dit qu'elle avait besoin de réfléchir tranquillement. Elle devait agir avec discernement; elle n'avait pas le droit de se tromper.

Et brusquement, elle se souvint de l'impression de liberté qu'elle avait éprouvée en traversant les bois à cheval. C'était cette impression-là qu'elle devait retrouver si elle voulait y voir plus clair. Elle enfila à la hâte un pantalon et une chemise et, se précipitant dehors, courut vers les écuries.

142

10

Lorsque Betty-Ann lui demanda de seller Babette, le valet de ferme la regarda d'un air bizarre et lui ré-

pondit poliment qu'il n'avait reçu aucun ordre du comte. Pour une fois, Betty-Ann dut se prévaloir de ses origines et l'informer qu'étant la petite-fille de la comtesse, elle n'avait pas à justifier les ordres' qu'elle donnait.

Le valet, grommelant quelque chose en breton, finit par s'exécuter. Elle se mit en selle et s'engagea dans le chemin qu'elle avait pris avec Christophe le jour de sa première leçon d'équitation.

Il faisait bon, les bois étaient calmes, et elle s'efforçait de ne penser à rien, dans l'espoir qu'une solution à son problème s'imposerait soudain à son esprit.

Elle commença par marcher au pas, fière de maîtriser la jument qui lui semblait maintenant comme un pro-longement d'elle-même. Puis elle décida de passer au petit galop.

Le vent souleva bientôt ses cheveux et elle retrouva cette impression de liberté qu'elle recherchait. Elle avait mis dans la poche arrière de son pantalon la lettre de son père qu'elle avait l'intention de relire en arrivant au sommet de la colline qui dominait le village.

143

Elle avançait avec assurance lorsqu'elle entendit Christophe crier : il arrivait derrière elle sur -son étalon au galop. En se retournant pour mieux le voir, elle éperonna par mégarde le flanc de Babette qui, prenant cela pour un ordre, partit au triple galop. Betty-Ann dut s'agripper de toutes ses forces pour ne pas être désarçonnée et, ne pensant qu'à se maintenir en selle, elle en oublia de tirer sur les rênes pour freiner sa monture.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Christophe fut à sa hauteur. Il lui prit les rênes des mains et tira vigoureusement dessus en jurant.

Babette s'arrêta enfin et Betty-Ann, rassurée, ferma les yeux.

— Qu'est-ce qui vous prend de filer en me voyant ? demanda-t-il en lui prenant le bras.

— Je n'ai pas filé en vous voyant... répondit-elle.

J'ai éperonné le cheval sans le faire exprès quand je me suis retournée ! Tout ça ne serait pas arrivé si vous ne vous étiez pas cru obligé de vous lancer à ma poursuite. Vous me faites mal ! hurla-t-elle enfin en essayant de libérer son bras. C'est plus fort que vous, il faut que vous me fassiez mal !

— Vous auriez bien plus mal que ça si vous vous étiez cassé le cou, ma petite, dit-il en sautant à terre et en l'obligeant à faire de même. Pourquoi diable êtes-vous partie toute seule ?

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle en tirant toujours sur son bras. Les femmes n'ont pas le droit de se promener à cheval toutes seules, en Bretagne ?

— Pas celles qui n'ont rien dans la cervelle ! dé-

cheval que deux fois dans leur vie.

— Je me débrouillais très bien avant que vous n'arriviez. Alors, allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille ! J'ai besoin d'avoir la paix pour réfléchir à certaines choses.

— Je vais vous donner d'autres matières à réflexion, moi...

D'un geste vif, il la saisit par la nuque et approcha son visage si près du sien qu'elle sentit son souffle tout contre sa bouche. Elle tenta en vain de le repousser.

— Et maintenant, écoutez-moi bien, lui dit-il. J'ai envie de vous. Je veux ce qu'un homme n'a jamais eu, et bon sang je l'aurai...

Il la prit dans ses bras. En Proie à une peur primitive, elle lui martela la poitrine à coups de poing, mais il la maintint immobile sans le moindre effort. Puis il la fit basculer dans l'herbe et, sans s'occuper de ses protestations, se jeta sur elle en l'embrassant comme un possédé.

D'un geste rapide, brutal, il déchira son chemisier et lui prit les seins avec une telle violence qu'elle comprit qu'il était inutile de résister. S'abandonnant alors, elle l'étreignit aussi fort qu'elle put.

Succombant à sa passion et subjuguée par sa virilité, elle frissonna de la tête aux pieds et épousa naturellement le rythme qu'il lui imposait. Il parcourait librement son corps à moitié nu et, haletant, l'embrassait passionnément, exigeant d'elle une soumission totale.

Sous ses assauts répétés, elle perdit toute maîtrise d'elle-même et, plaisir et douleur confondus, elle ne fut plus qu'un corps brûlant de désir. Toute frémissante, elle se laissa entraîner dans un univers encore inconnu 145

d'elle. Gémissant à la fois de peur et de désir, elle enfonça les doigts dans les muscles puissants des épaules de Christophe, comme pour se raccrocher à quelque chose avant de basculer dans le vide.

Soudain, il se redressa et, reprenant lentement son souffle, la regarda dans les yeux avant de se coucher sur le dos, à côté d'elle.

— Je suis encore en train de vous faire mal, dit-il.

Je vous ai jetée par terre et j'allais vous violer comme un sauvage... Je n'arrive pas à me contrôler avec vous.

Elle s'assit et reboutonna maladroitement son chemisier.

— Bah ! dit-elle d'un air qui se voulait naturel, il n'y a pas de mal. Tout le monde sait que je suis très forte... Mais il vous faut améliorer votre technique car Geneviève est beaucoup plus fragile que moi...

— Geneviève ? répéta-t-il en s'appuyant sur un coude pour mieux la regarder. Qu'est-ce que Geneviève vient faire ici ?

— Rien du tout... Vous savez, je n'ai pas l'intention d'aller lui répéter ce qui s'est passé entre nous. Je l'aime bien.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, Betty-Ann.

— Elle est amoureuse de vous, espèce d'idiot !

cria-t-elle. Elle me l'a dit ! Elle est venue me demander conseil à ce sujet ! Elle m'a demandé ce qu'elle devait faire pour que vous sachiez enfin qu'elle n'est plus une petite fille mais une femme Je ne lui ai pas dit ce que vous pensiez de moi à ce propos. Je ne crois pas qu'elle aurait compris.

— Elle vous a dit qu'elle était amoureuse de moi ?

dit-il, visiblement stupéfait.

146

— Elle ne vous a pas vraiment nommé, précisa-t-elle, mais elle m'a dit qu'elle était amoureuse du même homme depuis longtemps et que cet homme la considérait comme une enfant. Je lui ai conseillé de mettre les choses au point avec lui, de bien lui expliquer qu'elle était une femme et... Pourquoi riez-vous ?

— Vous avez réellement cru qu'elle parlait de moi ? La petite Geneviève, amoureuse de moi !

Allongé sur le dos, il riait comme elle ne l'avait encore jamais vu rire.

— Vous n'avez pas honte de vous moquer de quelqu'un qui vous aime ?

Elle se précipita sur lui avec l'intention de le frapper, mais il la maîtrisa aussitôt.

— Ce n'est pas de moi qu'elle parlait, dit-il en lui tenant les bras, c'est de Iann. Mais vous ne connaissez pas Iann, hein ? Iann, Geneviève et moi avons été éle-vés ensemble. Geneviève nous suivait partout. Elle nous considérait comme ses frères. Et puis elle s'est mise à aimer vraiment Iann. Il est rentré hier de Paris où il a passé un mois pour ses affaires. Geneviève m'a appelé ce matin pour m'annoncer ses fiançailles avec lui, annonça-t-il en attirant doucement Betty-Ann à lui.

Elle m'a dit aussi de vous remercier. Je sais pourquoi, maintenant...

Il eut un large sourire en voyant les yeux de Betty-Ann écarquillés par la surprise.

— Elle est fiancée ? Pas avec vous ?

— Mais non, pas avec moi. Dites-moi, ma belle, avez-vous été jalouse quand vous avez cru que Geneviève était amoureuse de moi ?

— Ne soyez pas ridicule, mentit-elle, essayant de reculer son visage dangereusement proche de celui de 147

Christophe. Je n'ai pas plus de raison d'être jalouse de Geneviève que vous n'en auriez d'être jaloux d'Yves.

Subitement, il la renversa de nouveau et se pencha sur elle.

— Ah oui ? Et si je vous disais-que je suis fou de jalousie de mon grand ami Yves et que j'ai failli truci-der votre cher Tony à qui vous faisiez de si beaux sourires ? Dès le moment où je vous ai vue descendre du train, j'ai su que j'étais perdu, ensorcelé, et j'ai lutté désespérément pour ne pas être réduit en esclavage.

Ah, Betty-Ann... je t'aime, dit-il en lui caressant les cheveux.

— Oh... vous... vous voulez bien répéter ce que vous venez de dire ?

Il sourit et l'embrassa.

— Je vous aime. Je t'aime. Je t'ai aimée dès que je t'ai vue. Je vous aime infiniment plus aujourd'hui et je vous aimerai toute ma vie.

Il l'embrassa à nouveau, avec une tendresse qui fit monter les larmes

aux yeux de Betty-Ann.

— Pourquoi pleurez-vous ? Qu'est-ce que j'ai
'encore fait ?

— Je vous aime tant... Moi qui croyais que...

Christophe, répondez-moi franchement : croyez-vous que mon père
soit coupable du crime dont où l'accuse ?

Les sourcils froncés, il réfléchit un instant.

— Je vais vous dire ce que je sais, Betty-Ann, et ce que je crois. Je sais
que je vous aime, que je n'aime pas seulement la ravissante jeune fille
que j'ai vue d'abord descendre d'un train, mais la femme que j'ai appris
à connaître. Même si votre père était un voleur, un tricheur ou un
assassin, cela n'y changerait rien. Je vous ai entendue parler de lui, j'ai
vu vos yeux à ce 148

moment-là et j'ai du mal à croire qu'un homme capable de susciter des
sentiments aussi forts ait pu commettre une telle action. Voilà ce que
je crois. Mais qu'il l'ait commise ou non ne change rien au fait que je
vous aime.

— Oh, Christophe... murmura-t-elle. Vous êtes l'homme que
j'attendais... Il faut que je vous montre quelque chose. Mon père m'a
dit de n'écouter que mon cœur. Et mon cœur... vous appartient.

Elle le repoussa gentiment, prit dans sa poche la lettre de son père et
la lui tendit.

Tout en le regardant parcourir les feuillets, elle ressentit soudain une
grande paix intérieure, une séré-

néité qu'elle n'avait plus éprouvée depuis la disparition de ses parents.
Elle l'aimait et elle était certaine qu'il l'aiderait à prendre la bonne
décision. Le silence de la forêt n'était troublé que par le murmure du
vent dans les branches et le chant des oiseaux. Elle se sentait hors du
temps, seule au monde avec lui.

Lorsqu'il eut tout lu, il leva les yeux et dit :

— Votre père aimait vraiment votre mère...

— Oui.

Il plia la lettre et la remit dans l'enveloppe.

— J'aurais aimé le connaître. J'étais encore enfant quand il est venu au château et il n'est pas resté longtemps.

— Que devons-nous faire ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux.

Il prit le visage de Betty-Ann entre ses mains.

— Il faut faire lire cette lettre à grand-mère.

— Mes parents sont morts mais elle, elle est vi-vante. Je l'aime, j'ai peur de lui faire du mal...

149

Il embrassa ses longs cils.

— Je vous aime pour toutes sortes de raisons, Betty-Ann, mais vous venez de m'en donner encore une...

Ecoutez-moi, mon amour, et ayez confiance en moi. Il faut que grand-mère lise cette lettre pour avoir l'esprit en paix. Elle croit qu'elle a été trahie, volée par sa propre fille. Elle le croit depuis vingt-cinq ans... Cette lettre va la soulager d'un grand poids. Elle verra, à travers ce qu'écrivait votre père, combien sa fille l'aimait et combien lui-même aimait Gaëlle. Elle comprendra qu'il était honnête et que c'est par amour qu'il a accepté de vivre en sachant que sa belle-mère le considérait comme un voleur. Le moment est venu de faire triompher la vérité.

— Très bien. Si vous croyez que c'est ce qu'il faut faire, faisons-le.

Il sourit, lui prit les mains et les porta à ses lèvres avant de l'aider à se relever.

— Dites-moi, chérie, demanda-t-il avec ce sourire moqueur qu'elle ne connaissait que trop, ferez-vous toujours tout ce que je vous dirai ?

— Oh, non ! répondit-elle en secouant énergiquement la tête. Sûrement pas !

— C'est bien ce qui me semblait, s'écria-t-il en l'entraînant vers les chevaux. J'ai l'impression que je ne vais pas m'ennuyer avec vous !

Vous êtes follement indépendante, obstinée et impulsive, mais je vous aime...

Betty-Ann monta en selle sans son aide et il lui tendit les rênes.

— Et vous, vous êtes follement arrogant, autoritaire et sûr de vous, mais... je vous aime aussi.

150

Ils rentrèrent, confièrent les chevaux au valet et, main dans la main, se dirigèrent vers le château. En approchant de l'entrée du jardin, Christophe s'arrêta et se tourna vers Betty-Ann.

— Vous devez la donner vous-même à grand-mère, dit-il en lui tendant la lettre.

— Oui, je sais. Mais vous restez avec moi ?

— Oui, chérie, répondit-il en la prenant dans ses bras, je reste avec vous.

Il l'embrassa. Elle lui noua les bras autour du cou et ils restèrent enlacés un long moment, seuls au monde.

— Alors, mes enfants, dit brusquement la comtesse tout près d'eux. Ça y est ? Vous avez enfin décidé d'accepter l'inévitable ?

— Vous êtes très habile, grand-mère, commenta Christophe, mais je crois que nous serions arrivés au même résultat sans votre inestimable concours...

— Oui, mais vous auriez perdu encore plus de temps, et sachez que le temps est infiniment précieux, répliqua-t-elle en souriant.

— Venez, grand-mère, Betty-Ann a quelque chose à vous montrer.

Ils entrèrent au salon où la comtesse s'installa dans son fauteuil.

— De quoi s'agit-il, mon enfant ?

— Grand-mère, dit Betty-Ann, Tony m'a remis des papiers que mon homme d'affaires à Washington lui a confiés. Je n'avais pas pris la peine de les lire jusqu'à aujourd'hui et il se trouve qu'ils sont bien plus importants que tout ce que je pouvais imaginer. Avant tout, ajouta-t-

elle en lui tendant la lettre, je veux que vous sachiez que je vous aime beaucoup. Et que...

151

j'aime Christophe. Quand il m'a dit qu'il m'aimait aussi, avant de lire cette lettre, ça m'a beaucoup aidée.

Elle s'assit sur le canapé à côté de Christophe qui lui prit la main. C'est alors que son regard fut attiré par le portrait de sa mère et elle comprit que ses yeux brillants de joie et de bonheur étaient ceux d'une femme amoureuse.

« Moi aussi, songea-t-elle, j'ai découvert les joies de l'amour avec l'homme dont je tiens la main... » Regardant les doigts de Christophe entrelacés aux siens, elle remarqua l'éclat particulier du rubis qu'elle portait et dont elle ne se séparait jamais parce qu'il avait appartenu à sa mère. Pensive, elle compara sa bague à celle qu'on voyait sur le tableau, au doigt de sa mère...

mais la comtesse qui se levait interrompit sa rêverie.

— Pendant vingt-cinq ans, j'ai mal jugé cet homme ainsi que ma fille, dit-elle lentement. Aveuglée par l'orgueil qui m'a durci le cœur...

— Mais, grand-mère, vous ne pouviez pas deviner qu'ils agissaient ainsi pour ne pas vous faire de mal ?

— Pour ne pas que je sache que mon mari était un voleur et pour me préserver d'un scandale public, votre père a accepté de se sacrifier et ma fille a renoncé à son héritage, gémit-elle en se rasseyant dans son fauteuil. Le plus frappant, dans la lettre de votre père, c'est son amour immense. Dites-moi, Betty-Ann, ma fille a été heureuse avec lui, n'est-ce pas ?

— Vous voyez son regard, là, sur le tableau ? Je ne lui en ai jamais connu d'autre.

— Comment pourrais-je me pardonner...

Betty-Ann se leva, alla s'agenouiller à côté de la comtesse et prit ses mains frêles dans les siennes.

— Ne dites pas cela, grand-mère. Je ne vous ai 152

pas donné cette lettre pour augmenter votre chagrin mais, au contraire, pour vous soulager d'un grand poids. On voit bien qu'ils ne vous reprochent rien. Ils vous ont seulement laissée croire qu'ils vous avaient trahie. Peut-être ont-ils eu tort... Il est trop tard pour faire quoi que ce soit. Et je vous assure que moi non plus, je ne vous en veux pas. Je vous supplie de ne plus vous sentir coupable.

— Ah ! Betty-Ann, ma chère enfant... dit la comtesse dans un élan de tendresse. Essayons de ne nous souvenir que des bonnes choses... J'aimerais que vous me racontiez quel genre de vie Gaëlle a mené avec votre père... J'aurai l'impression de me sentir plus proche d'eux. Le ferez-vous ?

— Oui, grand-mère. Avec joie.

— Et un jour, nous irons ensemble voir la maison où vous avez grandi ?

— En Amérique ? demanda Betty-Ann, profondément bouleversée. Vous n'avez pas peur de vous rendre dans ce pays de sauvages ?

— Toujours aussi insolente ! déclara la comtesse en se levant. Il me semble qu'à travers vous, je connais un peu votre père... Quand je pense aux malheurs que cette madone a causés... je suis heureuse d'en être dé-

barrassée !

— Vous avez toujours la copie, précisa Betty-Ann. Et je sais où elle est.

— Comment le savez-vous ? demanda Christophe qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Elle le regarda en souriant.

— C'est écrit dans la lettre, mais je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. C'est seulement lorsque nous étions assis là, tout à l'heure, et que vous me te-153

niez la main, que j'ai tout compris. Vous voyez cette bague ? Elle appartenait à ma mère. Mon père l'a peinte à son doigt, sur le portrait.

— J'avais remarqué cette bague sur le tableau, évidemment, dit la comtesse, mais je croyais que votre père l'avait inventée pour faire pendant aux boucles d'oreilles...

— Cette bague appartenait à maman, grand-mère.

C'était sa bague de fiançailles et elle la portait toujours à la main gauche, avec son alliance.

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec la copie du Raphaël ? s'étonna Christophe.

— Sur le tableau, elle la porte à la main droite.

Or, mon père n'aurait pas commis une telle erreur s'il n'avait voulu donner par là un indice, un signe... Il l'a fait exprès.

— C'est possible, murmura la comtesse.

— C'est sûr ! Il dit dans la lettre qu'il a caché le faux tableau derrière quelque chose d'infiniment plus précieux. Et rien ne lui était plus précieux que maman.

— Oui, approuva la comtesse en fixant le portrait de sa fille. Il ne pouvait trouver de meilleure cachette.

— J'ai une idée, s'écria Betty-Ann. Je vais en dérouler un coin...

— Non, dit la comtesse en secouant la tête. C'est inutile. Je ne veux pas que vous risquiez d'abîmer un millimètre carré du travail de votre père ! Ce portrait, mon enfant, fait partie des seuls trésors qui me restent... Avec Christophe et vous. Mais je vous laisse...

Les amoureux ont besoin d'être seuls...

— Elle est extraordinaire, murmura Betty-Ann qui l'avait suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

154

— Oui, dit Christophe en la prenant dans ses bras.

Et très sage... Il y a plus d'une heure que je ne t'ai pas embrassée.

Après avoir rattrapé le temps perdu, il la regarda, sûr de lui comme d'habitude.

— Dès que nous serons mariés, mon amour, je ferai faire ton portrait.

Ainsi, il y aura un trésor de plus au château.

— Mariés ? répéta-t-elle. Mais je n'ai jamais accepté de me marier avec vous ! Vous n'allez tout de même pas prendre tout seul une décision pareille !

Il l'attira contre lui et pressa fougueusement ses lèvres contre les siennes.

— Que disais-tu, ma chérie ? reprit-il.

Elle le regarda avec le plus grand sérieux.

— Que je ne serai jamais une aristocrate !

— Dieu nous en préserve ! s'écria-t-il avec une sincérité désarmante.

— Nous nous disputerons sans arrêt et je passerai mon temps à t'exaspérer !

— Je ne m'attends pas à autre chose...

— Très bien. Dans ce cas, je t'épouse, mais à une condition...

— Laquelle ?

— Ce soir, tu vas m'emmener dans le jardin...

J'aime tant les promenades au clair de lune et j'en ai tellement assez de les faire avec un autre que toi !

Duo : 6 romans par mois

En vente partout

Le temps d'un livre

J'ai tant rêvé

Pourquoi Betty-Ann a-t-elle répondu aussitôt à l'appel pressant, mais sans chaleur, de cette grand-mère française dont elle ignorait jusqu'à l'existence?

Curiosité? Pressentiment?

Subjuguée, elle découvre le château de Kergalen, avec ses murs crénelés, ses tours, ses donjons... Pour une petite Américaine, qui n'a jamais quitté Georgetown, c'est entrer de plain-pied dans un véritable conte de fées.

Elle découvre aussi qu'elle a non seulement une grand-mère bretonne, mais un cousin, Christophe, comte de Kergalen, qui la regarde sans aménité, du haut de son aristocratique grandeur.

A nous deux, monsieur le comte! Ne vous imaginez surtout pas que vous m'impressionnez!



9 782277 801177

Duo

Le temps d'un rêve

Document Outline

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10